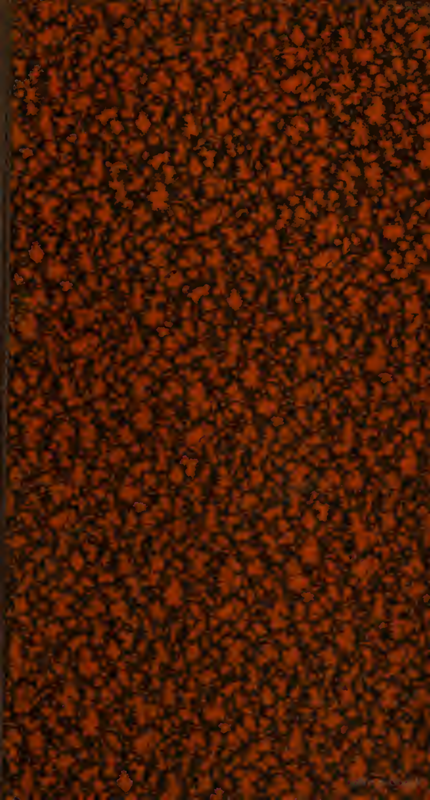




·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Grande Sala O.S.
26 VIII 5





LES

FILLES D'ENFER

OUVRAGES DE M. CHARLES JOLIET [1]

Le Roman de deux jeunes mariés . . . . . . 1 vol.
Une reine de petite ville. . . . . 1 vol.
La Foire aux chagrins. . . . . 1 vol.
Les Filles d'Enfer. . . . . 1 vol.
Les Romans patriotiques : L'Occupation. . . 1 vol.
Les Fils d'amour. . . . . 2 vol.
Le Comte Horace,
Le Mariage de Frédérique.
Trois Hulans. . . . . 1 vol.
Le Roman de Bérengère. . . . . 1 vol.
Le Train des maris . . . . 1 vol.
Romans microscopiques. . . . . 1 vol.
Mademoiselle Chérubin. . . . . 1 vol.
Le Médecin des Dames (Comédies parisiennes) 1 vol.
Les Athéniennes, poésies. . . . . 1 vol.
L'envers d'une campagne, Italie. . . . . . 1 vol.
Huit jours en Danemark. . . . . 1 vol.
La Vie parisienne, Scènes et Croquis. . . . 1 vol.
Les Pseudonymes. . . . . 1 vol.
La Bougie rose, comédie en un acte, en prose. 1 vol.
Le Mariage d'Alceste, comédie en un acte, en vers. . . . . 1 vol.
L'Esprit de Diderot. . . . . 1 vol.
Les Écritures secrètes dévoilées (brochure). 1 vol.

SOUS PRESSE :

Carmagnol. . . . . 2 vol.
La Vicomtesse de Jussey (Clarisse). . . . . 1 vol.
Le Gardien du Phare. . . . . 1 vol.
Dominique, l'Homme au manteau de soie . . 1 vol.
Roman sentimental . . . . 1 vol.
Le Budget d'un Parisien (brochure). . . . . 1 vol.

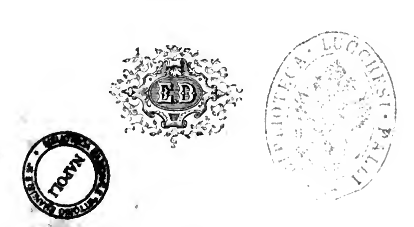
(1) Voir, à la fin du volume, le *Catalogue bibliographique* pour la reproduction.

D. Thiéry et Cie. — Imp. de Lagny.

CHARLES JOLIET

LES

FILLES D'ENFER



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1874

A Monsieur Édouard DENTU,

En témoignage d'amitié.

CHARLES JOLIET

PRÉFACE

Quand on parcourt, à trente années d'intervalle, la *Comédie humaine* de Balzac, on est tout d'abord frappé de la masse de cette œuvre monumentale qui atteste un des plus grands efforts du génie humain.

A l'origine, Balzac n'avait pas de plan préconçu et arrêté. Il a expliqué lui-même les tâtonnements, les essais à la suite desquels il trouva sa voie. Il faisait un livre comme on bâtit une maison. Ce n'est que plus tard, en voyant ces constructions isolées, éparses, qu'il songea à les relier entre elles. De ce jour, il dessina un plan et posa ses jalons. Ce n'était plus un architecte, c'était le fondateur d'une ville. Il la bâtit selon le caprice de sa fantaisie, avec ses rues, ses boulevards et ses faubourgs, ses maisons et ses monuments, pierre par pierre, les unes sculptées et fouillées avec un art merveilleux, les autres simplement taillées, d'autres enfin, à peine dégrossies, comme les colossales ébauches des âges primitifs. Cette capitale construite, il veut un royaume, et il englobe hardiment de nombreuses provinces, petites villes et villages, châteaux, villas et fermes ; puis, élargissant le cercle, il rayonne hors de ses vastes domaines, marche à de nouvelles

conquêtes et franchit les plaines, les montagnes, les déserts, les océans; enfin, se trouvant à l'étroit dans son empire terrestre, il donne de grands coups d'ailes à travers les routes aériennes de l'Inconnu, du Rêve et de l'Idéal. Philosophie, religion, histoire, politique, lois, mœurs, passions, sentiments, idées, dieux, hommes et choses, événements du passé et du présent, prophéties de l'avenir, analyse au microscope et synthèse panoramique, il veut, sinon tout embrasser, du moins tout marquer de sa griffe. C'est ainsi qu'un monde est sorti du puissant cerveau de son créateur.

La *Comédie humaine* peut être comparée à une immense serre-chaude où poussent des plantes et des fleurs qui meurent à l'air libre. Entre le monde de Balzac et le monde réel, il y a la différence du décor à la nature et du théâtre à la vie. C'est une question d'optique. De même que ses théories et ses systèmes ne résistent pas toujours au contrôle de l'observation personnelle, de l'expérience des faits et de la critique scientifique, ses types sont parfois hors nature. Certains d'entre eux sont taillés sur le patron de Michel-Ange. Ses courtisanes, ses forçats, ses pauvres, ses hommes de police, sont des géants à proportions colossales, et leur exagération ne permet pas de les regarder de sang-froid.

Les personnages du monde de Balzac appartiennent à deux ordres distincts:

Les uns sont des portraits ressemblants dans leur cadre particulier.

Les autres sont imaginaires, bien que leur créateur ait pu s'inspirer de modèles vivants.

Ainsi, dans une partie de son œuvre magistrale,

l'observateur décrit le monde réel et ses habitants dans une peinture fidèle, harmonieuse et d'une rigoureuse exactitude.

Dans l'autre, il crée un monde artificiel qu'il peuple de types d'une sublime et royale fantaisie. Souvent on les trouve dans le même tableau, mêlés et confondus par un surprenant amalgame de couleurs, et les êtres imaginaires s'agitent au milieu d'hommes d'une vivante réalité, comme Homère montrait les dieux de l'Olympe descendant sur la terre pour combattre avec les héros mortels.

Telles sont les grandes lignes que nous apercevons dans le dessin général de la *Comédie humaine*. Cette vue d'ensemble nous a conduit à une observation particulière, qui a dû vivement frapper les hommes de ce temps. Balzac, par le double caractère de son génie, a exercé une influence énorme sur la génération qui le suivait, et cette influence s'est traduite par un phénomène inattendu et peut-être unique dans le mouvement social d'une époque. Les personnages imaginaires, c'est-à-dire transformés, agrandis, démesurés, surhumains, ont eu des imitateurs. Certaines individualités se sont façonnées d'après ses types, de telle sorte que ces créatures rêvées, ces images virtuelles, ces figures légendaires ont, par une singulière métempsycose, transfusé leur vie artificielle dans le corps de jeunes ambitieux, fanatisés par leurs passions, leurs vices, leur esprit et leurs idées.

Il a été donné d'assister à ce bizarre spectacle de voir, au milieu de la société moderne, des Rastignac, des de Marsay, des Lucien, des Z. Marcas, des Michel Chrétien, des Daniel d'Arthez, en chair et en os, cher-

chant à ressembler à ces types dominateurs, comme un élève de Saint-Cyr qui rêverait de jouer le rôle de Napoléon, ou un séminariste celui de Sixte-Quint, les yeux toujours fixés sur ces modèles et s'appliquant à les ressusciter dans leur personne. On peut donc considérer la *Comédie humaine* sous ce double caractère : elle servira plus tard à reconstituer un monde qui disparaît et dont elle est le reflet, comme elle expliquera le microcosme dont elle a été le modèle et l'original.

A quelque titre qu'on envisage l'influence de Balzac, nous ne pensons pas qu'elle ait été corruptrice et pernicieuse. En voulant donner l'expression forte et complète de son époque, en animant des êtres symboliques plus grands que nature, peut-être n'a-t-il pas eu conscience de ce divin privilége, et ne songeait-il guère à être le berger d'un troupeau d'imitateurs. Quoi qu'il en soit, on ne peut lui reprocher une manie d'imitation, qui est l'attribut des organisations faibles et des caractères sans personnalité. Il était nécessaire de la constater, pour expliquer un cas non moins curieux dans les manifestations d'un phénomène similaire.

C'est encore dans la *Comédie humaine* qu'il faut en chercher la cause. Cette fois, ce n'est plus un individu qui copie un type dont il a fait son idéal, c'est une association de jeunes hommes qui se groupent d'après le système exposé dans la trilogie des Treize :

Ferragus. — La Duchesse de Langeais. — La Fille aux yeux d'or.

On verra, par un fragment de la préface des *Treize*, le grand rêve du maître dont ils s'inspiraient, combien aussi son idée grandiose était diminuée et réduite à son expression la plus simple.

LES
FILLES D'ENFER

LOVELACE-CLUB

Un samedi, vers le milieu du mois d'août 1869, quatre jeunes gens, qui s'étaient donné rendez-vous à la gare de Lyon, prenaient le train de trois heures et demie, et, à cinq heures, descendaient à la station de Bois-le-Roi.

Après avoir traversé le village, ils suivirent un chemin de halage, et s'arrêtèrent devant une habitation de plaisance située entre la rive de la Seine et la forêt de Fontainebleau. Au-dessus de la porte d'entrée, on lisait cette inscription : *Villa des Fleurs.*

Au coup de cloche, un domestique ouvrit la grille. Ils pénétrèrent dans le jardin.

— Les voilà ! dit une voix de femme, dont la tête

apparut dans l'encadrement d'une croisée du premier étage.

— Salut à la châtelaine Gabrielle! dit un des arrivants.

En même temps, s'arrêta net la valse de *Faust*, qu'une main légère exécutait au piano dans le salon d'été du rez-de-chaussée.

La porte était ouverte à deux battants.

Deux personnes en sortirent.

Un jeune homme, en costume de velours, Henri de Ravigny, seigneur-suzerain de la Villa des Fleurs, qui venait au-devant des visiteurs, accompagné d'une jeune personne aux allures cavalières.

— Messieurs, dit-il, après un échange de poignées de mains, je vous présente Mlle Sylvanie, une future étoile.

— Du septième ciel, et déjà visible à l'œil nu, dit une voix.

— Ma chère Sylvanie, reprit le maître de la maison, je te présente mes amis par ordre alphabétique :

M. Amaury, un de nos écrivains à la mode;

M. Gontran, fleur en bouton de la corbeille des agents de change;

M. Robert, un jeune voyageur qui a fait le tour du monde;

Et M. Thibaut, gentilhomme de Vendée.....

Messieurs, la reine, la belle Gabrielle.

— Soyez les bienvenus, dit la châtelaine ainsi an-

noncée, en rejoignant le groupe qui s'était formé sous l'ombrage d'un cabinet de verdure situé à l'extrémité du jardin. Si nous avions su l'heure exacte de votre arrivée, nous aurions été avec le break vous attendre à la gare.

Pendant ces préliminaires de présentation et de reconnaissance, un domestique avait apporté des rafraîchissements et une collation sur le large guéridon qui occupait le milieu du berceau de feuillage.

— Amaury, dit Gabrielle, je vous recommande Sylvanie; c est une amie à moi.

— Mademoiselle a-t-elle déjà joué?

— En province, répondit Sylvanie.

— Où?

— A Toulouse.

— Quel emploi?

— Deuxième chanteuse d'opéra-comique; mais, ajouta-t-elle, j'avais un engagement d'*utilité*, de bonne à tout faire; je jouais aussi dans l'opéra, le drame, la comédie et le vaudeville.

— Quels sont vos rôles préférés?

— J'ai joué la *Grande-Duchesse*, la *Belle-Hélène*, *Barbe-Bleue*, le répertoire bouffe.

— Vous êtes musicienne?

— Mon père était professeur au théâtre de Strasbourg.

— Notre arrivée a interrompu la valse de *Faust*... Voulez-vous la reprendre?

— Volontiers, monsieur.

— Nous entendrons fort bien d'ici, dit Gabrielle.

Amaury conduisit Sylvanie au piano, sur lequel il aperçut un volume de Balzac qu'il emporta au jardin.

La valse, exécutée d'une façon brillante, s'acheva au milieu des applaudissements, qui recommencèrent quand Sylvanie reprit sa place.

— Amaury, dit Gabrielle, un verre de vin du Rhin avec de l'eau de Seltz? Prenez un morceau de glace.

— Merci... Qui est-ce qui lit Balzac, ici ? J'ai trouvé l'*Histoire des Treize* sur le piano.

— C'est Gabrielle, répondit Henri, qui se livre avec Sylvanie à des études très-sérieuses.

— Ah! ah!

— Oui, elles apprennent la littérature, le dessin, l'italien, l'anglais, la cuisine, la politique et le piano, en vingt-cinq leçons par mois.

— Fermé les dimanches et fêtes, le piano?

— Outre ces arts de désagrément, elles montent à cheval, font des armes et nagent comme des sirènes, ce qui ne veut pas dire qu'elles finissent en queue de poisson...

— Henri, dit Gabrielle, tu sais que nous soupons à sept heures. Nous allons nous habiller et chercher Nelly.

— Oui, amène Castagnette, elle est amusante.

Gabrielle et Sylvanie s'éloignèrent.

— Voyons, mon cher Amaury, dit Henri, tu trouveras bien un autre moment pour lire. D'ailleurs, *Ferragus*, la *Duchesse de Langeais* et la *Fille aux yeux d'or* sont de vieilles connaissances.

— La préface des *Treize* est réellement merveilleuse. Est-ce qu'elle ne vous semble pas aussi intéressante qu'une séance de la Chambre?

— Eh bien, lis à haute voix.

— Écoutons.

Amaury lut le fragment suivant:

« Il s'est rencontré, sous l'Empire et dans Paris, treize hommes également frappés du même sentiment, tous doués d'une assez grande énergie pour être fidèles à la même pensée, assez probes entre eux pour ne point se trahir, alors même que leurs intérêts se trouvaient opposés, assez profondément politiques pour dissimuler les liens sacrés qui les unissaient, assez forts pour se mettre au-dessus de toutes les lois, assez hardis pour tout entreprendre, et assez heureux pour avoir presque toujours réussi dans leurs desseins; ayant couru les plus grands dangers, mais taisant leurs défaites; inaccessibles à la peur, et n'ayant tremblé ni devant le prince, ni devant le bourreau, ni devant l'innocence; s'étant acceptés tous, tels qu'ils étaient, sans tenir compte des préjugés sociaux; criminels, sans doute, mais certainement remarquables par quelques-unes des qualités qui font les grands hommes, et ne se recrutant que parmi les hommes d'élite. Enfin, pour que rien ne manquât à la sombre et mystérieuse poésie de cette histoire, ces treize hommes sont restés incon-

nus, quoique tous aient réalisé les plus bizarres idées que suggère à l'imagination la fantastique puissance faussement attribuée aux Manfred, aux Faust et aux Melmoth...

«... Les *Treize* étaient des hommes trempés comme le fut Trelawnez, l'ami de lord Byron, et qui fut, dit-on, l'original du *Corsaire ;* tous fatalistes, gens de cœur et de poésie, mais ennuyés de la vie plate qu'ils menaient, entraînés vers des jouissances asiatiques par des forces d'autant plus excessives que, longtemps endormies, elles se réveillaient plus furieuses. Un jour, l'un d'eux, après avoir relu *Venise sauvée*, après avoir admiré l'union sublime de Pierre et de Jaffier, vint à songer aux vertus particulières des gens jetés en dehors de l'ordre social, à la probité des bagnes, à la fidélité des voleurs entre eux, aux priviléges de puissance exorbitante que ces hommes savent conquérir en confondant toutes les idées dans une seule volonté. Il trouva l'homme plus grand que les hommes. Il présuma que la société devait appartenir tout entière à des gens distingués qui, à leur esprit naturel, à leurs lumières acquises, à leur fortune, joindraient un fanatisme assez chaud pour fondre en un seul jet ces différentes forces. Dès lors, immense d'action et d'intensité, leur puissance occulte contre laquelle l'ordre social serait sans défense, y renverserait les obstacles, foudroierait les volontés et donnerait à chacun d'eux le pouvoir diabolique de tous. Ce monde à part dans le monde, hostile au monde, n'admettant aucune des idées du monde, n'en reconnaissant aucune loi, ne se soumettant qu'à la conscience de sa nécessité, n'obéissant qu'à un dévouement, agissant tout entier pour un seul des associés, quand l'un d'eux réclamerait la puissance de tous ;

cette vie de flibustiers en gants jaunes et en carrosse ; cette union intime de gens supérieurs, froids et railleurs, souriant et maudissant au milieu d'une société fausse et mesquine ; la certitude de tout faire plier sous un caprice, d'ourdir une vengeance avec habileté, de vivre dans treize cœurs ; puis le bonheur continu d'avoir un secret de haine en face des hommes, d'être toujours armé contre eux, et de pouvoir se retirer en soi avec une idée de plus que n'en avaient les gens les plus remarquables ; cette religion de plaisir et d'égoïsme fanatisa treize hommes qui recommencèrent la société de Jésus au profit du diable. Ce fut horrible et sublime. Puis le pacte eut lieu ; puis il dura, précisément parce qu'il paraissait impossible. Il y eut donc dans Paris treize frères qui s'appartenaient et se méconnaissaient tous dans le monde, mais qui se retrouvaient réunis, le soir, comme des conspirateurs, ne se cachant aucune pensée, usant tour à tour d'une fortune semblable à celle du Vieux de la Montagne ; ayant les pieds dans tous les salons, les mains dans tous les coffres-forts, les coudes dans la rue, leurs têtes sur tous les oreillers, et, sans scrupules, faisant tout servir à leur fantaisie. Aucun chef ne les commanda, personne ne put s'arroger le pouvoir ; seulement la passion la plus vive, la circonstance la plus exigeante passait la première. Ce furent treize rois inconnus, mais réellement rois, et plus que rois, des juges et des bourreaux qui, s'étant fait des ailes pour parcourir la société du haut en bas, dédaignèrent d'y être quelque chose, parce qu'ils y pouvaient tout. »

— C'est le rêve d'un homme de génie, dit Gontran, mais il est irréalisable dans la vie.

— Pourquoi? répondit Amaury.

— Cela n'existe pas.

— Je vous demande pardon, cela peut exister.

— Ainsi, vous croyez qu'on peut enlever une femme au milieu de Paris, à la sortie d'un bal? Empoisonner un homme en lui frottant le crâne? Emporter le cadavre d'une nonne en escaladant Gibraltar? Convenez que c'est enfantin et démodé comme le *Comte Ory*.

— D'abord, ce qui est humain ne se démode pas. Tant qu'il y aura des Juliette et des balcons, il y aura des Roméo et des échelles, et tant qu'il y aura des Rosine et des romances, il y aura des Lindor et des guitares. Les romans ne sont pas dans les livres, ils sont dans la vie. Le jeu des événements réels est autrement machiné que les combinaisons les plus compliquées, et bien plus extraordinaire que ce que peut inventer l'imagination. Les aventures des *Treize* ne sont pas si étranges, je dirai même qu'elles ont un certain caractère de naïveté.

— Développe ton paradoxe, il est curieux.

— Ce n'est pas un paradoxe, c'est une opinion réfléchie qui peut être soutenue.

— Soit.

— Je prendrai pour thèse, si vous voulez, les trois exemples que Gontran citait tout à l'heure comme des impossibilités :

Est-il inadmissible qu'on grise un cocher et deux va-

lets de pied, et qu'on enlève une femme à la sortie d'un bal dans sa propre voiture?

Au temps des Borgia, on empoisonnait avec une paire de gants. Renversez la question, et dites-moi si une main gantée ne peut pas poudrer les cheveux d'un homme avec une substance empoisonnée?

Quant à l'escalade, il ne s'agit pas de Gibraltar, mais d'un couvent dans une île d'Espagne, bâti au sommet d'un rocher à pic sur la mer. Ce coup de main s'explique plus facilement que la prise de la Bastille, abattue comme un éléphant terrassé par une meute de bouledogues.

— En effet.

— Pour moi, sans pousser mon affirmation à l'absolu, je crois que treize hommes, disposant de moyens d'action tels que le romancier leur en prête, pourraient encore aujourd'hui accomplir des prodiges plus difficiles et plus merveilleux. Ce qui m'étonne dans l'histoire des *Treize*, ce n'est pas l'invraisemblance des épisodes, c'est qu'il se soit rencontré treize hommes capables de se servir sans arrière-pensée, sans jalousie et sans trahison.

— Très-juste, Amaury.

— Supposons qu'il nous prenne fantaisie de fonder une association sur ce modèle. Nous sommes ici cinq jeunes hommes déterminés, nous estimant assez pour compter sur notre parole, assez liés pour nous rendre un service, disposant tous d'une certaine somme d'in-

fluence dans la sphère spéciale où nous vivons. Si mademoiselle Gabrielle, par exemple, voulait entrer au théâtre, caprice ou vocation, par mes relations et les journaux, j'obtiendrais facilement pour elle un engagement, un rôle et des articles flatteurs. Thibaut, qui a un manoir en Vendée, m'y donnerait volontiers une hospitalité écossaise, sans que je sois traqué par la police d'un gouvernement débonnaire : Henri me servirait de témoin dans un duel ; Gontran, qui est moitié banquier et moitié agent de change, négocierait ma signature ; Robert, qui a fait le tour du monde, peut nous apprendre que, sans exiger de reconnaissance, on rend de plus grands services au désert ou chez les sauvages. Mais admettons qu'un lien assez solide nous unisse en un seul faisceau à la vie et à la mort. Sans chercher l'étrange, qui nous empêcherait, ce soir, d'empoigner un homme isolé sur ce chemin de halage, de le poignarder et de le jeter à la Seine ? On arrêterait tout le pays avant de nous soupçonner.

— C'est assez vrai.

— J'ai souvent pensé à la force collective d'une association ; mais j'ai toujours été arrêté au premier pas en face de cette réflexion simple : « Quel est le lien commun ? Sur quoi repose la garantie du secret ? »

— Oui, il faudrait *connaître le Cadavre.*

— Ce système serait nécessaire, dans l'hypothèse où on voudrait travailler à la manière noire et pouvoir dire comme de Marsay : « Je ne me bats plus, j'exécute. »

Mais, pour appliquer des efforts vers un but permis, il suffit d'un plaisir commun et partagé.

— Est-ce que, par hasard, cette discussion aboutirait à une société secrète ?

— Il y a toujours un peu de hasard et de fatalité dans les choses humaines, et notre conversation me ramène à une idée longtemps caressée, mais toujours stérile et presque oubliée.

— Parle, Amaury.

— Elle peut être expérimentée sans danger. Il s'agit simplement de fonder un club... Vous ne connaissez peut-être pas un opuscule de Thomas de Quincey, que je sais par cœur, et que je n'hésite pas à classer au rang des chefs-d'œuvre de l'humour.

— Cela s'appelle ?

— *Du meurtre considéré comme l'un des beaux-arts.*

— L'idée est originale.

— Dans une lettre adressée à l'éditeur du *Black Woods Magazine*, l'auteur expose qu'il s'est fondé à Londres une Société de connaisseurs en meurtre. Ses membres font profession d'être curieux en homicide, amateurs et dilettanti dans les divers modes de tuer. Ils sont fantaisistes en meurtre. A chaque nouvelle atrocité que révèlent les annales de la police de l'Europe, ils se réunissent, examinent et critiquent le fait comme ils critiqueraient un livre, une pièce de théâtre, un opéra, un tableau ou une statue.

— Très-joli et très-anglais.

— Eh bien, qui nous empêche, nous, Parisiens de la décadence, comme on nous appelle, au lieu d'être des amateurs excentriques du *meurtre considéré comme l'un des beaux-arts*, de remplacer le meurtre par une passion plus noble, l'*Amour considéré comme l'un des beaux-arts*, sous toutes les formes : romanesques, platoniques, brutales ou plastiques ? Nous voyons, chaque année, l'Académie distribuer des prix de vertu, et Nanterre couronner des rosières. Eh bien, élevons église contre église. En voulez-vous la raison sociale ?

— Certainement.

— *Lovelace and Cᵒ, club fondé pour le découragement de la vertu.*

— L'idée est séduisante.

— Il y a des gens qui ont toujours un plan de constitution, de gouvernement-modèle ou de république idéale dans leur poche. Moi, j'ai le plan de mon club avec ses statuts, ses règlements, ses conditions d'admission, ses épreuves, son *livre d'or*, son *grand livre*, son arsenal, sa bibliothèque, son organisation, ses principes, son but, son mot d'ordre et son prix.

— Amaury, parles-tu sérieusement ? interrogea Henri.

— Je parle toujours sérieusement quand je plaisante, de même que je plaisante toujours quand je suis sérieux. Je regarde la société à l'envers, et je la mets en coupe réglée pour mon plaisir particulier.

— Il faut examiner ce plan, dit Robert. Rédige un

projet. Tu nous le communiqueras; nous le discuterons, et nous verrons à en tirer parti.

— La première chose à faire est de nous engager sur l'honneur à garder le secret, lors même que le projet serait abandonné et que le club ne se fonderait pas.

— Je donne ma parole, dit tour à tour chacun des auditeurs.

— A partir de ce moment, nous pouvons donc nous considérer provisoirement comme membres fondateurs du *Club Lovelace and C°, pour le découragement de la vertu*. Je rédigerai le projet ce soir. Demain matin, avant déjeuner, je vous le soumettrai en conseil. Vu la fête du 15 août, qui tombe un lundi, nous avons deux jours francs devant nous, ce qui nous permettra de réfléchir. Nous sommes d'accord? Personne ne s'oppose? En conséquence, ordre du jour de demain, dimanche :

A neuf heures, réunion dans ma chambre.

Lecture et discussion des statuts de *Lovelace-Club.*

A dix heures, déjeuner.

Et à mardi les affaires sérieuses.

Voici la signora Gabriella qui revient avec son amie Nelly. La séance est levée, et nous pouvons commencer l'œuvre du découragement de la vertu.

— Je crois pouvoir affirmer que mademoiselle Nelly n'a pas besoin d'être découragée, dit Gontran. Elle déraille si facilement qu'on peut l'aiguiller sur tous les embranchements possibles, sans crainte d'accidents.

— Elle a eu un mot bien drôle, l'autre jour, rue Laffitte.

Elle s'arrête avec Coralie devant un magasin de bric-à-brac. Il y avait une gravure du *Chemin de la Croix*.

Coralie regarde :

— Qu'est-ce que cela signifie, *Première station?*

— Es-tu bête, dit Nelly, c'est Asnières.

— Nous pourrions utiliser cette jeune personne, qui tond les imbéciles, coupe leurs blés en herbe et *va-t-en* ville. Elle connaît le personnel des cocottes comme César connaissait ses soldats; et, si l'indiscrétion était une vertu, Nelly rendrait des points à sa mère, qui est concierge.

— Où donc çà?

— A Chaillot.

Les deux amies approchaient.

— Bonjour, Nelly, cria Gontran; tu fais bien d'arriver, nous disons du bien de toi.

— Tenez, voilà ce que vous me faites.

Mademoiselle Nelly haussa légèrement les épaules avec une série de petits mouvements saccadés, frappa sa joue d'un coup léger de sa main fermée, décrivit avec sa jambe un angle de quarante-cinq degrés, et accompagna ces manifestations expressives d'un claquement de la langue, pantomime qui lui avait valu des applaudissements frénétiques aux Délassements-Comiques et le surnom de *Castagnette*.

— Et alors, qu'est-ce qu'on disait de joli?

— Que tu étais un ange pourri de charmes.

— Tu me flattes, je le sais, mais cela me fait plaisir... Et vous vous êtes mis à quatre pour trouver ce mot-là? Continue, beau blond, tu m'instruis.

— Et toi, tu me fais rêver... Un verre de vin du Rhin?

— Pourquoi donc pas?

— A tes amours, Nelly, dit Thibaut.

— De la neige!

— Hein?

— Des belles petites nèfles! Tu ne sais donc pas que je pleure un fol amant.

— Lequel?

— Je ne sais pas.

— Nelly, tu devrais écrire tes *Mémoires.*

— Eh bien, ce serait du propre.

— Qui sait?

— Oh! pas pour moi, j'en ai fait mon deuil; c'est pour vous que je dis ça.

— Nelly, vous avez des appréciations qui m'inspirent un légitime sentiment de mélancolie.

— Va ton train, mon bonhomme; ne te gêne pas dans le parc. Tu sais que je t'adore.

— Nelly, vous êtes charmante, dit Thibaut.

— On le dit, mon cher, et on ne le dirait pas, ce serait la même chose.

— J'ai une proposition sérieuse à vous faire.

— Est-ce pour un mariage?

— Précisément... Je cherche une âme sœur de la

mienne, car il n'est pas bon que l'homme soit seul.

— Moi, c'est tout le contraire, je m'ennuie à deux; mais cela n'empêche pas les sentiments, mon bon.

— Ni les illusions.

— Oh! il y a beau temps qu'elles courent les champs, mes illusions.

— Je le regrette, tout en maintenant ma proposition.

— Et tu demandes ma main?

— Oui, la main gauche.

— Alors je serai comtesse, puisque tu es un comte — à dormir debout.

— Naturellement.

— Je t'accorde ma main; mais je ne suis pas sentimentale, et j'aime les affaires sérieuses. Je veux un contrat de mariage.

— Ah! très-bien, dit Amaury. Nous avons encore une heure avant le dîner, et nous allons rédiger l'acte.

Il prit une plume et écrivit:

CONTRAT DE MARIAGE

M. THIBAUT CONTRE MADEMOISELLE NELLY

PAR-DEVANT Maître Cupidon, sans collègue, notaire à Lutèce, ville agréable,

Ont comparu :

Le sieur THIBAUT, âgé de trente ans, y demeurant, rue de l'Infidélité, sans profession,

D'une part;

Et demoiselle NELLY, âgée de dix-neuf ans, ainsi qu'il appert de sa déclaration, son extrait de naissance ayant été égaré, sans profession, demeurant même ville, même maison, même escalier,

D'autre part ;

Lesquels, en vue d'une union projetée, déclarent se constituer en dot :

Le sieur Thibaut :

Ses meubles, bijoux, etc., ses dettes qu'il espère voir fructifier par une administration savante et joyeuse, plus un oncle débonnaire, ci.... (Mémoire);

La demoiselle Nelly :

Deux grands yeux très-mutins, un fort beau corsage, une belle paire de mains, et vingt louis d'or gagnés au baccarat, sans préjudice des autres dons de la Mère Nature, dont elle est abondamment pourvue, ci... (Autre Mémoire.)

Les futurs conjoints font en outre les conventions suivantes :

M. Thibaut s'engage à adorer mademoiselle Nelly qui, en retour, lui promet son cœur, à partir du treize août mil huit cent soixante-neuf, jour à jamais heureux de leur sympathie, jusqu'au dix septembre suivant, époque à laquelle Thibaut voyage dans des contrées élégantes, sans femme, enfants, ni bagages.

A cette date, leur union sera brisée, quels que soient

d'ailleurs leur amour et le cruel désespoir qui sera la déplorable conséquence de leur séparation.

Le futur opposera un cœur ferme et une résolution inébranlable à toute tentative contraire à ce projet.

La future aura la faculté de montrer les signes d'une douleur violente, mais muette, attendu que des manifestations extérieures apporteraient un élément de trouble à l'heure du départ.

Jusque-là, les futurs s'engagent à se donner les témoignages d'une affection partagée, exclusive et sans bornes, aux termes des cinquante-deux codes du Royaume de Vénus.

Thibaut se plaît à espérer que la jeune Nelly, malgré le vagabondage d'idées qui la caractérise, ne se fera pas trop souvent rappeler au sentiment des convenances et du devoir. Sur la demande polie de la future, il consentira à arborer les couleurs claires, malgré sa prédilection pour les nuances mélancoliques.

Il constitue en dot à la future :

Un entre-sol confortable, meublé chêne et ébène, un professeur d'orthographe, et une pension alimentaire de cent louis par mois.

De son côté, elle ne négligera aucun des innocents artifices de la civilisation pour plaire au mortel de son choix. Elle n'imitera pas le funeste exemple de celles qui négligent, dans leur intérieur, les coquetteries permises et les séductions légales, sans lesquelles l'harmonie des cœurs ne se maintient pas à un diapason satisfaisant.

Le futur se réserve ses grandes et petites entrées, et la future ne cherchera pas traîtreusement à rendre ce privilége illusoire par une froideur intempestive et calculée.

Moyennant quoi, ils se promettent une lune pleine dans un ciel d'azur, qu'aucun nuage n'aura qualité de troubler jusqu'au dix septembre prochain, jour où expirera le traité — sans canif — de leur mutuel bonheur.

Et les futurs ont signé avec les notaires :

THIBAUT, NELLY, CUPIDON, LOVELACE AND C°.

Telles furent les bases sur lesquelles on posa la pierre angulaire du bonheur de Thibaut et de la toute gracieuse demoiselle Nelly, familièrement *Castagnette.*

Le contrat de ce mariage illégitime, excentrique et provisoire, le plus régulier du 21e arrondissement, devait être la première pièce des archives de Lovelace-Club.

L'acte signé par tous les amis présents, on se mit à table et on dîna en plein air sur la terrasse. Le repas fut animé par la bonne humeur de tous les convives, et se prolongea jusqu'à neuf heures.

La journée avait été accablante. Par cette nuit favorisée d'un beau clair de lune, on fit une longue promenade en forêt, et on remonta en suivant le bord de la Seine.

La fraîcheur de l'air embaumé, la senteur de l'eau, le murmure des bois répandaient sur la nature et dans les cœurs le calme harmonieux de la grande mélancolie du soir.

Au retour de cette promenade nocturne, on fit un peu de musique, et la causerie reprit son cours interrompu.

— Nelly est rêveuse, dit Gontran.

— Oui, dit Amaury qui fumait un cigare, à demi-couché sur une dormeuse, il y a toujours, dans le cœur des femmes, une heure d'audience pour la poésie.

— Non, mon cher, j'ai sommeil.

— Et quand tu n'as pas sommeil?

— Je m'ennuie.

— Voyons, Nelly, tu es jeune, belle, adorée, riche et libre; tu as un hôtel, des chevaux, les revenus d'un prince. Si une fée t'apparaissait avec une baguette d'or et te disait de former un souhait, que pourrais-tu désirer?

Mademoiselle Nelly, sans répondre, étouffa un bâillement.

— Elle a des mots profonds comme une pensée de Pascal. Mademoiselle Sylvanie veut-elle nous lire les vers dédiés à Castagnette?

Sylvanie feuilleta l'album ouvert sur la table, et lut une pièce composée par Amaury.

La lecture terminée, Sylvanie chanta au piano une romance bouffe à la mode, et les couples se séparèrent après un échange général de bonsoirs.

Amaury, rentré dans sa chambre, jeta sur le papier, à plume courante et par grandes lignes, la formule du projet qu'il venait d'exposer à ses amis, et nous transcrivons ici ces notes sommaires qui allaient servir de base au club *Lovelace and C°*, fondé pour le découragement de la vertu :

LOVELACE AND C°

Club fondé pour le découragement de la vertu.

Le 13 août 1869, à la Villa des Fleurs, le projet de statuts qui va suivre a été rédigé pour être discuté par :

MM. Henri, Thibaut, Gontran, Robert et Amaury,

Qui choisissent pour noms de guerres les désignations suivantes :

(Noms réservés.)

STATUTS ET RÈGLEMENT

Les cinq amis dont les noms précèdent sont les membres fondateurs du club.

Le nombre des membres ne dépassera pas onze.

Le club n'a pas de siége social fixe.

Les statuts sont les mêmes que pour les autres clubs, en ce qui concerne les détails ordinaires.

Le président a un mandat limité. Il est rééligible. Il prononce en dernier ressort sur les questions qui lui sont soumises par voie d'arbitrage.

FONDS SOCIAL

Le fonds social se compose d'une somme fixe versée en entrant dans l'association.

Il ne pourra être employé, en tout ou partie, que dans un but général, et sera toujours intégralement reconstitué.

CONDITIONS D'ADMISSION

La première loi des initiés étant de garder le secret absolu et inviolable des relations privées ou collectives des membres du club, les présentations ne pourront avoir lieu qu'avec les plus extrêmes réserves.

Quand un ami paraîtra réunir les conditions voulues pour être présenté, des ouvertures préliminaires, qui n'engageront pas le club, lui seront faites avec prudence.

Il sera patronné par deux parrains sous leur responsabilité personnelle.

L'admission définitive ne pourra avoir lieu qu'à l'unanimité, au scrutin secret, par votes écrits et motivés. En cas de réception, les bulletins seront transcrits sur le Livre d'or du club. En cas de refus, ils seront détruits.

Les conditions nécessaires pour la présentation et l'admission étant d'une nature spéciale, les titres de l'aspirant seront examinés. Il sera soumis à des épreuves et fera un stage.

Exceptionnellement, un aspirant pourra être dispensé de toutes les formalités ou du stage.

Il n'y a pas de limite d'âge. Cependant, il conviendra surtout de choisir les hommes de la nouvelle génération.

LES ÉPREUVES

L'aspirant dont la candidature est appuyée, sera enfermé dans une salle avec tout ce qui est nécessaire pour ne pas mourir de faim et de soif, ainsi que pour écrire et fumer.

Il aura à résoudre par écrit une série de questions sur lui-même, sur le monde et ses annexes, sur les femmes, l'homme, la morale, la politique, etc.

En outre, il aura à répondre à un interrogatoire et signera un engagement d'honneur.

LE LIVRE D'OR

Une écriture secrète, dont la clef indéchiffrable est à l'abri de toute surprise et des recherches les plus subtiles, est adoptée pour tous les actes et la correspondance du club. Il est expressément recommandé aux initiés d'éviter toute occasion et tout prétexte d'éveiller le soupçon ou la curiosité.

Le *livre d'or* renferme :

Le nom des membres du club, le portrait photographique, la généalogie, les attaches de famille, les relations dans la monde, la situation de fortune, la posi-

tion, duels, voyages, aventures, états de service spéciaux, campagnes, triomphes exceptionnels, grade dans l'association, en un mot toutes les indications générales ou particulières qui le concernent, de nature à fixer la valeur de sa personnalité et de son influence.

LE GRAND-LIVRE DE LOVELACE AND C°.

Le grand-livre de Lovelace and C°, dont la création sera l'œuvre originale du club, est le livre d'or des femmes, on peut dire l'encyclopédie du monde parisien, que nous divisons ainsi :

Les sept cercles de l'Enfer :

1° *La Cour. Le Monde officiel. La Colonie étrangère :* Américaine, Russe, Anglaise, Allemande, Italienne, Espagnole.

2° *Le Monde.*

3° *Le Demi-Monde.*

4° *Le Théâtre.* — Actrices. Danseuses. Figurantes de Revues, de Féeries, de Ballets, etc.

5° *Ces demoiselles* (état-major).

6° *Les Courtisanes libres.*

7° *Les Vestales de Paris.*

Classifications générales :

Les Torpilles. Les Cantharides.
Les Salamandres.
Les Statues.

Les statues de neige, qui fondent.
Les statues de bronze, qui vibrent.
Les statues de marbre qui sont insensibles.

PRINCIPES GÉNÉRAUX

Les permis de chasse portent malheur.

La chasse est ouverte en toute saison et n'est jamais fermée.

Il n'y a pas de chasse réservée.

Les membres du club *Lovelace and C°* sont partout sur leurs domaines, dans les lieux habités ou inhabités, à la ville et à la campagne, dans les villes d'eaux, les villes de jeu, les bains de mer, en France et à l'étranger, au théâtre, aux courses, au Bois, dans les restaurants à la mode, dans les fêtes, les bals, les soirées, les salons et les mansardes, partout où il y a du gibier, c'est-à-dire une femme.

Ces principes posés et acquis, le *Grand-livre de Lovelace and C°* renfermera la biographie de toutes les personnalités féminines qui, à un titre quelconque, méritent de figurer dans cette illustre galerie des jeunes et belles contemporaines.

A chaque nom, sera ouvert un compte-courant où les membres du club inscriront tous les renseignements qu'ils auront recueillis de bonne source, et les observations personnelles dignes d'être consultées.

Le Grand-livre est tablé sur le modèle du *Livre d'or.*

Ne pourront y figurer à aucun titre :

Les jeunes filles et les mères dignes de respect.

Par cette exclusion, les membres du club affirment avec énergie la prétention d'avoir formé une association exclusivement composée d'hommes moraux, gens de goût, discrets et bien élevés.

Toutes les fois qu'un membre de Lovelace-Club aura désigné une femme à ses compagnons, elle sera déclarée « lancée. » Si la chasse se prolonge, elle sera déclarée en état de siége, et tous les efforts seront concentrés et combinés pour amener le forcement jusqu'à l'hallali.

Chaque membre conserve le droit naturel et imprescriptible de garder le secret de ses opérations particulières. Il n'en devra compte à personne, et il pourra même réclamer le secours de ses amis et compagnons, sans avoir besoin de révéler son choix et les raisons qui le font agir. Toutefois, pour constater le principe, la confiance absolue des initiés les uns envers les autres devra toujours être considée récomme leur premier devoir et le lien le plus indissoluble de l'association.

Le *Livre d'or* et le *Grand livre de Lovelace and C°*, sont sous la garde du président. Un exemplaire en double, tenu au courant, est toujours à la disposition des membres du club.

LES SEMAINIERS

Les membres devront s'appliquer à ne rien ignorer de ce qui intéresse le club *Lovelace and C°*, chroniques

scandaleuses, cancans féminins, petites histoires mondaines, drames et comédies de l'amour, à tous les degrés de l'échelle sociale.

Ils adressent le résultat de leurs investigations au président, sous forme de notes, de lettres, de communications, de rapports ou de procès-verbaux.

Un semainier, tiré au sort, sera chargé de dépouiller cette correspondance, qui sera lue par le secrétaire aux réunions générales et conservée aux archives.

LA BIBLIOTHÈQUE

La bibliothèque du club se compose des ouvrages qui traitent de l'Amour, et renferment la stratégie, les systèmes et les théories des maîtres, tels que Mirabeau, Balzac, Stendhal, etc.

L'archiviste du club recherchera avec soin tout ce qui pourra enrichir cette collection : imprimés, manuscrits et estampes, ainsi que les modèles de correspondances d'amour, etc.

L'ARSENAL

L'arsenal du club renferme les armes blanches et les armes à feu, de luxe ou de combat, pour le duel, la chasse et la défense personnelle ou collective des membres.

L'ALBUM DU CLUB.

Un album spécial recevra les communications de fan-

taisie qui ne pourraient figurer au *Livre d'or* ou au *Grand livre de Lovelace and C°*, pensées, vers, dessins, musique, etc.

SIGNES DE RALLIEMENT

Le signe de ralliement et de reconnaissance du club *Lovelace and C°*, est une médaille d'or à l'effigie de *Tarquin*, et, au revers, à celle de *Lucrèce*.

Tout étranger qui se présentera à un initié, porteur de cette médaille ou d'une carte au signe symbolique, sera reconnu comme ami.

MOT D'ORDRE

Le mot d'ordre général est :

LOVELACE. — CLARISSE.

Le mot de passe :

TARQUIN. — LUCRÈCE.

Le mot pourra être changé; mais les noms devront toujours avoir le même nombre de lettres, pour la demande et la réponse, comme les précédents.

ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

Il y aura quatre assemblées générales ordinaires par an. Si les circonstances l'exigent, des assemblées extraordinaires pourront être convoquées. En cas d'ur-

gence, le président avisera, sauf à rendre compte de sa décision.

PRIX LOVELACE

Un prix annuel sera décerné, en assemblée générale, à celui des membres qui aura le plus contribué à favoriser le développement du club *Lovelace and C°*.

Fait à Paris et adopté par les membres fondateurs, en assemblée générale, le 1869.

(Signatures.)

Le lendemain, à neuf heures, Henri et ses amis se réunissaient en comité secret dans la chambre d'Amaury.

Ils écoutèrent la lecture du projet des statuts de *Lovelace-Club*, avec une grande attention et sans l'interrompre.

Quand elle fut terminée, Henri prit la parole :

— Le programme d'Amaury me semble parfait, dit-il. Pensez-vous qu'il soit utile d'ouvrir une discussion sur les articles ?

— Elle me semble inutile, dit Thibaut. D'ailleurs, si des modifications sont nécessaires, elles se feront d'elles-mêmes.

— Je mets le projet des statuts aux voix, reprit Henri. Les mains levées.... Les statuts sont adoptés en principe à l'unanimité. Nous signerons à Paris. En at-

tendant, je propose de choisir Amaury pour notre président.

— Cela va de soi.

— Pour ce qui concerne le fonds social, nous pouvons verser chacun cinq cents francs comme première mise de roulement. Si cela ne suffit pas, nous aviserons. Je me charge des fonctions de trésorier. Qui veut être secrétaire ?

— Moi, dit Gontran.

— Bien. Pour les semainiers, on suivra l'ordre alphabétique des prénoms. C'est donc notre cher ami et président Amaury qui sera chargé du rapport de la semaine. Il nous servira de modèle pour l'avenir.

— Entendu.

— Provisoirement, nous nous réunirons où vous voudrez, selon les circonstances, et de façon à être tous présents, au moins dans les premières séances. Maintenant, quelqu'un a-t-il des observations ou des propositions à faire ?

— Une seule, pour ma part, dit Thibaut. Henri, n'attends-tu pas aujourd'hui deux de nos amis communs ?

— Oui, le marquis de Valmer et le *Docteur Champagne*. J'espère qu'ils arriveront pour déjeuner.

— Nous connaissons tous Valmer comme un parfait gentilhomme. Bien qu'il ait l'âge de nos pères, c'est le plus jeune d'entre nous.

— Mais quel âge a donc Valmer ?

— Cinquante... et quelque.

— Quel éternel jeune homme !

— Une tête de glace et un poignet d'acier.

— C'est notre maître et notre compagnon. Il faut l'enrégimenter.

— Il ne demandera pas mieux.

— S'il accepte, dit Amaury, je lui céderai la présidence.

— D'accord ; mais il est bon que vous restiez à ce poste jusqu'à l'organisation définitive du club.

— Soit.

— Il est également d'une politique bien entendue de nous attacher le *Docteur Champagne*, médecin ordinaire des jolies femmes de Paris et de l'étranger.

— Il est des nôtres de fait. S'il n'accepte pas le titre, nous l'aurons toujours comme conseil et comme auxiliaire. Nous pouvons nous en ouvrir à lui en toute sécurité.

— Tout est bien convenu ? dit Amaury.

— Oui, parfaitement.

— Donc, *ordre du jour* :

Présentation du marquis de Valmer.

Ouvertures au *Docteur Champagne*.

La séance est levée.

A onze heures, un domestique vint annoncer l'arrivée des hôtes attendus à la villa.

Tout le monde se porta à leur rencontre, et on déjeuna sur la terrasse.

Pendant que ces demoiselles changeaient de costume pour aller à la promenade, Amaury donna communication des statuts de *Lovelace-Club*.

Le marquis de Valmer accepta et fut admis sans autre cérémonie.

— Mes chers amis, dit le docteur Champagne, les statuts d'Esculape ne me permettent pas d'adhérer aux vôtres, par vertu professionnelle; mais l'association que vous avez fondée ne peut nuire à personne, et vous pouvez compter sur tous mes vœux et tous mes efforts pour le succès de l'œuvre.

— Nous avions prévu cette réserve, cher docteur; aussi nous n'insistons pas, et nous prenons acte de vos sympathies.

— Elles vous sont toujours acquises; mais, puisqu'on me fait l'honneur de regretter mon abstention, je puis vous dédommager en comblant ce vide dans vos rangs par un filleul digne de ses parrains.

— Qui ?

— Un jeune homme, le vicomte Carlo Albano, en famille *Vert-Vert*. Aux termes de vos statuts, les épreuves d'admission vous donnent le moyen d'avoir sur lui les renseignements les plus étendus. Je ne vous dirai que peu de chose de son histoire pour vous en laisser la surprise.

Il est d'origine italienne, son nom l'indique; mais sa mère était française. Il a servi comme officier dans les volontaires de l'armée papale. Il a été élevé par les

Révérends Pères, auxquels nous devons des élèves qui s'appellent Voltaire et Diderot. Il faut reconnaître que les Pères savent pétrir l'argile humaine, et ils ont de par le monde une légion d'élite qui donne du fil à retordre à ceux qui n'en sont pas. Bref, *Vert-Vert* a été élevé dans une cour où il faut avoir les qualités d'un maître pour devenir simple apprenti, et son éducation, commencée à Rome, se continue à Paris. Il est aux mains des hommes politiques et aux pieds des duchesses. La douairière de Valbrun a choisi ses professeurs et, cette fois, elle a juré de ne pas le marier.

— Le club lui vote des félicitations, dit Amaury.

— Je ne les lui transmettrai pas, attendu que la douairière favorise le mariage avec la même ardeur que vous mettez à décourager la vertu. C'est elle qui a baptisé son Benjamin favori : *Vert-Vert*. Il est froid et réservé, au point d'en paraître timide à ceux qui le jugeraient sur ces apparences superficielles. A le voir, on le prendrait pour une jeune fille, n'était une ombre légère qui commence à dorer sa lèvre supérieure et son menton duveté commme une pêche.

— Quel âge a-t-il ?

— Vingt-quatre ans. Pour résumer d'un mot son portrait physique, moral et intellectuel, je vous dirai qu'il est beau et élégant comme un gentillhomme de Lancret, et hardi comme Chérubin. Si j'en crois la chronique, il ne rencontre guère plus de cruelles qu'un surintendant ou le marquis de Lauzun. Avec cela, *Vert-*

Vert est savant comme un bénédictin. Sous une apparence frêle et délicate, il corrigerait un hercule, et, comme Don Juan, je le crois capable d'inviter à souper toutes les statues du Commandeur possibles.

— Si j'en juge d'après vous, docteur, voilà un garçon qui promet.

— Et qui tient, je m'en porte garant.

— A ce compte-là, nous sommes des écoliers. Comment lui imposer des épreuves illusoires ?

— Les épreuves sont statutaires; elles n'ont rien de blessant ni d'indiscret pour personne. Libre à vous, expérience faite, de le dispenser du stage et de retourner le mot de Pépin le Bref : « Il nous semble que vous êtes digne de nous commander. » Qui est de semaine ?

— Notre président, Amaury.

— Eh bien, Amaury, voulez-vous venir samedi, à neuf heures, au Cirque. C'est le jour à la mode. Je vous présenterai *Vert-Vert.*

— Très-volontiers, samedi, au Cirque.

— Dimanche prochain, je l'amènerai. Vous l'enfermerez dans sa chambre avec un formulaire de questions à résoudre, du champagne et des cigares; je vous réponds qu'il passera sa thèse comme feu Pic de la Mirandole : *De omni re scibili et quibusdam aliis.*

— Nous sommes édifiés, et votre parole nous suffit, dit Amaury. Vous lui direz que les épreuves seront une simple formalité, et qu'elles témoignent surtout de notre vif désir d'apprécier un nouvel ami.

— Quant à moi, dit le marquis de Valmer, n'eût-il que ses vingt ans, je l'admettrais à bras ouverts.

— Savez-vous ce que Thibaut disait tout à l'heure ? Valmer est le plus jeune de nous tous.

— C'est vrai ; je proteste contre les lois ordinaires de la nature. J'escamote les hivers, et je porte les printemps sans courber les épaules et sans plier les jarrets.

— A la bonne heure ! dit le docteur Champagne.

— Mais la médaille a son revers, docteur. Si on peut être un vieillard à trente ans, on ne peut pas toujours être un jeune homme à soixante.

— C'est de la modestie.

Les deux journées du dimanche et du lundi s'écoulèrent rapides dans une intimité familière et charmante. La Villa des Fleurs était un arsenal muni de toutes les armes inventées pour combattre l'ennui.

Pour décor, un ciel bleu, une échappée de fleuve et un coin de forêt; pour compagnons, des hommes d'esprit et des jolies femmes; puis, bonne chère et vins exquis, le droit de tout penser et de tout dire ; les fleurs, la poésie, la musique, la jeunesse et deux jours de liberté.

N'était-ce pas, en vérité, le *Paradis terrestre ?*

Le lendemain, mardi, à huit heures du matin, une collation réunit tous les convives, qui reprirent ensemble le train de retour à Paris.

Avant de se séparer, ils se donnèrent rendez-vous pour le dimanche suivant à la Villa des Fleurs, et la troupe amie se dispersa pour courir à ces deux choses sérieuses de la vie parisienne : le Travail et le Plaisir.

UNE FEMME A LA MER

Quelque temps avant la fondation de *Lovelace-Club*, au mois de février, un soir, en sortant du théâtre, Amaury alluma un cigare, glissa les mains dans ses poches, prit la rue Laffitte et gagna la rue Notre-Dame-de-Lorette.

Une heure du matin sonnait quand il arriva à la hauteur de cette jolie place Saint-Georges qui, en été, ressemble à une verdoyante oasis pleine d'ombre et de fraîcheur.

Tout était désert; aucun bruit ne troublait le silence de cette nuit d'hiver, favorisée par un clair de lune qui faisait scintiller les toits couverts de givre, et dont la lueur bleue rendait jaunâtre la flamme des becs de gaz. L'eau était gelée dans la vasque de pierre de la fontaine. On n'entendait ni le roulement d'une voiture, ni le pas d'un bourgeois attardé ; rien ne bougeait.

Comme il traversait la place, le regard distrait d'Amaury tomba sur une forme humaine immobile, dont la silhouette noire se profilait contre le mur circulaire surmonté de grilles à flèches dorées.

— Une femme, songea-t-il... Que fait-elle là?

Il s'arrêta un instant pour l'observer.

Au bruit des pas, elle avait relevé la tête.

C'était une jeune fille, très-simplement vêtue.

Sous une mante noire à capuchon, son visage avait la blancheur du marbre.

Il s'approcha.

— Mademoiselle, dit-il, pardonnez-moi si je suis indiscret. Puis-je vous être utile en quelque chose?

— Oui, monsieur, dit-elle; j'ai froid, et je ne sais où aller.

Il lui offrit son bras sans ajouter une parole, et elle le suivit avec la docilité d'un enfant égaré qui trouve un guide compatissant.

Au bout de quelques minutes d'une marche rapide, Amaury s'arrêta devant le n° 55, où il demeurait, au troisième étage.

Il sonna; la porte cochère s'ouvrit et se referma avec un bruit sourd.

Une fois dans son appartement, il alluma des bougies, et le feu, préparé d'avance, flamba bientôt joyeusement dans la cheminée.

Pendant ces préparatifs, Amaury fit une remarque

particulière. Son chien, *Canard*, après lui avoir donné la bienvenue, avait fait des avances significatives à l'étrangère.

Canard était un lévrier blanc, avec une large tache noire à l'œil droit et sur les reins. Intelligent, affectueux même, malgré les instincts égoïstes de cette race élégante, Canard était mélancolique et d'une indifférence absolue quand son maître ne lui signalait pas les visiteurs. Or, Canard faisant le joli et l'aimable sans y être invité, c'était là un de ces phénomènes qui devait attirer l'attention d'Amaury, un favorable augure de sa rencontre nocturne.

— Avez-vous faim, mademoiselle? interrogea-t-il, pendant que l'inconnue se débarrassait de la mante qui encadrait sa tête blonde.

— Oui, monsieur, je mangerais volontiers.

Comme tous les hommes voués à une existence active et irrégulière, Amaury avait toujours une collation froide servie dans son cabinet.

Après avoir glissé une peau de panthère sous les pieds de la jeune fille qu'il venait de recueillir, il roula la table chargée devant elle, lui présenta une tasse de bouillon, accompagnée d'un verre de vin de Bordeaux, et se mit en devoir de remplir l'office de chevalier servant.

Assise au coin du feu, la pauvre abandonnée semblait sous l'influence d'un rêve. Elle mangea les deux

ailes du poulet qui constituait le plat de résistance du souper, une tranche de viande à la gelée, divers hors-d'œuvre, des confitures, une poire et du raisin frais en caisse, le tout arrosé d'une bouteille de Saint-Émilion, et assaisonné par un appétit qui témoignait qu'elle n'avait pas dîné ce jour-là.

Elle renaissait à la vie. Peu à peu, son corps délicat se ranima à la chaleur du foyer qui brûlait comme une fournaise. Bientôt les mouvements de ses bras engourdis par le froid devinrent plus libres, ses lèvres bleuies reprirent leur éclat purpurin, une teinte rosée colora ses joues pâles, un joli sourire voltigea sur sa bouche, et elle fixa sur son hôte, assis en face d'elle, un regard si doux, si intelligent, qui disait si bien sa reconnaissance, que le sceptique Amaury sentit remuer une fibre nerveuse, comme une corde métallique mise en vibration par une invisible main.

Pendant l'intervalle consacré à ce souper improvisé, il avait suivi, avec une curiosité d'artiste, ses mouvements naturels et gracieux. Il analysait les observations que faisaient naître dans son esprit ces détails insignifiants pour le vulgaire, mais qui lui suffisaient pour déterminer la famille à laquelle appartenait cette fleur humaine, jetée à la borne par un caprice de la grande marâtre. Ce serait d'ailleurs un pléonasme d'insister sur cette affirmation, que le futur fondateur de *Lovelace-Club* était un connaisseur et un raffiné.

— Voilà une petite fille, songea-t-il, que j'ai ramassée au milieu de la rue. Elle aura quelque jour un hôtel où plus d'un gentilhomme de la décadence fera antichambre, et un huit-ressorts qui me passera sur le ventre si je ne me range pas.

« *Hep!* » dit-il à haute voix en allumant une cigarette, comme si cette formule brève résumait sa pensée.

La jeune fille releva la tête; mais Amaury, sans répondre à son interrogation muette, poursuivit le cours de sa méditation philosophique.

« Et il est évident que les hommes sont d'une révoltante stupidité. Voilà une adorable fleur d'amour, et personne n'a encore pensé à la transplanter dans une serre. Quand elle sera fanée, on se la disputera aux enchères, et elle ruinera des imbéciles, qui, ce soir, auraient cru faire une bonne action en lui donnant cent sous pour aller dîner... *Il en faut.....*

» Oui, elle est ravissante, presque irréprochable : tête fine, cheveux cendrés, yeux bleus comme des saphirs pâles, dents rondes comme des perles, taille souple, attaches délicates, pied d'enfant, une belle paire de mains. Le reste va de soi; il y a de la race. Un an à l'*École de dressage*, et je la mets dans la circulation. »

Une seule remarque éveillait des doutes chez son observateur : elle manquait de candeur. Mais une fille peut être sage sans être ignorante, le cœur peut rester pur et le corps vierge malgré la corruption de la tête.

3.

A Paris, une enfant a parfois certains regards de femme avant d'être une jeune fille.

Comme la bouilloire chantait sur le feu, Amaury versa l'eau dans la théière fumante et rompit le silence.

— Vous n'avez plus faim, mademoiselle? interrogea-t-il, en la voyant reculer sa chaise et reprendre sa place au coin de la cheminée.

— Non, monsieur, merci.

— Êtes-vous réchauffée ?

— Oh! oui, je suis tout à fait bien; mais, ajouta-t-elle avec une certaine hésitation dans la voix, je suis fâchée de toute la peine que vous vous donnez pour moi.

— Mais non, ne vous occupez pas de cela... Y avait-il longtemps que vous étiez abandonnée, quand je vous ai rencontrée sur la place Saint-Georges?

— Je me promenais au hasard depuis deux heures de l'après-midi. J'étais fatiguée et je me suis arrêtée là.

— Personne ne vous a suivie?... On ne vous a pas parlé?

— Si...

Il y eut un silence.

Amaury se leva et ouvrit le battant d'une grande alcôve fermée.

— Mademoiselle, dit-il froidement, il est tard; vous devez avoir besoin de repos.

Elle ne fit aucune observation.

— Bonsoir, monsieur, dit-elle.

Elle disparut dans l'ombre de l'alcôve, se déshabilla en un tour de main, et se glissa sous les couvertures comme une couleuvre.

Une fois sur l'oreiller, sa petite tête commença à travailler.

Les femmes ont une faculté merveilleuse pour dégager les termes inconnus d'une situation donnée.

L'instinct a une lucidité supérieure, une puissance de pénétration qui fait pâlir les petits flambeaux scientifiques, et se fait un jeu enfantin de ce que les penseurs considèrent comme des raisonnements solides et des combinaisons savantes.

On peut en juger par la série des idées très-simples qui défilaient dans la tête mobile de l'héroïne de la place Saint-Georges.

Elle regarda Amaury, qui fumait avec la gravité d'un sauvage au conseil, et se dit :

« Il me plait.

» Il m'a fait trois questions : pour savoir si je n'avais plus faim, si j'étais réchauffée, et combien de temps j'étais restée au froid dans la rue... Et puis, rien.

» Il ne m'a pas demandé mon nom, ni ce que je faisais, ni pourquoi j'étais toute seule comme un pauvre chien perdu.

» Il doit être riche.

» Comment se fait-il qu'il n'ait pas de maîtresse?

» Il doit en avoir une... Elle n'habite pas avec lui...

» Si elle venait demain, et qu'elle me trouve ici?... Elle ferait une jolie scène, mon Dieu... Oh! non, il a pensé à cela... il m'aurait donné un peu d'argent et m'aurait conduite dans un hôtel meublé.

» Il n'a pas l'air tendre... il a une manière de regarder qui m'intimide.

» Je voudrais bien savoir ce qu'il pense de moi.

» Est-ce que je lui plais?... Alors?... Au fait, moi, je suis donc bête? Je ne lui déplais peut-être pas, mais s'il me le disait, il aurait l'air de me demander une récompense honnête... Qu'est-ce qu'il fait? »

Elle glissa sa tête sous l'oreiller et regarda dans la chambre.

« Il écrit... il fume... son cigare sent bon... Qu'est-ce qu'il peut bien écrire? Des lettres? A qui? Pas à sa maman, ni à son papa... Comme il écrit vite... Je voudrais bien avoir une bougie, un roman et une cigarette. »

Ses idées et ses réflexions se succédaient ainsi dans sa tête, tournant dans le même cercle et se représentant sous des formes diverses.

La plume d'Amaury courait toujours sur le papier; il griffonnait des feuilles blanches et n'écrivait que sur un seul côté, ce qui l'intrigua beaucoup.

L'appartement révélait des goûts d'artiste. Le papier

mat, sans dessin, était couleur ardoise. Aux murs, des cadres inclinés suspendus à leurs cordons de soie, pastels, dessins, photographies et aquarelles; dans un angle, deux épées noires en croix.

Les meubles appartenaient à tous les styles. Le divan plat était en reps bleu de Chine et gris perle, comme les tentures. La dormeuse était en velours gros bleu; les siéges variés : chaises Louis XV à pieds dorés recouvertes en satin broché, chauffeuse, crapauds, fauteuils de velours capitonné, à bandes de tapisserie.

Le piano, chargé de cahiers de musique et d'albums, était en palissandre; la bibliothèque en vernis noir à baguettes d'or, pleine de livres bien rangés; le lit, à courtine de satin, large et bas, en vieux chêne.

La pendule représentait une tête de jeune fille en marbre blanc, posée sur le socle noir, flanquée de statuettes en bronze et de flambeaux dans le style étrusque. Une belle plante du Japon étalait ses larges feuilles vernies dans une jardinière à panneaux de porcelaine. Tous ces meubles et ces objets avaient l'harmonie qui préside à l'arrangement d'un musée.

A la longue, les observations générales de l'inconnue s'enrichirent de découvertes particulières. Elle remarqua d'abord tous les objets qui encombraient la table de travail d'Amaury, vers laquelle son regard revenait comme l'aiguille aimantée qui vire à son pôle : la lampe de cuivre tout unie, l'encrier de porceleine blanche, une papeterie, des journaux, des lettres, des cigares,

un trousseau de clefs, une poignée d'or et d'argent, des boutons de manchettes, une adorable main en marbre rose dépoli servant de presse-papier, un scarabée en pierres de couleur posé sur un album à photographies, un portefeuille de maroquin rouge, un carnet, un coupe-papier en ivoire, un porte-allumettes figurant un chiffonnier, et un revolver microscopique, à crosse d'ébène, brillant comme un joujou neuf.

Sur la cheminée, un poignard à manche d'argent ciselé dans sa gaîne de velours, des paquets de cigarettes, et une assiette de laque pleine de cartes de visite.

Si elle l'avait osé, elle se serait levée pour aller voir de près les tableaux et les dessins. Elle aurait bien voulu fourrager dans cette chambre, regarder les photographies, ouvrir les albums, toucher à toutes ces jolies choses; mais il aurait fallu demander la permission à leur propriétaire, et elle en revint à son idée première : une bougie, un roman et une cigarette.

Une demi-heure s'écoula ainsi, pendant laquelle Amaury dévora des feuilles blanches avec une persévérance remarquable.

Plus d'une fois, dans les temps d'arrêt où il déposait son cigare, elle fut sur le point de lui adresser la parole; mais il paraissait si absorbé par ce travail rapide, qu'elle hésita à formuler son désir.

Enfin, la dernière page achevée, Amaury jeta sa

plume, reprit son cigare, se leva, et donna un grand coup de pied dans le feu.

Ensuite, il remonta la lampe, empila les oreillers à la tête du divan plat, ramassa une peau de panthère bordée de drap rouge, s'enveloppa dans sa robe de chambre et parut disposé à goûter le sommeil de l'innocence.

— Et moi qui ne sais pas même son nom, songeait-elle, pelotonnée dans son lit voluptueux qui dansait au plus léger mouvement, suivant ces préparatifs avec une curiosité bien légitime, et l'esprit sollicité par une série de réflexions nouvelles.

« Comment faire ? Il va dormir là, se dit-elle... Il fume toujours... Pourquoi n'éteint-il pas la lampe ? J'aimerais bien voir le feu éclairer la chambre...

Comme si un génie familier avait transmis sa pensée, Amaury allongea le bras pour exécuter ce mystérieux désir.

Elle fit un violent soubresaut, comme si elle sortait d'un rêve.

— Ah ! très-bien, dit Amaury en étendant les jambes et en croisant les mains derrière sa tête, vous ne dormez donc pas, mademoiselle ?

— Je n'ai pas sommeil du tout.

— C'est différent... Qu'est-ce que vous faites ?

— Je m'habille.

— Voilà une idée.

— Je m'ennuyais. Si j'avais eu une bougie...

— Il fallait m'en demander une.

— J'avais peur de vous déranger.

— C'est touchant. Et avec la bougie ?

— Une cigarette.

— Vous fumez ?

— Oui, j'habitais avec une amie qui fumait, et qui m'a donné cette mauvaise habitude.

— Il y a là des cigarettes russes. Est-ce tout ?

— J'aurais aussi voulu un roman.

— C'est plein de romans ici ; mais il n'y en a qu'un d'amusant.

— Lequel ?

— Vous.

Elle éclata de rire de si bon cœur qu'Amaury l'imita avec bonne humeur.

— Quels romans lisez-vous ?

— Des romans d'amour, où on s'adore.

— Drôle, tout ça, amusant.

Elle sortit de l'alcôve, s'approcha de la cheminée, prit une cigarette, l'alluma, et s'assit à l'orientale sur la peau de panthère, devant le feu.

— Mademoiselle, comment vous appelez-vous ?

— Lucie... Et vous ?

— Amaury.

— Vous n'avez pas mangé beaucoup.

— J'ai un estomac qui ne croit plus à rien ; c'est très-poétique...

— Moi j'ai encore faim.

— Je crois que j'ai un peu faim aussi.

Ils reprirent leurs places.

— Tiens, oui, c'est vrai, dit Amaury, je mange... et j'ai même soif... A vos amours, chère enfant.

— Je n'en ai pas.

— Très-bien. Quel âge avez-vous?

— Dix-sept ans.

— Pas un petit amour dans le cœur?

— Non.

— Jamais?

— Jamais.

— Personne?

— Personne.

— Je veux bien.

— Monsieur, qu'est-ce que vous écriviez donc là, tout à l'heure?

— De la politique.

Elle parut réfléchir.

— Pour les journaux?

— Oui... ne vous cassez pas la tête, ma chère enfant; vous trouverez cela un autre jour.

— Alors, vous avez des billets de théâtre?

— A propos de théâtre, je crois que vous feriez une soubrette appétissante. Vous avez un joli minois chiffonné, des petites pattes blanches comme des souris, et une paire de jambes tournées comme des fuseaux... C'est à voir.

— Mais je ne saurais pas.

— Vous apprendrez.

— Je veux bien... Quand?

— Ce soir.

— Grand fou!

— Merci bien.

— Cela vous fâche?

— Moi? par exemple! D'abord, je ne me fâche jamais... Pourquoi boudez-vous?

— Je ne boude pas; je pense que demain...

— Il fera jour.

— Et je m'en irai.

— Pourquoi, s'il vous plaît de rester ici?

— Vous me garderez?

— Certainement.

— Vous êtes libre? Vous n'avez pas... comment dire?... une maîtresse?

— Je n'ai ni maître ni maîtresse, c'est-à-dire que j'en ai un peu de tous les côtés. D'après ce que je vois, nous avons l'air d'être passablement vertueux. Qu'en pensez-vous?

— Il n'est pas difficile d'être sage quand on n'aime personne.

— Ce n'est pas une raison. Et quand on aime?

— On est fidèle.

— Fichtre! voilà une théorie originale, et je respecte toutes les opinions, même quand elles sont sincères... Venez ici.

Elle s'approcha à pas de biche, souriante.

Amaury lui baisa la main et lui dit avec douceur :

— Allez dormir sous la garde des séraphins jaloux, et faites de beaux rêves. Bonsoir, mademoiselle.

— Bonsoir, monsieur.

Il y avait dans ce dernier mot comme un accent de résignation.

Une minute après, Amaury aperçut sa jolie tête penchée de son côté au bord de l'oreiller.

— Vous n'avez donc guère envie de dormir ? dit-il.

— Non... Et vous ?

— Moi non plus, pas trop. Nous pouvons reprendre le cours de notre conversation académique. Racontez-moi votre histoire.

— Je veux bien.

— Vous direz la vérité ?

— Oui.

— Allez.

L'histoire n'était ni longue ni accidentée. Lucie la raconta simplement.

Elle était fille d'un voyageur de commerce pour l'exportation des soieries. Sa mère était demoiselle de magasin à Londres, et ils s'étaient mariés en Angleterre. Elle avait huit ans quand elle perdit sa mère. La petite Lucie fut placée dans une pension de Paris, et son père ne s'occupa pas autrement d'elle. Trois années plus tard, il voulut tenter la fortune et s'embarqua pour les

Indes anglaises, où il mourut presque en arrivant. Il avait payé d'avance deux années de la pension de sa fille et ne lui laissait aucune ressource.

A treize ans, elle fut recueillie dans un couvent d'orphelines. Une grande dame s'intéressa à elle et se serait volontiers chargée de son avenir; mais l'enfant ne montrait aucune disposition pour la vie religieuse. Sans avoir de mauvais instincts, la petite Lucie était vive, volontaire, d'un caractère indiscipliné. Par les soins de sa protectrice, qui ne trouvait pas en elle ces qualités dociles qui sont la vertu des esclaves, elle entra dans un atelier, où elle montra une habileté rare dans l'art délicat de confectionner les fleurs artificielles.

Sa beauté merveilleuse l'exposait à toutes les séductions, mais elle échappa à ce danger. Elle avait gagné l'amitié d'une ouvrière plus âgée qu'elle, assez jeune pour être sa sœur, assez honnête pour remplacer sa mère.

Il arriva que Louise — c'était son nom — eut une discussion avec sa patronne, à la suite de laquelle elle dut quitter l'atelier. Lucie, qui partageait sa destinée, la suivit.

Pendant le temps qu'elles cherchaient une nouvelle place, Louise tomba malade et entra à l'hôpital, où elle mourut. Comme le loyer de la petite chambre garnie qu'elles occupaient en commun n'était pas payé, le propriétaire en retira la clef, et retint en gage les habits, les hardes et les objets sans valeur appartenant aux deux amies.

Pendant quelques jours, une ancienne camarade de Lucie lui donna l'hospitalité ; mais elle ne put obtenir de reprendre sa place à l'atelier, et elle comprit qu'elle ne pouvait être plus longtemps à la charge d'une ouvrière qui gagnait à peine sa propre vie.

Elle se trouva donc un beau matin, seule, abandonnée, perdue au milieu de ce désert peuplé de bêtes féroces qui s'appelle Paris. Elle avait erré toute une journée d'hiver à travers les rues de la grande ville, sans savoir où ses pas la conduisaient et où s'arrêterait sa marche. Le soir venu, lasse, découragée, vaincue par le froid et la faim, ne sachant où trouver un gite pour la nuit, elle s'était arrêtée sur la place Saint-Georges, comme une perle humaine rejetée au rivage, après avoir roulé dans les vagues troublées de la grande mer parisienne.

Elle espérait encore que le hasard ou la Providence mettrait sur son chemin un génie tutélaire. Elle eût trouvé plus tôt une hospitalité facile. C'est l'heure favorable, la minute choisie où Méphistophélès apparait à ses victimes et leur propose un marché. La Providence l'avait oubliée, sans doute, et le diable n'avait pas besoin d'intervenir. Le génie qu'elle appelait et qui s'arrêta devant elle était simplement Amaury, président du club *Lovelace and C°*, fondé pour le découragement de la vertu.

Amaury n'était pas un Adonis, mais il avait une tête d'un caractère original, une physionomie ouverte et expressive. Il portait sur son visage cette lettre de recommandation que la Mère Nature écrit au front de ses enfants privilégiés, de cette écriture mystérieuse comprise de tous les hommes.

Ceux qui ont éprouvé la peine ont un signe auquel ils se reconnaissent. Lucie le reconnut-elle chez le singulier envoyé du Destin? Répondait-il à l'idée de quelque idéal confus et lointain? Sa voix avait trouvé le chemin du cœur de la pauvre enfant, et elle l'avait suivi avec docilité, sans savoir ce que lui réservait la fortune de cette rencontre.

Lucie avait une certaine dose d'instruction élémentaire; mais ses premières années de jeunesse s'étaient écoulées dans un milieu singulier, dont la philosophie particulière consistait dans ce principe capital, qu'une femme doit chercher à tirer le meilleur parti d'elle-même. Pourtant, son amie Louise, à défaut de leçons et d'exemples de morale, lui avait inspiré une répulsion salutaire pour les liaisons passagères, et elle professait cette doctrine qu'il faut au moins choisir son premier amant.

Lucie n'avait aucune notion exacte du monde extérieur et de la société. Elle était allée quelquefois, le dimanche, aux théâtres du boulevard; elle avait lu des romans loués au cabinet de lecture, et ses voyages

n'avaient pas dépassé la zône des environs de Paris. Tel était le cercle qui avait borné l'horizon de sa vie.

Elle ne savait presque rien des hommes et des choses, et pourtant, elle n'était pas naïve. Sans se rendre un compte bien exact de certaines épreuves, ce qu'elle avait entendu ou deviné suffisait pour lui en révéler la signification et la mettre en garde. Si son petit cœur n'avait pas encore battu, il n'était pas exempt pour cela de tendresse et d'amour.

Elle comprit qu'Amaury avait du tact, et que sa réserve venait d'un sentiment délicat. Elle n'éprouva pas cette blessure de vanité d'une femme qui veut être désirée. Elle sentit qu'il ne la dédaignait pas, mais qu'il voulait mériter autre chose que le prix de sa reconnaissance. Elle lui en sut gré.

Il lui parlait comme à une enfant qui a souffert. Les corrompus ont de ces raffinements exquis. La vue d'une créature chaste et belle produit sur leur imagination la fraîche sensation que cause la vue des arbres, l'air matinal et l'odeur de l'eau après une nuit de bal.

Amaury ne l'avait pas brutalisée, par le même sentiment qui l'eût empêché de cueillir une fleur, pour l'admirer sur sa tige et lui laisser encore un instant sa beauté, sa couleur et son parfum.

Peut-être le contraste de cette jeune fille avec les femmes qu'il fréquentait habituellement lui donnait-il

une émotion charmante, qu'il se plaisait voluptueusement à prolonger.

Si elle le quittait, il l'oublierait facilement; mais n'était-ce pas une adorable chose d'éveiller dans une âme des pensées endormies, d'attirer à lui un sentiment qui ne s'achète pas?

Dans un caprice, il n'y a de charmant que la préface. C'est l'aurore boréale de l'amour, une fleur qui s'épanouit. Puis l'aurore évanouie, la fleur respirée, que reste-t-il?

Quand, au déclin de l'existence, l'œil déjà voilé par les premières ombres de la mort, l'homme retourne une dernière fois la tête en arrière pour évoquer les souvenirs les plus lointains de sa jeunesse, quand tous les événements de sa vie repassent dans sa mémoire, comme un tableau panoramique qui se déroule avec lenteur, quelles sont les images qui apparaissent vivantes et colorées, comme l'expression d'un absolu bonheur?

Est-ce la possession d'une femme longtemps désirée, un coup de fortune, une ambition réalisée, une bouffée de gloire, un triomphe de vanité?

Ce qui surnage, c'est quelque souvenir intime, une promenade nocturne au bras d'une jeune fille, un rendez-vous près de l'église, le parfum d'une chevelure aimée, un ruban fané, une lettre jaunie, un lambeau de musique, une main serrée, un regard alangui, une larme, un baiser furtif, et puis, plus rien.

Oui, la vie est là. Toutes les vastes aspirations humaines s'effacent devant le souvenir d'un enfantillage. Et souvent cette émotion si banale, si insignifiante, qui a creusé dans l'âme un sillon si profond, nous l'avons à peine sentie à l'heure même où elle s'emparait de nous.

Ce n'est que plus tard, après avoir vécu et pesé la vie à sa valeur, que nous pouvons juger de l'intensité de nos sensations. Comme ce ciment auquel le temps donne la dureté du marbre et qui soutient les édifices romains, nous voyons que ces choses indifférentes sont le lien de nos plus grandes pensées, et nous disons : « Cela, pourtant, était le vrai, le meilleur de la vie. C'était l'Amour. »

Et dans le grand naufrage, il ne reste que cette épave, dans le creuset, que cette parcelle d'or; de tout, il ne reste que cela, et rien autre chose.

Voilà pourquoi Amaury, comme Rolla, considérait d'un œil mélancolique Lucie couchée dans son grand lit, découvrant une épaule d'ivoire, ses cheveux blonds épandus sur l'oreiller, et sa jolie tête reposant sur un bras à ravir un sculpteur.

Et certes, c'était un spectacle qui eût profondément étonné les membres du club de *Lovelace and C°*, spécialement fondé pour le découragement de la vertu, s'ils avaient pu voir son créateur, son président, assis sur le pied du lit où reposait cette belle jeune fille.

Faust, tenant Marguerite, et retardant l'heure d'effeuiller sa collerette : c'était, en vérité, prodigieux.

Lucie interrogeait l'œil de son observateur comme si elle voulait pénétrer dans sa pensée. Elle y trouvait cette profondeur, ce calme de regard des hommes qui ont épuisé le clavier des passions humaines. Elle sentait qu'il aimait les femmes et qu'il en était aimé; mais elle ne pouvait savoir que les savants ont des superstitions, et que les grands-prêtres du plaisir sont des chercheurs d'idéal. Elle était loin de se douter qu'elle lui donnait une émotion nouvelle, qu'elle touchait une corde depuis si longtemps muette, qu'Amaury croyait de bonne foi qu'elle ne parlerait plus.

En matière d'amour, les phénomènes ne se développent pas en vertu d'une loi progressive; la passion éclate d'un seul coup, comme la foudre à la rencontre de deux nuages chargés d'électricité contraire. Lucie eut comme une révélation :

— Eh bien?... Qu'est-ce que vous voulez?

Elle fit cette question sans savoir, naïvement, au hasard, d'instinct, parce qu'elle répondait à une pensée qui lui était venue.

— Ce que je veux? répondit Amaury avec un sourire. Pourquoi me faites-vous cette demande?...

— Je ne sais pas... Il me semblait que vous me regardiez comme si vous alliez me parler.

— En effet, dit Amaury d'un air sérieux.

Elle avait deviné le désir d'Amaury, qui pouvait se formuler ainsi :

« Toutes les femmes peuvent donner du plaisir, et il » y a longtemps qu'aucune ne m'a donné d'amour.»

Elle reprit :

— Dites-moi ce que vous voulez... Vous avez l'air sévère.... Est-ce que cela vous fâcherait de me demander quelque chose ?

Amaury éprouva une sorte d'hésitation. Cette faiblesse intime lui causa une réelle humiliation, qui se traduisit par un mouvement de mauvaise humeur.

— Non, c'est inutile.

Il articula ces mots d'un ton sec et voulut s'éloigner; mais il rencontra un regard si chargé de tendresse caressante et de suppliante douceur, qu'il reprit sa place auprès d'elle.

— Pourquoi êtes-vous en colère?... Qu'est-ce que j'ai dit ?... Vous avez été si bon pour moi. Je voudrais savoir pourquoi je vous ai fâché?

— Pardonnez-moi. J'ai l'humeur bizarre, capricieuse... Je pensais à autre chose.

La voix d'Amaury s'assouplissait en intonations affectueuses en lui parlant ainsi. Il poussa un léger soupir, et ce fut pour lui l'occasion d'une surprise extraordinaire.

— Tenez, petite folle, dit-il en lui présentant une cigarette.

Comme elle l'approchait de la flamme de la bougie, il remarqua qu'elle avait des larmes dans les yeux.

Il se sentit gagné par la sincérité de cette enfant, qui ne savait pas, ou qui ne voulait pas jouer la comédie.

— Je vais être ridicule, songea-t-il, mais cela ne m'est pas arrivé depuis longtemps. C'est nouveau...

— Eh bien, mademoiselle Lucie, dit-il, la reconnaissance part d'une belle âme ; mais il ne faut pas en abuser. Pour mon compte, quand je me donne la fantaisie de rendre un service à quelqu'un, je le fais pour mon plaisir particulier. Ceux qui exigent de la reconnaissance sont des usuriers, et comme le bienfait ne rapporte généralement que de l'ingratitude, je ne fais jamais de mauvaises spéculations.

Elle le regarda d'un air étonné. Évidemment elle ne comprenait pas le sens de cette langue subtile, qui semble donner une traduction ironique de toutes choses, même des émotions sincères et des sentiments les plus vrais.

— Par conséquent, mademoiselle, vous ne me devez rien, absolument rien. C'est moi qui suis votre obligé, attendu que vous m'avez fait un réel plaisir en me tenant compagnie... Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Il est donc parfaitement inutile de me remercier. Mais, ma chère enfant, pourquoi pleurez-vous ?

— Je ne sais pas.

— Voyons, contez-moi vos grands chagrins?

— Je n'ai pas de chagrins.

— Quoi donc, alors?

— Rien. J'avais envie de pleurer... C'est fini, ajouta-t-elle avec un adorable sourire.

— Au moins cela ne dure pas longtemps.

— Je ne pleurerai plus.

— A la bonne heure.

Elle parut réfléchir et dit :

— Vous jouez du piano?

— Rarement... Vous voulez de la musique?

— Ah oui!... Mais au milieu de la nuit... les voisins...

— Les voisins? répondit Amaury stupéfait. Qu'est-ce que cela peut nous faire?... Que faut-il vous jouer?

— Ce que vous voudrez... Une valse.

Amaury se mit au piano et attaqua l'instrument avec énergie.

Il joua sans désemparer la *Valse de Faust*, le *Beau Danube bleu*, et termina par une valse de Chopin.

Lucie était dans le ravissement.

Quand il revint auprès d'elle, elle lui prit la main et la porta à ses lèvres.

Il la retira vivement.

Elle baissa la tête; puis, d'un geste brusque, elle lui jeta les bras autour du cou.

— Elle est folle! dit Amaury en riant.

Le lendemain matin, en ouvrant les yeux, Lucie passa la main sur son front comme pour chasser l'illusion d'un rêve inachevé.

Tous les souvenirs de la veille se présentèrent à la fois : la place Saint-Georges, le souper au coin du feu, et sa longue conversation avec Amaury.

— Il est parti sans me dire adieu, songea-t-elle en se retrouvant seule.

Comme elle faisait cette réflexion, elle aperçut, à la tête du lit, une tasse de bouillon froid, une bouteille de vin de Bordeaux, un paquet de cigarettes et plusieurs romans.

Amaury avait donc pensé à elle avant de sortir?

Il avait emmené Canard.

Elle s'habilla, un peu triste, et, pour se distraire, elle parcourut l'appartement.

Outre la chambre à coucher d'Amaury, il y avait une antichambre, un petit salon vert, une salle à manger meublée de chêne blanc, et une cuisine propre et rangée comme un arsenal. Ce voyage d'exploration terminé, elle s'occupa à rémettre tout en ordre dans la chambre, ce qui lui permit de satisfaire à loisir sa curiosité.

Une femme d'un âge mûr entra, et la surprit au milieu de ces occupations. C'était la concierge de la maison.

Madame Romphleur était avertie de sa présence; mais ne l'eût elle pas été, il est certain qu'elle n'aurait manifesté aucune surprise, et elle réservait son étonnement pour un spectacle plus extraordinaire que celui

d'une jeune personne dans l'appartement d'Amaury.

Contrairement à la règle générale, madame Romphleur ne semblait pas une concierge d'humeur communicative, du moins en ce qui concernait *Monsieur Amaury*, lequel avait trouvé, sans doute, le secret de faire ouvrir sa porte et de lui fermer la bouche.

— Madame, dit Lucie après une seconde d'observation silencieuse, savez-vous à quelle heure rentrera M. Amaury?

— M. Amaury n'a pas d'habitudes, répondit madame Romphleur. Souvent il déjeune chez lui et ne sort que dans l'après-midi. D'autres fois, il est absent des semaines, et des mois entiers en voyage.

Lucie comprit qu'elle n'en apprendrait pas davantage.

— D'ailleurs, reprit madame Romphleur avec dignité, M. Amaury ne me parle que pour me donner ses ordres. Je lui monte ses lettres et je fais son appartement, quand M. Jasmin, son domestique, est occupé au dehors. Ce matin, en sortant, il m'a dit de m'informer si mademoiselle avait besoin de quelque chose.

— Non merci, je vais l'attendre.

— Si M. Amaury n'est pas rentré à onze heures, c'est qu'il déjeunera en ville ou à son cercle. Puisque mademoiselle veut attendre, je peux lui faire une tasse de chocolat.

— Oui, je veux bien une tasse de chocolat.

Madame Romphleur entra gravement dans la cuisine, alluma le feu, et prépara le chocolat avec le soin mé-

thodique et silencieux d'un soldat discipliné qui exécute une consigne.

Ce soin pris, elle servit la tasse sur un plateau et s'éloigna en disant :

— Mademoiselle n'aura qu'à sonner si elle a besoin de mes services.

Vers dix heures et demie, un pas se fit entendre dans l'escalier, et une clef joua dans la serrure.

Elle courut à la porte, mais ce n'était pas Amaury. C'était M. Jasmin.

M. Jasmin était un homme d'une quarantaine d'années, long et fluet, qui semblait vouloir perpétuer la tradition classique des valets de comédie. Il avait une admirable tête de singe, comme Grandville en a dessiné dans la ménagerie de ses types animalisés.

— Vous êtes M. Jasmin? dit Lucie.

— Oui, mademoiselle.

— Savez-vous si M. Amaury rentrera pour déjeuner?

— Je n'en sais rien, mademoiselle.

Sur ces deux réponses laconiques, M. Jasmin jeta un regard magistral autour de lui. S'étant assuré que la chambre était en ordre, il jeta une bûche à la cheminée et se retira discrètement dans l'antichambre, où il se mit à brosser et à cirer avec énergie.

Lucie s'assit auprès de la fenêtre et regarda dans la rue.

Il faisait un pâle soleil d'hiver. Le ciel était clair, le pavé sec et blanc. L'omnibus de l'*Odéon à la Barrière-Blanche* gravissait pacifiquement la rue Notre-Dame-de-Lorette avec son troisième cheval attelé en flèche.

Elle repassait encore les événements de la veille et de la matinée, tout en suivant d'un œil atone les passants affairés qui se croisaient sur les trottoirs.

Elle était là depuis quelques instants, le coude sur son genou, la tête dans sa main, quand elle se sentit toucher à l'épaule.

Elle poussa un petit cri étouffé, se leva vivement, et embrassa Amaury, comme si elle le retrouvait après une séparation.

— Ah ça, petite folle, dit-il en lui tapant sur la joue, tu me croyais donc perdu ?

— Non; mais ici, personne ne sait rien, ou ne veut rien me dire.

— J'en suis enchanté. Tu n'as pas déjeuné ?

— J'ai pris une tasse de chocolat. Je t'attendais.

— A l'avenir, il ne faudra pas m'attendre après onze heures.

— Oui, Amaury. Je vais donc rester ici avec toi ?

— Sans doute.

— Longtemps ?

— Si tu veux.

— Est-ce que tu m'aimeras un peu ?

— Je te donnerai toute la somme de sensibilité dont la bonne Mère Nature m'a doué. Il est vrai que c'est

une qualité précieuse ; mais je dois convenir que j'ai été traité avec une parcimonie exceptionnelle. Enfin, la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a, et quelquefois même ce qu'elle n'a plus.

— Méchant taquin.

— Tu ne te sauveras pas ?

— Non.

— Es-tu obéissante ?

— Pas trop, mais à toi, j'obéirai.

— Pendant que Jasmin met le couvert, viens voir la cage où l'on enferme les oiseaux bleus.

Il la fit entrer dans le salon, et ouvrit une porte pratiquée dans le mur.

— Est-ce que je vais demeurer dans ce placard ? dit-elle en riant.

— Petite bécasse.

Il fit jouer un ressort à simple détente. Une deuxième porte s'ouvrit, et ils se trouvèrent dans une chambre, meublée avec plus de luxe que l'appartement d'Amaury.

Lucie ne put retenir une exclamation de surprise à la vue de ce nid bleu et rose, tendu de mousseline, mystérieux comme une chapelle, coquet et parfumé comme un boudoir. Les fenêtres avaient des stores de soie bleue et rose, qui jetaient des teintes de nacre sur les meubles en vernis blanc.

— Cher Amaury, dit-elle, tu as donc une baguette magique ?

— Mais oui, allons déjeuner.

Ils prirent place à table, au coin du feu.

— Eh bien, Jasmin, dit Amaury, où en sommes-nous ?

— La couturière, la modiste, la lingère et le cordonnier passeront dans l'après-midi.

— Bien.

M. Jasmin fit une glissade et s'éclipsa.

— Pour moi ? interrogea Lucie.

— Sans doute.

— Comment te remercier ?

— Sois fidèle.

— Amaury ?...

— Quoi donc ?

— Je t'adore !

— Tu n'as que cela à faire.

— Bien vrai, Amaury, tu veux bien me garder ?

— Oui, ma belle chérie.

— Et quand tu iras en voyage ?

— Je t'emmènerai.

— Tu m'aimes ?

— Oui. Et vous, mademoiselle ?

— Moi ?... cher Amaury, tu verras, je serai docile et obéissante.

— Comme je ne suis pas toujours libre de mon temps, et que tu t'ennuierais seule à la maison avec Canard, je te choisirai des amies. Il faut que tu fasses ton éducation. Pour ta toilette, je n'ai pas de conseils à te

donner; tu suivras tes inspirations et tes goûts; je te donne carte blanche. Tu monteras à cheval avec moi le matin, de neuf à dix heures et demie. En rentrant, tu prendras une leçon de piano. Après déjeuner, dans l'après-midi, un professeur complétera tes études. Trois fois par semaine, tu suivras un cours de déclamation et de chant. Le reste ira de soi. Maintenant, et que cette question soit réglée une fois pour toutes, ne te creuse pas la tête pour savoir où je vais, d'où je viens et ce que je fais; d'abord tu ne le saurais pas; ensuite, je tiens à garder ma liberté absolue. Je réglerai l'emploi de ton temps pour t'initier aux habitudes de la vie parisienne. Tu as l'intelligence vive, un petit cœur plein de tendresse, et tu es belle comme un chérubin. En sortant de l'*École de dressage*, si la fantaisie te prend de me quitter...

— Amaury, ne dis pas cela, je t'en prie.

— Soit. Je ne le désire pas.

AU CIRQUE

Le samedi arriva. Amaury avait dîné avec Lucie dans un pavillon des Champs-Élysées. Elle était charmante sous un frais costume à la mode d'une élégante simplicité.

Vers neuf heures, il la conduisit au Cirque, où il avait

rendez-vous avec le *docteur Champagne* pour la présentation de *Vert-Vert*

En entrant, il aperçut Robert, qui lui succédait dans les fonctions de semainier, et qui résuma cette soirée par les notes suivantes :

RAPPORT A MM. LES MEMBRES

DE *Lovelace-Club*.

20 août 1869.

..... J'étais allé faire un tour au Bois, et, en revenant, dîner aux Champs-Élysées.

J'entrai au Cirque. C'était un samedi, le jour élégant. Il y avait là l'état-major féminin sous les armes au grand complet. Belle salle et beau coup d'œil, que ce grand amphithéâtre plein jusqu'aux combles.

Pour l'affiche, un échantillon de tous les exercices : clowns, écuyères, amazones, cheval dressé en liberté, danseur de corde, pantomime, et une gymnaste qu'on appelle *Notre-Dame de Saint-Trapèze*.

J'aime le Cirque. Il me rappelle Rome et les gladiateurs, la Grèce et les Jeux Olympiques. J'adore voir un cheval tourner en rond avec une belle dame dessus, qui franchit les bannières et crève les cerceaux de papier.

Le spectacle est aussi dans la salle. Il y a des familles entières avec des régiments de bébés. J'y ai vu une pension de demoiselles.

L'orchestre était en train de jouer une marche funèbre, pendant que le cheval se mettait à genoux, lorsqu'un certain mouvement se produisit dans la salle.

L'attention se portait sur une jeune fille qui venait d'entrer, accompagnée d'un vieillard à cheveux blancs.

Elle avait une de ces têtes fines de vignette anglaise; un teint blanc et rosé, de grands yeux bleus, et une chevelure pâle, d'un blond doré, librement épandue sur les épaules. Elle était coiffée d'un chapeau en paille blanche, de forme japonaise, avec une guirlande de myosotis. Son corsage noir, sanglé comme celui d'une amazone, était brodé de fleurs de soie aux vives couleurs.

Elle s'assit.

En ce moment j'étais *« à la face »*, c'est-à-dire dans le *carré* opposé à celui des écuries.

Je demandai à une ouvreuse si elle connaissait cette jeune fille, dont l'entrée faisait sensation.

— Elle vient tous les soirs, me répondit l'ouvreuse ; c'est une Anglaise, mais je ne sais pas son nom.

Au premier abord, cette réponse vague pouvait sembler insignifiante. Elle me parut plus profonde qu'une pensée de Blaise Pascal, lequel, comme vous le savez, mourut vierge et mathématicien.

Elle vient tous les soirs ?

— Vous êtes sûre ? dis-je à l'ouvreuse.

— Oh! parfaitement, monsieur, et elle occupe toujours la même stalle, au troisième rang, sous l'orchestre.

Il fallait convenir que c'était une idée excentrique et bizarre, pour une jeune fille, de venir tous les soirs au Cirque.

O femme, femme, femme! petit animal folâtre, chimérique et décevant, tu es mystérieuse comme l'Apocalypse et impénétrable comme un décret.

Faisant cette réflexion et décidé à chercher l'explication de ce phénomène, j'interrogeai l'amphithéâtre, dans l'espoir de découvrir quelque figure de connaissance.

La trouvaille ne fut pas longue. Je reconnus un ami. C'était le *docteur Champagne*, médecin ordinaire des Ophélies des deux lacs, docteur éminemment spirituel, qui a eu l'ingénieuse idée d'écrire sur la porte de son cabinet :

Les malades n'entrent pas ici.

Outre cette fantaisie scientifique, le *Docteur Champagne* — on lui donne ce nom dans l'intimité — avait composé, pour son usage personnel, un agenda plus curieux que le dictionnaire de M. Vapereau, plus utile que le Bottin, et bien plus intéressant que l'*Almanach de Gotha*. C'était un carnet alphabétique sur

lequel il enregistrait le nom de toutes ses clientes et de leurs amies. On comprend que la compagnie des jolies contemporaines était un peu mêlée. Tous les mondes s'y coudoyaient : la cour, le théâtre, le monde et les annexes. Chaque nom était accompagné de notes recueillies aux bonnes sources.

Ce *Calendrier de Vénus* est un vrai travail de bénédictin.

Je rejoignis le docteur.

— Eh bien ! dit-il en m'apercevant, qu'est-ce que vous venez faire ici ?

— Je ne sais pas... Et vous, cher docteur ? Je vous trouve un petit air mélancolique.

— Non. Je viens le samedi au Cirque. C'est mon jour d'inspection générale.

— L'armée va bien ?

— Oui. Les cadres sont à peu près reformés, et les troupes légères de ces régiments changent d'uniformes comme de chapeaux.

— Un demi-deuil pas trop noir. Dites-moi, docteur, le hasard me favorise deux fois ce soir : la première en vous rencontrant, et la seconde en me trouvant admirablement placé pour observer une personne qui n'est pas loin de nous.

— Laquelle ?

— Cette jeune fille blonde.... là...., à droite.

— Parfaitement.

— Avez-vous jamais vu....

— Dans Barcelone, fredonna le docteur.

— Non, au Cirque, une tête plus idéale.... Elle est blonde comme une fée des poëmes scandinaves.

— Nous allons chanter à la ronde, si vous voulez.

— Elle est blanche comme un lys. Et ce front bombé, — un front d'enfant, — et ces yeux couleur de pervenche, des yeux violets, docteur, deux saphirs pâles.

— Tout ceci ressemble à de la poésie, si je ne me trompe.

— Mais c'est qu'elle est belle à faire rêver.

— Et ces accès-là vous prennent souvent?

— Quelquefois.

— C'est très-grave, mais ça se traite.

— Je voudrais d'abord savoir si l'ange est sur votre carnet.

— Oui.

— Ah! Eh bien?

— Cette jeune fille est une étrangère.... Anglaise.... son nom est Helen W...

— Et le voisin?

— C'est son cornac, *Milord Protecteur*, lord S...

— Merci. Confidence pour confidence. Je viens d'apprendre par hasard qu'elle vient au Cirque tous les soirs.

— Je sais.

— Et vous savez aussi le motif de cette assiduité?

— Oui.

— Qu'est-ce que c'est?

— Une maladie, mais pas dans le genre de la vôtre.

— Voyons.

— Vous êtes dans le bleu; elle est dans le vrai.

— Comprends pas.

— Je vous ai mis sur la piste. Allez tout seul. Observez-la. Si vous devinez ce qui l'amène ici, je vous expliquerai le cas.

— J'aimerais mieux savoir tout de suite.

— Non, ça vaut la peine d'être étudié. Cherchez, vous trouverez.

— Alors, aidez-moi un peu.

Au bout d'une demi-heure d'affût, j'étais à peu près convaincu que le sujet de mon observation s'intéressait médiocrement à ce qui se passait dans le Cirque. Sans doute, elle avait dû voir souvent défiler sous ses yeux toutes les étoiles de la troupe, et crever d'innombrables cerceaux de papier. Son œil séraphique errait vaguement dans la salle avec une indifférence marquée.

A un moment, son regard devint plus fixe, et je crus remarquer que sa physionomie s'animait.

C'était pendant un intermède. Sept à huit clowns faisaient leurs exercices : crabe humain, grenouille, pierrot, cheval à trois, pyramide vivante, etc. Comme je la regardais toujours, je constatai un léger gonflement du corsage. Ce n'était pas un bâillement; c'était bel et bien un soupir.

Je regardai le docteur Champagne, impassible comme le buste d'Esculape.

— Docteur ?...

— Cher ami ?

— Je vais vous dire une énormité.

— J'ai l'habitude.

— Entre nous, je crois que l'ange a une passion pour les exercices des clowns.

— Cela n'est pas impossible.

— Si je n'ai pas deviné, je renonce.

— Vous êtes sur la piste.

— Bah !... Est-ce que ?... Ah ! non, par exemple !

— Quoi donc ?

— Je ne suppose pas que le caprice aille plus loin.

— Pourquoi pas ?

— Je sais bien qu'à Rome, des matrones très-respectables ne dédaignaient pas les athlètes et les gladiateurs ; mais, au Cirque des Champs-Élysées, cette blonde enfant...

— Quelle différence voyez-vous entre Rome et Paris, entre un athlète et un clown, entre une patricienne et cette étrangère ?

— J'ai peut-être des préjugés.

— Et en quoi la couleur des cheveux s'oppose-t-elle à la manifestation d'un penchant dont l'antiquité nous offre de si admirables exemples ? D'abord, je vous dirai que les cheveux pâles caractérisent la race des dominateurs. *Ève* avait les cheveux blonds, comme *Lucrèce*

Borgia, *Ophélie* et *Madeleine*. C'est tout ce qu'il y a de plus scientifique au monde.

— Alors, elle aime un clown ?

— Aimer n'est pas précisément le mot.

— Elle adore un clown ?

— Elle en est folle.

— Lequel ?

— Ses yeux ne vous l'ont pas dit ?

— Si je ne me trompe, ce doit être celui qui vient de tomber à plat.

— Juste.

— C'est effrayant. Mes idées sont bouleversées.

— Je trouve cela tout simple.

— Au fait, avec cette perruque verdâtre et ces plaques de rouge sur un masque de craie, on ne peut guère imaginer quelle figure un clown a dans la vie privée. Peut-être celui-là n'est-il pas défavorisé. Il a le droit d'être joli garçon, distingué, spirituel et amoureux.

— Rien de tout cela.

— Alors, il a sans doute une belle âme, comme les héros de M. Victor Hugo ?

— Je vous certifie que c'est un animal si bien disloqué, qu'il ne sait pas où loge son âme, attendu qu'il lui est absolument indifférent de marcher sur les pieds ou sur les mains.

— C'est un hercule ?

— Farnèse. Il est de force à chavirer un omnibus.

— Alors, voilà ?

— Voilà. Maintenant, l'histoire n'est pas longue : elle est venue au Cirque, elle a vu le clown, et elle l'a distingué...

— Et lui ?

— Lui ? Il la mènerait au doigt et à l'œil, comme le cheval de tout à l'heure ; mais je crois qu'il ne se doute pas de la passion qu'il inspire... La voilà qui se lève.

— Elle s'en va.

— Les exercices sont terminés.

Elle disparut.

— Eh bien, qu'est-ce que vous en pensez, cher docteur ?

— Je considère cela comme une curieuse variété de l'espèce. Avez-vous lu les travaux de Darwin, chef de l'école moderne, grand-pontife de la matière organisée ?

— Sans doute... Alors, c'est bien convenu, nous sommes des singes épilés.

— Oui, nous descendons en droite ligne du polype marin, tube digestif percé aux deux bouts.

Sur ces mots, le docteur Champagne fut rejoint par notre futur compagnon *Vert-Vert*, qu'il présenta au président de *Lovelace-Club*.

L'étrangère, folle du clown, miss Helen W..., est *lancée* par *Vert-Vert*.

On peut ouvrir son compte-courant au Grand-livre de *Lovelace-Club*.

Robert, *semainier*.

LA RUINE BLEUE

Avant de reprendre la filière des événements, il est nécessaire de raconter ici un épisode qui jettera la lumière sur la personnalité mystérieuse de miss Helen W..., *lancée* par *Vert-Vert.*

C'est une aventure singulière, drame ou comédie. Pour décor, Londres; pour héros, Aristide Aubert, premier violon, prix du Conservatoire, artiste *di primo cartello* et bohémien dans l'âme.

Comme il n'avait jamais pu s'astreindre à une vie régulière, et manquait souvent les répétitions au pupitre, il avait fini par rouler de l'Opéra aux théâtres secondaires, et, de chute en chute, aux bals excentriques, où le violon est un instrument dédaigné et le très-humble accompagnateur des solos à folles cascades du cornet à piston.

Son insouciance lui fit perdre les quelques leçons au cachet qu'il donnait en ville.

Un beau jour, il se trouva complétement échoué, jeté à la côte comme une épave de l'art, et dans une situation comparable à celle de ce lauréat des concours généraux, qui faisait le phoque dans une baraque à la foire de Saint-Cloud. Las de mener une existence inacceptable et désespérant de remonter les échelons qu'il avait descendus, il suivit un impresario qui allait à Londres et qui, au bout de quinze jours, disparut sans autre formalité.

Ainsi planté au milieu de la rue, Aristide fit comme son vénéré maître Figaro, lequel taillait sa plume et demandait à chacun de quoi il était question. Il alla se camper à la porte d'une taverne, accorda son violon, et, malgré l'opinion généralement acceptée sur l'instinct musical du peuple anglais, il fit une récolte assez abondante.

Ce premier succès obtenu, il entra dans la taverne hospitalière, but une certaine quantité de gin, de whisky et de champagne glacé. Ce tribut payé à son dernier rêve d'art, il regagna le bouge, décoré du titre de Sheridan-Hôtel, où il était descendu avec quelques-uns de ses compagnons de misère. Sa détermination de jouer en plein air fut généralement blâmée; mais Aristide émit froidement cette proposition, que c'était une façon originale de jouer dans plusieurs cours de l'Europe.

Un jour que le soleil avait ôté l'uniforme anglais et que son disque, habituellement rouge comme la gueule d'un fourneau, brillait de toute la splendeur du roi de l'éther vainqueur du brouillard britannique, Aristide avait pris la diligence et était descendu en rase campagne à deux lieues de la ville.

Là, il s'était couché à l'ombre des arbres qui couronnaient une petite colline et, bras renversés, mollement étendu sur la mousse comme un berger de Virgile, il respirait les flots d'air pur, et ses poumons brûlés jouaient comme des soufflets de forge.

A ses pieds, il contemplait d'un vague regard Londres, noyé sous l'horizon fumeux de ses usines, semblable à un écran de brume interposé entre la terre et le ciel. Dans cet état de somnolence où la volonté ne règle plus la pensée, il voyait défiler les tableaux mouvants qu'il avait entrevus depuis son séjour dans la grande ruche travailleuse, mirage bizarre aux échappées panoramiques : hommes se tordant en sueur à la gueule des fournaises, bruits sourds des machines, roulement des enclumes et des marteaux, forêt de mâts élégants comme des campaniles, effilés comme des aiguilles de paratonnerres, bateaux monstrueux sur le fleuve, navires déchargés à fleur de quai, rixes sur le port, docks immenses, locomotives roulant dans les tunnels souterrains; la silhouette de Westminster; ponts chargés de piétons et de voitures, rues encombrées roulant un torrent humain, épais et noir comme

la boue. Puis le spectacle nocturne du quartier de Sheridan-Hôtel, la misère atroce, des hommes, des femmes et des enfants sous la pluie, collés contre une muraille de brique noire, éclairés par la cruelle lumière du gaz. Puis encore Hyde-Park, les grands carrosses à cochers poudrés, les amazones élégantes, les bébés roses aux cheveux d'or sur les épaules. Et, dans ce rêve éveillé, il songeait à la Grèce lumineuse, à Rome pleine d'ombre, à Paris, la ville gaie, à Londres, la reine du spleen.

Il était là depuis assez longtemps, lorsqu'un bruit joyeux de grelots arriva à ses oreilles, signalant le passage de la diligence. Il se leva, descendit rapidement la colline et grimpa sur l'impériale. Une heure après, il descendait aux abords d'Hyde-Park et dépensait son dernier penny pour boire un verre de gin.

Par suite d'un accident arrivé à son violon, Aristide l'avait porté chez un luthier. Depuis la veille il cherchait dans sa tête un expédient, à cette fin de trouver la modique somme nécessaire pour rentrer en possession de son gagne-pain journalier. Malgré la fertilité de son imagination, toujours tendue vers quelque problème de cette nature, Aristide dut s'avouer ce jour-là qu'à moins d'être écrasé sous la roue de la Fortune, il ne résoudrait pas cette équation algébrique dont tous les termes étaient également inconnus. Du même coup, il constata avec regret qu'il roulait sa dernière cigarette.

Absorbé par ces réflexions moroses, et comme il arrivait à la grille d'entrée de l'Allée des cavaliers, il vit déboucher une amazone à la taille ronde, étroitement sanglée, au corsage moulé, collée à son cheval. La main, correctement gantée, tenait une cravache tressée. Sous le chapeau de soie masculin, des rouleaux de cheveux ardents se tordaient comme un paquet de serpents entrelacés. Le cheval était noir comme l'ébène, l'amazone pâle comme une tête de marbre.

Aristide dévora d'un coup d'œil cette apparition magique; sans doute sa physionomie exprima clairement son admiration d'artiste, car la main qui tenait la bride fit un mouvement et le cheval s'arrêta net.

— Français ? dit l'amazone d'un ton sec sans tourner la tête.

— Oui, madame, répondit Aristide.

— Parlez-vous anglais?

— Non, madame.

— Attendez ici.

Comme Aristide la suivait des yeux, il vit apparaître à sa suite un groom, type assurément extraordinaire, même dans un pays où les caricatures sérieuses semblent avoir été semées avec profusion par quelque polichinelle en délire.

Ce domestique était tout de noir vêtu, comme le page de M. Marlborough. A trente pas on l'aurait pris pour un enfant; à trois pas il avait l'air plus vieux que le siècle. On aurait parié qu'il était en bois. Son cha-

peau à cocarde était aussi haut que son buste. Sa tête, au masque immobile, posée sur une cravate blanche, ressemblait à ces faces de gnômes qu'on imite le poing fermé entouré d'un mouchoir. La main qui tenait les rênes paraissait soudée à l'extrémité d'un bras rigide articulé. Ses petites jambes sèches s'appliquaient comme deux cerceaux aux flancs rebondis de son cheval, sur lequel il était littéralement vissé. Cet être étrange faisait songer à ces espèces de pétrifications humaines, telles qu'on en trouve endormies dans les sarcophages de l'Égypte ou étouffées sous les cendres de Pompéi.

Aristide se frotta machinalement les yeux, comme s'il était en proie à une hallucination de son cerveau fatigué. La jeune femme lui était apparue sous l'aspect d'une beauté surhumaine ; le vieux groom évoquait le souvenir d'un personnage fantastique d'Hoffmann, et leur accouplement bizarre était sans explication acceptable.

« Attendez ici, se disait-il. Moi ? »

Aristide attendit. Une demi-heure, une heure s'écoula. La foule s'éclaircissait peu à peu. L'Allée des cavaliers était presque déserte, lorsqu'il distingua de loin la silhouette de l'amazone, suivie par le groom fantastique à la figure parcheminée.

Sans arrêter son cheval, sans tourner la tête, elle dit en passant :

— Ici, ce soir, à neuf heures.

Sur ces mots, elle disparut bientôt, toujours suivie du domestique en bois.

— Très-joli, neuf heures; rendez-vous charmant, femme divine, adorable, idéale, fleur d'amour, musique, poésie, flûte !

Ainsi monologua Aristide, le visage entre deux barreaux de la grille.

Il s'éloigna, les mains dans ses poches.

— Certes, je reviendrai à neuf heures; mais où trouver un shilling ou deux s'il faut une voiture? Cette jeune personne n'a pas dû me prendre pour un attaché d'ambassade... Où dîner?... Et mon violon? Allons chez le luthier. Cet homme vibre peut-être à la voix d'un artiste.

Le luthier demanda une demi-couronne. Au premier mot, au premier regard, Aristide comprit que le luth d'Orphée serait impuissant à émouvoir cette âme saturée de musique.

Il lui restait une ressource unique. C'était un revolver microscopique dont il n'avait jamais pensé à se séparer. Il aimait son violon comme une maîtresse; après lui, il aimait son revolver comme un ami, comme l'inséparable compagnon des bons et des mauvais jours.

Il disait quelquefois à l'instrument docile :

« Chante, mon âme. »

Et au revolver :

« Ami, tu peux me délivrer d'un assassin, si je veux » vivre, et de la vie, si je veux mourir. »

A Londres, il n'y a pas de mont-de-piété géré par l'État comme en France, mais il y a des prêteurs sur gages assermentés qui prêtent sur tout indistinctement, le gage ne valût-il qu'un demi-penny.

— Tu vas me rendre un service, ami, dit Aristide à son revolver. Je vais te mettre au *conservatoire*, pour l'amour de mon violon qui t'en fera sortir.

Cette résolution prise, il entra dans l'office le plus voisin et présenta son revolver.

— Oh ! il est chargé, dit le prêteur.

— En effet.

— Je ne prête pas sur une arme chargée, mais je prête sur l'arme et les munitions séparées. Voulez-vous ?

— Sans doute.

— Je prête une livre.

— Oui.

— Voilà.

Le prêteur griffonna un papier, qu'il remit accompagné d'une pièce d'or.

A la tête de cette fortune, Aristide retira son violon, dîna solidement, et, à neuf heures, il se promenait devant la grille où l'amazone pâle lui avait donné rendez-vous, portant à la main sa boîte de bois noir.

Neuf heures sonnaient aux clochers des églises voisines, lorsque Aristide se sentit toucher à la jambe, et il aperçut le gnôme fantastique dont la tète atteignait la hauteur de sa ceinture.

Sur un signe, il le suivit.

Une voiture vide stationnait à quelques pas.

Aristide y entra sans avoir échangé une parole avec son guide, qui monta sur le siége après avoir fermé la portière. Les chevaux filèrent avec rapidité.

Il remarqua que les vitres étaient baissées et remplacées par les panneaux en bois. En route, par un sentiment instinctif de défiance, il voulut s'assurer qu'il pourrait, au besoin, sortir de cette prison roulante, où il venait d'entrer comme dans une souricière.

Les poignées et boutons intérieurs avaient été retirés, panneaux et portières ne s'ouvraient qu'à l'extérieur, et il réfléchit que cette précaution lui avait évité la formalité d'avoir les yeux bandés.

Dans cette situation, Aristide songea à son revolver, dont il s'était trop facilement séparé, pouvant attendre au lendemain, quitte à dormir en guise de souper. Mais, par caractère et par habitude, il acceptait la loi du fait accompli, et il ne regrettait jamais rien.

D'après ses calculs, un quart-d'heure s'était écoulé depuis le moment du départ, lorsque la voiture, quittant le pavé, glissa en tournant sur une couche de sable qui cria sous les roues.

La portière s'ouvrit.

Ayant mis pied à terre, il se trouva dans la cour intérieure d'un hôtel, au pied d'un perron à double escalier, qui donnait accès sous un grand vestibule vitré où brillait la faible lueur d'une lampe d'albâtre.

Le gnôme se mit en devoir de dételer les chevaux et, sans interrompre son travail, ce personnage bizarre fit comprendre, par un signe expressif, qu'il fallait monter au premier étage.

Aristide suivit cette indication, pénétra sous le vestibule, et monta un large escalier dont les marches étaient couvertes d'un tapis épais maintenu par des baguettes de cuivre.

Une porte s'ouvrit, et il se trouva en face de son amazone de Hyde-Park.

La pièce dans laquelle elle le reçut était un salon éclairé par un lustre et des torchères chargés de bougies. La cheminée de marbre blanc était pleine de fleurs. Le meuble moderne, sans style déterminé, était en satin violet broché de soie aux vives couleurs. Un large divan turc, bas et plat, garni de coussins, occupait toute la largeur de la salle. Dans un angle, un piano carré. Le tapis épais représentait une grande rosace flamboyante sur fond blanc. Au milieu, sur une table ovale, un cabaret ouvert et des flacons de formes diverses. Une odeur capiteuse parfumait l'atmosphère tiède.

— Vous êtes patient et exact, dit l'inconnue en lui indiquant un siége.

Aristide s'inclina.

Il y eut une pause dont il profita pour l'observer. Elle était vêtue d'un peignoir flottant en cachemire rouge avec un grand pli à la taille. Des bas de soie à jour moulaient une jambe fine, terminée par un pied chaussé de mules de drap écarlate brodé d'or, un pied de créole qui confirmait, par exception, la règle anglaise. Les manches larges laissaient apercevoir les bras nus, ronds et blancs; le corsage ouvert, une gorge de statue. Dans sa pose abandonnée, dans ses mouvements, tout décelait la parfaite harmonie d'un corps aux courbes serpentines, beau à ravir les sculpteurs. Cet examen fut l'affaire d'un coup d'œil pour son observateur.

Aristide avait pu comparer les plus purs modèles de la race latine, à Paris et à Rome. En ce moment, il avait devant lui une femme éclatante du Nord, aux yeux bleus comme la mer, à la lèvre rouge et charnue, à la peau laiteuse et satinée; sa longue chevelure ardente était épandue librement sur ses épaules.

— Eh bien, dit-elle, que pensez-vous?

— Il me semble que je rêve.

— A quoi?

— A Marguerite de Bourgogne et à la Tour de Nesle.

— Ah! oui, en vérité, vous songez à cela? Vous ne pensez pas, je suppose, à m'étrangler avec mes cheveux? Aimez-vous leur couleur?

— Oui, c'est celle des chevelures vénitiennes.

— Dites-moi, monsieur, qui êtes-vous?

— Je me nomme Aristide Aubert, ancien violon à l'Opéra.

— Mon nom, à moi, est Helen... Attendez, je veux vous donner mon portrait. Promettez-moi de le regarder quand vous serez hors de l'hôtel, et seul.

— Vous serez obéie.

Elle lui remit un portefeuille de velours à son chiffre, et reprit :

— Est-ce votre violon qui est sur ce fauteuil?

— Oui, miss Helen.

— On dirait un cercueil d'enfant. Pourquoi l'avez-vous apporté?

— Je ne m'en sépare jamais.

— A quel théâtre êtes-vous à Londres?

— Dans aucun. Je joue du violon dans les rues ou les tavernes.

— Pourquoi?

— Pour vivre.

— Jouez. Je vous accompagnerai au piano.

Aristide ouvrit la boîte et accorda son instrument.

Elle s'assit et préluda d'une main nerveuse et exercée.

— Aimez-vous Schubert?

— Oui, beaucoup; c'est un maître favori.

— Schubert est passionné, n'est-ce pas?

— Oui.

Le violon chanta. La jeune fille semblait en extase.

Le morceau achevé, elle se leva avec lenteur et s'approcha de la table chargée.

— Puisque vous vous croyez à la *Tour de Nesle*, dit-elle, vous allez porter un toast à Marguerite.

— Volontiers.

— Quel vin, quelle liqueur préférez-vous?

— Le Porto et l'eau-de-vie.

— Moi je préfère le Gin.

— Le Gin?

— Cela vous étonne?

— Je l'avoue.

— Eh bien, j'adore le Gin. Je bois à vous.

Elle vida plusieurs fois son verre rempli de la liqueur corrosive. Ses joues pâles prirent une chaude transparence, ses narines palpitaient comme les ailes d'un papillon, ses yeux jetaient un feu de saphir.

Elle secoua violemment la tête et rejeta ses cheveux en arrière.

— Encore, dit-elle d'une voix gutturale... Buvez avec moi un verre de Gin. Je veux que vous l'aimiez. A vous!

— A vous, miss Helen.

— Je bois à la *Ruine bleue.*

La langue anglaise, comme la nôtre, a son *Dictionnaire pittoresque.* Dans cette langue énergique, pleine

de couleur et de poésie, un billet à ordre se traduit par « *le Raide* »; un travail payé d'avance, « *trainer le cheval mort* »; les comédiens non payés murmurent : « *le fantôme ne marche pas.* »

Le Gin s'appelle la *Ruine bleue.* Il a ses temples et ses adorateurs en Angleterre, comme le hatschisch et l'opium chez les Orientaux.

Le *Gin !* Ce mot est monosyllabique, sonore, musical, doux comme la vibration cuivrée d'une infernale harmonie. Fils du genièvre, dit le poëte, c'est le soleil,

Le paradis emporté d'un seul coup !

C'est la *Ruine bleue.*

Au bout de quelques instants, miss Helen posa la main sur la table, chancelante.

— La *Ruine bleue*, dit-elle...

Sa respiration était oppressée, les mots sortaient lentement, un à un, avec un léger sifflement, un pâle sourire voltigeait sur ses lèvres comme un feu follet.

Elle reprit :

— Encore un verre... La *Ruine bleue* frappe un homme comme on abat un taureau; mais, moi, elle me donne de la force. Voyez!

Elle saisit son verre et le lança contre la muraille.

La porte s'ouvrit et le gnôme apparut.

La jeune amazone saisit sa cravache, lui cingla la figure, et rejeta la porte sur lui avec violence.

— Il s'appelle Job; il est sourd comme une cloche et muet comme un poisson, dit-elle en éclatant de rire et en se tordant dans une convulsion nerveuse.

. . . .

Les bougies consumées faisaient éclater leurs bobèches, quand les premières lueurs de l'aube pénétrèrent à travers les rideaux en éclairant la salle d'un reflet blafard.

Aristide, vaincu par l'ivresse, s'était endormi sur le tapis, devant la cheminée.

Une main qui l'étreignait comme un étau le tira de sa torpeur.

En ouvrant les yeux, il rencontra le regard atone de Job. Ce nain frêle avait une poigne d'acier.

Aristide aperçut Helen endormie.

Elle reposait sur le divan, calme et paisible comme un enfant dans son berceau. La lumière matinale glissait sur son front nacré, ses mains pâles étaient croisées sur sa poitrine de neige comme celles d'une chaste madone.

Job la prit dans ses bras et l'emporta dans la pièce voisine.

Il reparut au bout de quelques minutes, et conduisit Aristide dans une chambre de l'étage supérieur, où il l'enferma.

Les fenêtres donnaient sur un parc planté de grands

arbres. Le prisonnier sourit en songeant qu'il n'avait pas été poignardé et jeté dans la Tamise.

Il se coucha tout habillé et se rendormit bientôt d'un sommeil de plomb.

En s'éveillant, il tira un cordon de sonnette qui pendait à la tête de son lit.

Job ne tarda pas à se montrer.

Aristide fit le geste d'un homme qui interroge sa montre.

Job leva deux doigts en l'air, lui indiqua une collation froide servie sur un guéridon, et disparut.

Après avoir fait solitairement honneur à ce repas, Aristide prit un livre sur la cheminée. C'était une Bible.

Ne se sentant pas en humeur de lire, il s'accouda à la fenêtre, réfléchissant à cette singulière situation.

Comme l'ennui le gagnait, il prit son violon, qu'il n'avait pas oublié, et se mit à exécuter une série de variations brillantes.

Une nouvelle surprise l'attendait au milieu de cet exercice inoffensif.

La porte s'ouvrit et livra passage à un gaillard de six pieds, taillé en hercule, à la tête ronde comme un soldat de Cromwell.

— Voulez-vous gagner cent livres? dit-il sans préambule.

— De quelle façon?

— Il faut m'accompagner pour tuer un homme.

— Non, dit Aristide.

— Alors, vous n'avez plus rien à faire ici.

— Soit. Je suis prêt à partir.

Il remit son violon dans la boite.

— La voiture fermée qui vous a amené hier soir va nous conduire à la tête du Pont de Londres, reprit son interlocuteur. Vous êtes un gentleman, et miss Helen compte sur votre discrétion absolue.

— Je lui donne ma parole.

— Si elle n'est pas tenue, je me charge de vous retrouver.

— Je ne tiens pas à faire plus ample connaissance, répliqua Aristide d'un ton sec.

La voiture était attelée.

Une fois qu'il fut enfermé avec l'ambassadeur de miss Helen, Job toucha ses chevaux qui filèrent avec rapidité.

— Vous avez tort, reprit le singulier compagnon d'Aristide, de refuser cette prière.

— C'est possible, cher monsieur; mais, pour tuer un homme, il faut une raison quelconque.

— Je vous ai offert cent livres.

— Joli denier... Et quel est le mortel favorisé de cette vengeance?

— Un jeune homme italien, le vicomte Carlo Albano.

— Quel crime a-t-il commis?

— Il est venu de France à Londres, et il a été honoré des faveurs de miss Helen. Le deuxième jour, il lui a donné des coups de cravache.

— Et c'est pour cela que vous voulez le supprimer?

— Pas pour cela. Il veut enlever miss Helen; elle est d'accord avec lui, et j'ai résolu de tuer l'Italien.

— C'est votre affaire... Est-il indiscret de vous demander qui vous êtes?

— Je suis l'amant de miss Helen.

— Ah! très-bien...

— Vous ne voulez pas?

— Non.

— Voici le Pont de Londres. Descendez.

Aristide mit pied à terre.

La voiture disparut.

GRAND LIVRE DE LOVELACE-CLUB

Dimanche, 21 août 1869. — Réception de *Vert-Vert*. (Voir le *Livre d'Or*.)

Miss Helen W... est *lancée* par Carlo Albano, *Vert-Vert*. (Voir le rapport de Robert: Au Cirque. — Samedi, 20 août 1869.)

Miss Helen W... habite à Paris, hôtel Meurice.

Elle est accompagnée d'un vieillard et d'un domestique, tous deux impénétrables.

Le cornac, *Milord Protecteur*, n'entend pas un mot de français.

Le domestique s'appelle *Job*.

Lundi 22 août. — *Vert-Vert* a écrit. — Pas de réponse.

Mardi, 23 août. — Miss Helen part pour Londres ce soir, par l'express de sept heures. *Pungolo*, valet de chambre de *Vert-Vert*, s'embarque avec elle et suivra la piste.

Samedi, 27. — Pungolo attend.

Dimanche, 28 août. — Télégramme : *Vert-Vert* est arrivé à Londres.

Lundi, 29 août. — Télégramme : Miss Helen est à lui : *Hurrah for Lovelace-Club !!!*

Mercredi, 31 août. — *Vert-Vert* est en danger.

ORDRE : *Tous les membres de* LOVELACE-CLUB *partent pour Londres.*

Le président,
AMAURY.

Le dimanche qui suivit la fondation de *Lovelace-Club* rassembla la colonie habituelle de la Villa des Fleurs, Henri et ses amis, la châtelaine Gabrielle, Sylvanie et Nelly. Amaury n'avait pas encore présenté Lucie.

Le docteur Champagne, fidèle à sa promesse, amena *Vert-Vert*. D'un accord unanime on lui décerna les honneurs réservés aux personnalités extraordinaires.

Le déjeuner fut d'une animation presque folle. Les

dialogues se croisaient comme des fusées, les mots s'appelaient et se renvoyaient comme un volant guetté par dix raquettes.

Vert-Vert voulut conquérir ses nouveaux amis; mais, à sa seule apparition, les cœurs étaient à lui.

Nelly avait dit en confidence à Gabrielle :

— Je veux être à côté de ce garçon-là.

— Et Thibaut ?

— J'aurai deux voisins.

C'était la seconde fois que Nelly était saisie par un caprice.

Le premier avait été pour Amaury.

Dans le cours de la semaine qui venait de s'écouler, une réunion spéciale avait été convoquée, à l'effet de poser la série des questions qui devaient être soumises par le club au nouveau compagnon. Chaque demande était inscrite en tête d'une page blanche.

Vert-Vert se prêta de fort bonne grâce à cette épreuve. Le soir même de sa présentation au président de *Lovelace-Club*, le samedi, Amaury lui avait remis, en sortant du Cirque, le formulaire des questions à résoudre.

Le lendemain, dimanche, après déjeuner, Henri de Ravigny rassembla ses amis dans sa chambre : Amaury, Robert, Gontran, Thibaut, le marquis de Valmer et le docteur Champagne, pour prendre connaissance des réponses du vicomte Carlo Albano, candidat présenté.

Nous reproduisons ici quelques aperçus du novice

de l'ordre de *Lovelace-Club*, qui dénotent un esprit cultivé.

SUR VOUS-MÊME

Demande. — Quel est le but de votre vie?

Réponse. — Épuiser le clavier de toutes les émotions humaines.

Les grandes émotions sont rares et rapides.

L'amour est la plus noble, et il est donné à peu d'êtres de l'éprouver dans toute son intensité.

La Mort, regardée en face, au milieu d'un combat, dans un duel, est une émotion vive.

Au nombre des émotions secondaires, je compterai une tempête en pleine mer sauvage, l'incendie d'une ville, un tremblement de terre, une émeute à Paris, etc., etc.

Parmi les impressions intellectuelles, toutes les belles œuvres, poésie ou musique, marbre, tableau ou monument, qui m'ont donné cet imperceptible frémissement des cheveux au souffle des créations du génie humain.

SUR L'HOMME

..... Considéré dans ses rapports avec les êtres inférieurs, chaque animal a une faculté maîtresse supérieure à la faculté correspondante chez l'homme : le lynx pour la vue, le chien pour l'odorat, le lion pour la force, etc. On pourrait multiplier les exemples.

Dans le domaine des passions brutales, l'homme est

un singe épilé ; il serait comparable à cet ancêtre primitif s'il en avait la franchise.

Un Père a dit :

« Quand l'homme rencontre l'homme, il fait presque toujours une triste rencontre. »

LES FEMMES

On peut écrire des livres sur les femmes, elles seront toujours mystérieuses comme la femme de l'Apocalypse, au front de laquelle est écrit le mot : Mystère.

Depuis Homère, elles n'ont pas changé. Autour d'elles, s'agitent les vieillards, les hommes mûrs et les jeunes gens. C'est Ajax, Ulysse et Achille ; Bartholo, Almaviva et Chérubin ; Arnolphe, Alceste et Clitandre.

Les femmes n'ont que trois mots ; mais elles savent les dire en toutes les langues : *I love you*, je vous aime.

LETTRES, SCIENCES ET ARTS

Avoir assez de littérature pour écrire une lettre d'amour, assez de science pour en calculer les effets, assez d'art pour la faire parvenir ; avec cela, on peut se passer du reste. Tant qu'il y aura des gens qui bâtiront des maisons et qui se marieront, j'espère bien ne pas coucher seul à la belle étoile.

L'HISTOIRE

L'arsenal de l'erreur. En fait de mensonges, c'est

encore le magasin le mieux approvisionné. De grands faits et de petites causes, des dates, des hypothèses et du style, voilà les éléments dont se compose un livre d'histoire. Le grand secret, c'est la vérité, *causæ rerum...*

SUR LA MORALE

La morale est la conspiration des forces de la *Raison* contre le courant des *Instincts*. Elle peut les régler, les déplacer, les neutraliser, mais elle ne saurait les détruire.

Il y a un principe de morale qu'il faut enseigner à tous les hommes :

« Le *Mépris de la mort* et la *Nécessité du devoir.* »

LA PHILOSOPHIE

Syllogisme :

« Il faut aimer ce qui nous rend heureux :
« Donc, — il ne faut pas aimer la vertu. »

LA RELIGION

J'aime Rome, symbole de l'éternité terrestre, et je ne discute pas la vertu de ma mère.

LA POLITIQUE

L'Aristocratie est le principe de toute société organisée.

La *Monarchie* est une tradition.

La *République* est une expérience.

Les hommes sont égaux comme le charbon et le diamant, comme le silex dont on pave les routes et le marbre dont on fait les statues.

Les hommes sont-ils plus frères que les bêtes féroces? Voilà la question.

SUR L'AMOUR

Demande. — Donnez une définition de l'Amour.

Réponse. — L'échange spontané de deux âmes, l'union de deux corps, l'alliance de deux volontés, l'accord parfait de deux instruments.

Demande. — Y a-t-il une stratégie, une tactique, une marche, une science de l'Amour?

Réponse. — Non, il n'y en a pas. C'est une loi magnétique. L'Amour est la seule récompense qui ne puisse se mériter.

On a cherché des systèmes; ils sont tous enfantins et inutiles pour obtenir cette victoire divine : l'Amour.

Ils peuvent être appliqués pour obtenir l'illusion de l'amour. Tout peut réussir. On s'impose quelquefois par une affection persévérante, comme par l'indifférence. Dans le premier cas, on s'adresse à la pitié; dans le second, à la vanité. C'est la possession, et rien de plus. L'amour n'est pas là.

Demande. — Y a-t-il des femmes imprenables?

Réponse. — Oui; la femme qui aime réellement est une femme imprenable.

Demande. — Que pensez-vous de l'Amour ?

Réponse. — En dehors de l'amour, rien ne vaut un effort humain, pas même le plaisir.

VERT-VERT.

Cette série de notes philosophiques intéressa les juges difficiles de *Lovelace-Club*.

L'admission de Vert-Vert fut prononcée à l'unanimité, avec la dispense du stage; puis Amaury lui donna lecture des statuts, qu'il signa.

La séance levée, les membres de *Lovelace-Club* descendirent au jardin, où ils retrouvèrent la compagnie qui les attendait.

C'est à la suite de ces petits événements que miss Helen W... avait été déclarée lancée par Vert-Vert, et que son nom figurait au Grand-Livre de *Lovelace-Club*.

A sa sortie du Cirque, Robert l'avait signalée à Amaury; mais Pungolo, factotum du vicomte Carlo Albano, était déjà en campagne.

Le soir même, on savait son adresse et le nom du domestique, Job.

Comme on l'a vu par les bulletins échelonnés du grand-livre, qui enregistraient la marche rapide des opérations, miss Helen était repartie pour Londres le mardi 23 août, toujours suivie à vue par Pungolo, lequel parlait toutes les langues européennes et semblait avoir trouvé le secret de se rendre invisible.

A Londres, Pungolo dressa ses batteries, et n'eut pas de peine à entrer en communication directe avec miss Helen à Hyde-Park.

Il se fit reconnaître comme l'envoyé du vicomte Carlo Albano. Elle l'avait vu au Cirque, à Paris, et le lundi précédent, à la sortie de l'Opéra, il lui avait glissé un billet qui contenait ces mots :

« *Miss Helen, si vous aimez les clowns, daignez me* » *mettre à l'épreuve.* »

Milord Protecteur avait-il reçu quelque mystérieux avertissement du sinistre Job? Avait-il remarqué un changement dans la manière d'être de miss Helen? Quoi qu'il en soit, le départ avait été brusquement arrêté, et la jeune fille, surprise par cette résolution subite et inattendue, n'avait pu ni répondre ni désobéir. Elle s'était donc embarquée pour Londres, fort intriguée et vivement désappointée, se promettant de revenir à Paris, si l'inconnu avait perdu sa trace ou renonçait à sa poursuite.

Pungolo s'était présenté devant elle à sa première sortie. Selon son habitude, elle se rendait à cheval à Hyde-Park.

Le lendemain, il fut introduit dans l'hôtel, à l'insu de Job, et il en explora l'intérieur et l'extérieur, comme un officier d'état-major qui vient reconnaître une place et fixer des positions.

Le samedi, 27, au matin, il expédiait ce télégramme :

M. Amaury — Paris — rue Notre-Dame-de-Lorette, 55.
J'attends — PUNGOLO.

Vert-Vert, averti, partit le jour même par l'express du soir, et arriva à Londres le dimanche, 28.

A peine débarqué, Pungolo le mit au courant de ses premières opérations, des confidences de miss Helen et des moyens d'arriver à elle.

— Procédons par ordre, dit Vert-Vert qui, en ce moment, déjeunait avec appétit. Miss Helen consent à me recevoir ?

— Oui, monsieur le vicomte. Je vous conduirai ce soir devant le mur du parc de l'hôtel. Miss Helen a demandé si vous pouviez l'escalader. J'ai répondu oui.

— Quelle hauteur, ce mur ?

— Dix pieds. La fenêtre de sa chambre sera ouverte. En face, il y a un grand catalpa dont une branche va jusqu'au balcon. Miss Helen a encore demandé si vous pourriez entrer chez elle en grimpant sur l'arbre et suspendu à la branche. J'ai répondu oui.

— Bien, ensuite?

— Ensuite, miss Helen s'est mise à rire, et elle a désiré savoir si, avant de la quitter, vous seriez capable de forcer la sortie de l'hôtel, surveillée par un gardien de six pieds, taillé en hercule. J'ai répondu oui.

— Est-ce tout ?

— Oui, monsieur le vicomte.

— Quelle heure, ce soir ?

— Onze heures.

— Bien; je vais sortir; je te retrouverai ici à dix heures et demie. Retiens une voiture avec de bons chevaux, prends une corde et arme-toi. C'est compris?

Pungolo salua gravement et s'éclipsa.

A l'heure dite, la voiture s'arrêtait devant le mur du parc de l'hôtel habité par miss Helen.

Le cocher reçut l'ordre de stationner dans les environs.

Pungolo fit la courte échelle à son maître.

Debout sur ses épaules, Vert-Vert, pour qui cet exercice était un jeu d'enfant, se hissa sur la crête du mur à la force du poignet.

Une fois à califourchon, il lança la corde à son domestique, descendit le long du câble de l'autre côté du mur, et, par une manœuvre inverse, reçut sur ses épaules le fidèle auxiliaire de son expédition nocturne.

— Voici l'arbre, dit Pungolo.

— La nuit est belle, dit Vert-Vert, mais il est inutile que tu la passes à la belle étoile. Une fois là haut, je t'avertirai.

Sur cette assurance, Vert-Vert grimpa au catalpa, et atteignit la branche dont l'extrémité surplombait le balcon du premier étage.

A ce moment, il distingua une forme blanche qui apparut à la fenêtre ouverte.

S'étant assuré que la branche était assez forte pour

supporter le poids d'un homme, il se suspendit par les mains, exécuta une série de mouvements réguliers, et arriva ainsi jusqu'au balcon sculpté où ses pieds se posèrent avec précision.

Miss Helen le reçut dans ses bras, et le retint un instant embrassé sans parler.

— Mademoiselle, dit Vert-Vert avec sa voix la plus douce et la plus pénétrante, j'ai appris que vous aviez de la sympathie pour les clowns?

— Oui, en effet, je les aime beaucoup, mais sous leur costume et avec une perruque verte.

— Je vous ai écrit que vous pouviez me mettre à l'épreuve. S'il ne faut que cela pour vous plaire, je suis prêt à endosser ce costume, et même à faire quelques exercices.

— Non, non, c'est inutile. Je ne vous aimerais pas ainsi.

— Comme vous voudrez. Quelque chose s'oppose-t-il encore à l'expression de mes vœux ?

— Non, plus rien... Je suis, en vérité, désolée de mon caprice ridicule.

— Pourquoi, miss Helen? J'apprécie votre caractère, si plein de fantaisie et d'originalité.

— Entrez, *my dear*, et pardonnez-moi.

— Inutile, miss Helen, je suis absolument ravi.

— Oh!

— Ma parole, c'est charmant. J'adore la gymnasti-

que ; mais permettez-moi de vous adresser une simple prière avant d'aller plus loin : mon domestique est en bas.

— Dans le parc ?

— Précisément... Au pied de ce catalpa.

— En effet, dit-elle en se penchant.

Elle s'éloigna et revint au bout de quelques minutes.

— On s'occupe de lui, dit-elle en ouvrant la porte du salon, éclairé comme un soir de réception.

Vert-Vert lui offrit la main et entra avec elle.

— Dites-moi, mon cher, reprit miss Helen en lui indiquant un siége, quelles sont les choses que vous aimez ?

— Les femmes, les fleurs, la musique, la poésie et les vins de France.

— Nous avons à peu près les mêmes goûts : j'aime, comme vous, l'amour et les fleurs, la poésie et la musique, mais je remplace le vin par le *Gin*, la *Ruine bleue*. J'adore le Gin, j'en suis folle. Ne boirez-vous pas avec moi ?

— Non, miss Helen.

— Avez-vous peur d'être empoisonné ? Craignez-vous une surprise pendant le sommeil de l'ivresse ? Vous n'avez rien à redouter de moi, *my dear*. Je vous aime.

Vert-Vert se leva et s'approcha de la cheminée.

— Cette cravache est à vous, miss Helen ? dit-il en la faisant siffler.

— Oui.

— Prêtez-la-moi ?

— Vous avez ce caprice ? La voilà. Vous pourrez la garder en souvenir de cette rencontre.

— Je la conserverai, miss Helen ; mais laissez-moi vous parler avec franchise.

— Sans doute.

— Si un homme avait la curiosité de me faire la question que vous m'avez adressée tout à l'heure...

— Je ne doute pas de votre courage.

— Cela m'est indifférent. Je désire que nos relations soient paisibles comme la surface d'un lac, comme la limpidité de vos yeux. Pour cela il faut bien nous entendre. Je consens à subir les épreuves qu'il vous plait de m'imposer ; mais, en retour, je veux du respect.

— Oui, j'ai eu tort. Pardonnez-moi encore cette fois.

— Soit, miss Helen. et ne buvez pas de gin.

— Oh! pourquoi ?

— Pas ce soir... Quand je serai parti.

— Eh bien, j'obéis. Voulez-vous souper au champagne ?

— Oui, volontiers.

— Voici des fleurs, nous lirons des vers de lord Byron, et nous ferons de la musique... A propos, *my dear*, j'oubliais une chose.

— Quoi donc ?

— J'ai un maître.

— Un clown ?

— Non, pas un clown.

— Ah ! l'homme de six pieds, le rival terrible, le bull-dog ?

— Oui, *my dear*.

— Qu'est-ce que vous faites de cet animal-là ?

— Il me plaisait... maintenant je n'en veux plus.

— On m'a dit que vous alliez le lâcher dans la cour de votre hôtel quand je m'en irais.

— Oh ! c'était une de mes idées folles; mais soyez tranquille, je le ferai museler.

— Voyons, miss Helen, tout cela me rend d'une gaieté charmante. Accordez-moi la grâce de me battre avec lui, en vous quittant demain matin.

— Il vous assommera d'un seul coup de poing sur la tête.

— Non ; erreur.

— Oh ! si, si, *my dear*.

— Mon Dieu, miss Helen, vous êtes bien entêtée... je le corrigerai.

— Eh bien, si vous faites cela, je vous donne une *discrétion*.

— Nous nous entendons admirablement. Si je ne suis pas assommé demain matin, je reviendrai le soir.

— En voiture, cette fois.

— Êtes-vous libre de votre personne, miss Helen ?

— Je puis l'être aujourd'hui même, si telle est ma volonté ou la vôtre.

— En ce cas, puisque j'aurai une *discrétion*, je vous

demanderai la faveur de venir passer quelques semaines à Paris avec moi.

— Pourquoi ?

— Je m'ennuie à Londres. A Paris, nous irons cacher notre amour à la Villa des Fleurs, où le ciel est bleu, le fleuve limpide, la forêt pleine d'ombre.

— Oui, j'irai... un mois ?...

— Je ne m'impose pas, miss Helen. Si vous n'avez pas le courage de m'aimer un mois entier...

— Mais que dites-vous ? Je veux vous suivre, je ne veux pas vous quitter ; je vous aime !

— L'avenir n'est à personne. Venez d'abord, et gardons notre liberté.

— Non, je sens que je vous aime, et je ne m'appartiens plus.

— Un mois, c'est bien long...

— Méchant, cruel !...

— Quand partirons-nous ?

— Demain soir. Vous m'attendrez à votre hôtel.

— *All right !* Soupons, miss Helen, et que le vin vous donne l'oubli du gin, des clowns et du bull-dog... A vos amours défunts, miss Helen, et à l'éternité du nôtre !

Vers quatre heures du matin, le vicomte Carlo Albano entendit sous la fenêtre le signal de la retraite, convenu avec le fidèle Pungolo.

Il emporta, comme trophée de sa conquête, la fine

cravache que miss Helen lui avait offerte en souvenir d'elle.

Arrivé dans la cour intérieure de l'hôtel, il aperçut Pungolo causant avec le colosse.

C'était un des héros de miss Helen.

A la vue du nouveau favori, que sa destinée le condamnait à subir, il se mit en garde dans la position d'un boxeur.

Vert-Vert le regarda avec un sourire, releva tranquillement les manches de son veston, et lui fit signe d'approcher.

Sans qu'une parole eût été prononcée entre eux, ils s'attaquèrent avec une sourde fureur.

Au premier engagement, Vert-Vert lui envoya un coup de pied en pleine poitrine.

L'Hercule chancela; puis il se remit d'aplomb sur ses jambes comme un pont sur ses piles, et se rua sur son adversaire.

S'il avait pu le saisir, il l'aurait écrasé; mais un deuxième coup l'abattit, et il roula comme une masse sur le sable.

S'étant relevé, il montra la porte cochère entr'ouverte à son vainqueur, lui faisant ainsi comprendre qu'il voulait s'en tenir là, au moins jusqu'à nouvel ordre.

Quant à Pungolo, il ne manifesta aucune surprise du résultat de cette première entrevue.

Il précéda son maître jusqu'à la voiture, dont il ouvrit la portière, ainsi qu'il avait coutume de le

faire quand il l'accompagnait dans ses expéditions.

Dans cette matinée du lundi, miss Helen apprit, par sa femme de chambre, que le vicomte Carlo Albano avait tenu sa promesse et avait forcé la sortie de l'hôtel, en assommant le jaloux et terrible gardien qui en barrait la porte. La nouvelle de cette aventure lui causa un inexprimable ravissement, et elle en conçut une admiration extraordinaire pour son nouvel ami.

Vers deux heures de l'après-midi, en descendant pour monter à cheval, elle aperçut le vaincu, assis au pied des marches du vestibule, qui cuvait sa défaite et rêvait la vengeance, humilié comme Samson sur les degrés du Temple, sombre et taciturne comme Marius sur les ruines de Carthage.

— Eh bien! Dick, lui dit-elle avec un sourire ironique, le gentleman a passé?

— *Yes*, murmura Dick sans lever les yeux.

— En ce cas, Dick, mon garçon, une autre fois tu le laisseras passer librement.

— *Yes*, ronfla la voix du colosse, puissante comme le soupir d'un orgue.

Miss Helen s'éloigna, suivie de Job, qui échangea un sourire d'intelligence avec le farouche Othello.

Au lieu de suivre le chemin d'Hyde-Park, elle prit la direction de l'Hôtel-Royal, où elle mit pied à terre.

Elle trouva Vert-Vert dans sa chambre, un livre à la main.

— Bonjour, Carlo, dit-elle en entrant.

— Bonjour, Helen, dit Vert-Vert en l'embrassant; tu es belle comme une déesse, fraiche comme une fleur et joyeuse comme un enfant.

— Oui, je suis heureuse, et je t'aime... Nous partons aujourd'hui?

— Je ne puis quitter Londres avant mercredi.

— Pourquoi?

— Une visite à la légation d'Italie.

— Ce retard est-il nécessaire?

— Forcé, par ordre.

— J'attendrai, cher. Tu viendras ce soir... de bonne heure?

— Oui.

— Le chemin sera libre.

A huit heures, Vert-Vert se rendit seul au rendez-vous.

Le lendemain mardi, à deux heures, ne voyant pas rentrer son maître, Pungolo prépara un nécessaire de voyage, dans lequel il mit du linge et des objets de toilette.

Ce soin pris, il se présenta à l'hôtel de miss Helen, où il trouva Dick en faction devant la porte.

— Que voulez-vous?

— Remettre ce sac au vicomte Carlo Albano.

— Laissez-le, je remplirai cet office.

— Je désire voir mon maître et lui parler.

— C'est inutile.

— Non, j'ai également à lui remettre sa correspondance.

— Donnez.

— Monsieur, dit Pungolo, si vous me mettez dans la nécessité d'appeler, vous en aurez la responsabilité.

— Elle est acceptée. Votre maître seul peut entrer dans cette maison, et nul n'y pénétrera sans l'ordre direct de miss Helen.

Pungolo donna un coup de sifflet qui déchira les airs.

Au bout de quelques minutes, Vert-Vert apparut sur le perron.

— Laissez passer, dit-il.

Pungolo s'approcha, lui remit le nécessaire, ainsi que des lettres et des télégrammes arrivés en son absence.

— Pungolo, ici, demain, à midi.

Cet ordre donné, après avoir parcouru sa correspondance, le vicomte Albano rejoignit miss Helen.

En l'absence de Mylord Protecteur, retenu dans un comté voisin, Vert-Vert, pour obéir à son idole, s'était constitué prisonnier à l'hôtel, du lundi soir au mercredi, quarante heures.

Avant de se séparer, les conventions suivantes étaient arrêtées pour le mercredi

A trois heures, visite du vicomte Albano à la légation d'Italie.

A huit heures, rendez-vous au théâtre de Covent-Garden.

Départ à dix heures.

Dans la matinée, mis Helen envoya Dick retenir une loge pour le soir.

A midi, fidèle à sa consigne, Pungolo sonnait à la porte de l'hôtel.

Comme Vert-Vert allait s'éloigner, Dick s'approcha, la tête couverte et le cigare à la bouche.

— Monsieur, dit-il, un bon conseil?

— Comment donc, volontiers, dit Vert-Vert en faisant siffler sa cravache.

— Par les ordres de lord S..., miss Helen ne peut sortir le soir.

— Eh bien, par sa volonté, elle sortira.

— *No.*

— Par mes ordres.

— *No.*

Vert-Vert leva le nez en l'air et parut réfléchir.

— Vous avez peut-être raison, dit il après un silence, il vaut mieux qu'elle m'accompagne immédiatement.

— *No.*

— Mon cher monsieur Dick, je crois que nous ne nous entendons pas.

— *No.*

— Faites votre service et taisez-vous.

— Je fais mon service, monsieur.

Miss Helen, accoudée à la fenêtre du premier étage, avait suivi ce dialogue.

Elle appela Dick d'un geste impératif.

Il se présenta devant elle avec la docilité d'un esclave.

— Dick, lui dit-elle, d'une voix métallique et avec un clair regard, vous m'avez désobéi.

— Pour la première fois, miss Helen.

— Ce sera la dernière, Dick. Je vous chasse. Sortez.

— Je sors.

Dick, toujours calme, rejoignit le vicomte Albano, qui attendait le dénouement de cette scène intime, et lui dit avec tranquillité :

— Monsieur, je suis chassé de cette maison, par votre faute.

— Enchanté.

— Je vous tuerai, monsieur.

— *No*, dit Vert-Vert en lui jetant un sourire diabolique.

— Et vous aussi, camarade, ajouta Dick.

— *No*, répéta Pungolo comme un écho fidèle, en soulignant ce mot d'un coup d'œil oblique à l'adresse de son maître.

— Miss Helen, dit alors Vert-Vert, désirez-vous m'accompagner à l'instant, ou me rejoindre ce soir à Covent-Garden?

— Ce soir.

— Je vous attendrai. Adieu, miss Helen.

— Adieu, *my dear.*

Vert-Vert entra dans un office du télégraphe, et expédia la dépêche suivante à Amaury :

« Ami, venez à moi. — CARLO. »

A huit heures, Vert-Vert se promenait comme un factionnaire sous le péristyle du théâtre, lorsqu'il fut abordé par la camériste de miss Helen.

Elle lui remit un billet qui contenait ces lignes :

« Si je sors, si je te revois, Dick te tuera. Pour cela, il nous suivrait tous les deux au bout du monde. Il est capable de te poignarder en plein midi et de rire à la potence. Que dois-je faire ?

« *I love you. — For ever.*

« HELEN. »

Vert-Vert mit le billet dans son portefeuille, et dit à la femme de chambre qui attendait sa réponse :

— Mary, tu es dévouée à ta maîtresse?

— *Yes, sir.*

— Connais-tu ses projets ?

— Je pars avec vous.

— Bien. Dis-lui de rappeler Dick jusqu'à nouvel avis, de chercher un étranger pour correspondre avec moi, et d'attendre avec patience. Au besoin, tu peux m'é-

crire de sa part; mais il est préférable d'avoir un messager qui nous servira d'intermédiaire. Tu m'as bien entendu : trois choses.

— *Yes, sir*. Dick — Messager — Attendre.

— Compris. Va, chère enfant.

Amaury avait reçu le télégramme de Vert-Vert à cinq heures. Bien que la dépêche fût pour lui seul, elle impliquait clairement un danger. En conséquence, son factotum, M. Jasmin, prit une voiture, se mit en campagne et fit une battue générale. Grâce à l'admirable système organisé pour la correspondance et les relations de *Lovelace-Club*, tous les amis étaient réunis à la gare à neuf heures du soir. Un télégramme fut envoyé à Henri de Ravigny, que l'heure ne permettait pas d'avertir pour arriver à temps de Fontainebleau.

Le lendemain jeudi, Vert-Vert, qui n'attendait qu'Amaury, vit stationner à la porte de l'Hôtel-Royal un omnibus du chemin de fer, duquel descendirent tour à tour Amaury, le marquis de Valmer, Robert, Gontran, Thibaut, et le modeste, l'incomparable Monsieur Jasmin, qui, en réalité, était la cheville ouvrière du club.

— Ah! mes chers amis, dit Vert-Vert en serrant toutes les mains qui cherchaient la sienne, je suis touché, vraiment...

— Henri est informé, dit Thibaut, il sera ici demain.

Le docteur Champagne voulait venir, mais je l'en ai détourné.

— Déjeunons d'abord, dit Vert-Vert en les précédant dans un salon particulier, où ils prirent place à table.

Après avoir donné ses ordres au maître d'hôtel, M. Jasmin et Pungolo se mirent en devoir de servir les six convives.

Amaury prit la parole :

— Avant tout, Vert-Vert, un mot : danger de mort?

— Oui, en partie double : tuer un homme ou être tué.

— Je ne mets pas la question aux voix. Le vote est acquis.

— Merci, mes amis. Entre nous, c'est un échange que j'accepte; mais, Amaury, à nous deux, avec Jasmin et Pungolo...

— Mon cher, vous criez au feu et vous demandez un seau d'eau; j'amène la pompe.

Les premières ardeurs de la faim étant une fois largement calmées, Vert-Vert entra dans le détail des faits qui viennent d'être exposés.

— Je fais cette proposition, dit Amaury : Il faut simplement supprimer M. Dick.

— C'est qu'il occupe une place énorme, répondit Vert-Vert; cela va faire un vide.

— Ce bull-dog étant enragé, dit Robert, je ne vois pas le moindre inconvénient à ce qu'il soit abattu dans un coin.

— On peut lui donner une boulette du docteur, ajouta le marquis de Valmer.

— Mes amis, dit Thibaut, voulez-vous me permettre une hypothèse?

— La parole est à Thibaut, dit Amaury.

— Si mademoiselle Helen daignait administrer la boulette de sa blanche main?

— Voilà une idée, dit Vert-Vert. Je sais que Dick aime le gin, et quand il a bu du gin, il avalerait l'enfer.

— Un peu enfantin, dit Amaury, *vieux jeu*... Jasmin, n'auriez-vous pas quelque sentiment particulier sur cette question délicate.

— Monsieur, puisqu'il m'est permis d'exprimer mon humble opinion, je dirai qu'à mon point de vue, il serait imprudent de supprimer M. Dick sans supprimer aussi M. Job, attendu que M. Job n'est pas sourd et muet, et il a peut-être une belle écriture.

— Une belle écriture est toujours l'indice d'une belle âme, répondit Amaury. Jasmin, concluez.

— J'aurais le plus vif désir de faire connaissance avec monsieur Job. Peut-être le rencontrerai-je à Hyde-Park.

— Je vous accompagne, Jasmin.

— Et vous, Pungolo, ajouta Vert-Vert, soyez honoré de seconder les efforts de M. Jasmin.

M. Jasmin se rendit directement à Hyde-Park, où il

ne tarda pas à reconnaître Job dans l'allée des Cavaliers.

Sur un signe, le fantastique personnage arrêta son cheval et attendit l'abordage.

— Monsieur Job, dit Jasmin, si vous êtes sourd et muet, il faut entrer ensemble dans une taverne. Nous demanderons une ardoise et nous causerons télégraphiquement.

Job inclina la tête, tourna bride et s'arrêta à l'extrémité de l'allée des Cavaliers.

Amaury s'approcha.

— Monsieur Job, dit-il, vous connaissez mon ami, le vicomte Carlo Albano?... Un certain bull-dog à face humaine lui déplaît. L'un des deux est de trop au soleil, et celui-là est précisément M. Dick. Comme vous êtes mêlé à cette affaire, monsieur Job, j'ai pensé qu'il vous conviendrait peut-être de m'aider.

Job ne sourcilla pas.

— Vous savez, poursuivit Amaury en jouant négligemment avec la bride du poney, que vous êtes le serviteur d'une jeune reine dont les gardes-du-corps menacent les favoris trop aimés. Or, si je ne reçois pas de vous une réponse encourageante, je vous garde ici, vous et votre cheval, pendant que le consul français fera une perquisition à la Tour de Nesles, et ouvrira une enquête sur ses gardiens excentriques. Si l'enquête n'amène aucun résultat, je crains que Pungolo ne vous cherche une mauvaise querelle.

— Oh! dit Job.

— Vous parlez, monsieur Job?

— Quelquefois.

— La parole a été donnée à l'homme pour traduire sa pensée, et la pensée pour affirmer la vérité et la vertu. Croyez-vous, par exemple, que l'honorable M. Dick tuera mon ami s'il enlève miss Helen?

— *Perfecty well.*

— N'y aurait-il pas un moyen pratique et discret de retourner la question au bénéfice de M. Dick?

— *Yes*, sir. Moi, je tuerai Dick.

— Eh bien, j'en recevrai la nouvelle avec plaisir. Je suis fâché d'avoir interrompu votre promenade, monsieur Job.

Le récit de cette conversation dérida les physionomies des compagnons du *Lovelace-Club*.

— Ce pauvre Dick, dit Vert-Vert, c'est dommage... Que faisons-nous ce soir?

— Allons à l'Opéra.

Henri de Ravigny rejoignit ses amis à Londres, le lendemain matin.

Dans l'après-midi, pendant qu'ils devisaient en fumant des cigares, après le déjeuner qui s'était prolongé, Pungolo informa son maître qu'un jeune homme étranger, portant à la main une boite à violon, désirait lui parler.

— Qu'il entre, dit Vert-Vert.

C'était Aristide Aubert.

— Le vicomte Carlo Albano? dit-il en entrant dans le salon particulier.

— Moi, monsieur.

— Voici une lettre que je suis chargé de vous remettre.

Vert-Vert ouvrit le billet parfumé.

A l'angle, la lettre H, enguirlandée d'un feuillage de genièvre, indiquait les armes parlantes de miss Helen.

Le billet contenait ces mots :

« J'ai rappelé Dick. J'aurai autant de patience que « d'amour. Demande au porteur s'il veut être notre « messager.

« *I love you. For ever.*

« HELEN. »

Vert-Vert présenta le billet ouvert à Aristide.

— Monsieur, dit-il après en avoir pris connaissance, je ne puis répondre qu'à vous seul.

— Veuillez vous asseoir, et parler librement : nous sommes en famille. Un verre de porter et un cigare?...

— Volontiers... En ce qui me concerne, messieurs, je n'ai aucune réserve à garder, et voici par quelle singulière circonstance le hasard me met en relations avec vous.

Aristide raconta son aventure, arrivée la veille, depuis le moment de la rencontre de miss Helen à Hyde-

Park jusqu'à l'heure actuelle, où Dick venait de le déposer à la tête du Pont de Londres, après lui avoir offert cent livres pour assassiner le vicomte Albano.

— Ceci lève tous les scrupules, dit Amaury. La mort.

Aristide continua :

— Une fois à la tête du Pont de Londres, et comme je fouillais dans mon portefeuille pour regarder le portrait-carte de miss Helen, qu'elle y avait placé elle-même, je trouvai deux lettres, l'une à l'adresse du vicomte Carlo Albano, Hôtel-Royal, que je viens de lui remettre, l'autre que voici :

monsieur ARISTIDE AUBERT.

Londres.

« Monsieur,

« Dans mon enfance, je chantais devant les tavernes, lorsque je fus recueillie par lord S... mon protecteur.

« Vous êtes un grand artiste, et ce lien, si faible qu'il soit entre nous, m'encourage à vous adresser une prière : Remettez la lettre ci-jointe en mains propres, et apportez-moi la réponse.

« Je ne puis vous offrir d'autre récompense que celle d'une loyale amitié, que vous pouvez éprouver en toute occasion. Merci.

« HELEN. »

— Monsieur, dit Vert-Vert en lui tendant la main, permettez-moi de vous traiter comme un ami.

— Oui, dit Amaury; entre artistes, on accepte l'hospitalité. Nous organiserons un concert à notre retour à Paris, et j'espère que vous retrouverez un pupitre à l'Opéra. Je m'en charge.

— Votre nom, monsieur, je vous prie?

— Amaury.

— Permettez-moi de vous remercier à l'avance.

— C'est nous qui sommes vos obligés.

— Je suis avec vous, messieurs... Quelle est l'adresse de l'hôtel de miss Helen ?

— La voici, dit Vert-Vert en déchirant une feuille de son carnet.

— M. Dick me demandera sans doute comment j'ai pu retrouver mon chemin, ayant été amené et reconduit dans une voiture hermétiquement fermée.

— Répondez que vous avez vu Job à Hyde-Park, à trois heures, près de la grille de l'Allée des Cavaliers, dit Amaury, et que vous désirez lui parler.

— Et que dirai-je à Job ?

— Vous lui demanderez des nouvelles de Dick. Le cab qui stationne dans la cour de l'hôtel est à votre disposition.

Aristide pria M. Jasmin de porter son violon dans la chambre qui lui était destinée.

Quelques moments après, vers cinq heures, il soulevait le marteau de la porte cochère de l'hôtel de miss Helen.

La première personne qu'il aperçut fut Job, assis sur une borne, à l'entrée de l'écurie.

— Que désirez-vous? interrogea le gnôme.

La voix de Job, qu'il croyait sourd et muet, produisit sur Aristide l'effet prodigieux de la phrase légendaire : « *Archers du palais, veillez!* »

— Ne m'avez-vous pas dit aujourd'hui, à trois heures, près de la grille de l'allée des Cavaliers, à Hyde-Park, que miss Helen désirait me revoir?

— Milady vous attend sans doute.

— Fidèle ami! s'écria la blonde enfant en courant à lui... vous l'avez vu?

— Oui, miss Helen.

— Sa lettre? Vite, vite... donnez...

— Je n'ai pas de lettre.

— Qu'a-t-il dit?

— De demander des nouvelles de Dick.

Elle sonna. Job parut.

— Où est Dick?

— A l'*Hôpital des Apôtres*, milady.

— Que lui est-il donc arrivé?

— Un simple accident. Dans la joie d'être rentré dans les bonnes grâces de milady, Dick a bu une quantité considérable de gin. A quatre heures, il était ivre-mort, couché au fond de l'écurie, près du box de *Rédempteur*. La bête a rué et lui a ouvert la tête.

— En vérité?

— Comme milady aurait pu être désagréablement affectée par ce spectacle, j'ai fait appeler le constable et le médecin de mylord. Par leur ordre, on a transporté le pauvre Dick à l'hôpital des Apôtres, où il a rendu son âme à Dieu.

— Je désire qu'il soit enterré convenablement. Vous veillerez à cela, Job, car vous étiez son ami.

— Ce sera une grande consolation pour moi, milady, de donner ce dernier témoignage à Dick.

— Job, vous êtes un bon serviteur. Je le dirai à mylord. Voici cent livres pour vous.

— Je suis habitué à bénir la mainbienfaisante de milady et de mylord.

Job s'inclina profondément et sortit de la chambre.

— Mon ami, dit miss Helen, allez porter cette nouvelle, et revenez.

Aristide fit une entrée solennelle.

— Messieurs, dit-il, j'ai dû quitter l'hôtel de miss Helen sous une triste impression. Le ciel n'a pas donné à Dick le temps de réaliser un beau rêve. Il est mort.

— Pauvre Dick, dit Vert-Vert... Avez-vous quelques détails?

Aristide raconta la scène touchante dont il venait d'être témoin, et termina par cette réflexion :

— Dick m'avait offert cent livres, et c'est Job qui les a gagnées.

— Qu'elles lui soient légères!

— Job est un homme de génie, dit Amaury.

— Le monde en est pavé, ajouta Vert-Vert. Qu'est-ce que le génie? Un peu de phosphore dans une boîte qui n'est pas même en ivoire. Il y a des paysans capables de la profondeur de Machiavel et de la patience de Sixte-Quint, pour arrondir le coin de terre sur lequel ils poussent une charrue... Mais occupons-nous de ce qui nous regarde: Pungolo, va trouver miss Helen. Informe-la que je pars ce soir même; qu'elle écrive à lord S... pour obtenir un congé d'un mois, et qu'elle le prenne s'il refuse. Je lui donne rendez-vous à Fontainebleau, où le comte Henri de Ravigny lui offre l'hospitalité... Messieurs, je porte un toast à la mémoire de l'infortuné Dick, victime du gin et du sabot de *Rédempteur*.

Le lendemain, les membres de *Lovelace-Club*, de retour à Paris, avaient repris le cours paisible de leurs habitudes journalières, et le dimanche qui suivit les retrouva fidèles au rendez-vous habituel de la Villa des Fleurs.

GRAND-LIVRE DE LOVELACE-CLUB

Miss Helen W... (*Suite*).

Jeudi 1er septembre. — Tous les membres de Lovelace-Club sont arrivés à Londres, Hôtel-Royal.

Délibération sur un bull-dog de forte race, qui présente des symptômes de rage.

Vendredi, 2 septembre. — Amaury ordonne que le bull-dog soit abattu. L'ordre est immédiatement exécuté par M. Job.

Départ du club.

Samedi, 3 septembre. — Arrivée à Paris.

Télégramme :

— *J'arriverai jeudi. Puis-je amener Job ?* HELEN.

Télégramme. — *Oui.* VERT-VERT.

Dimanche, 4 septembre. — Amaury présente mademoiselle Lucie à la Villa des Fleurs.

Assemblée générale. Déjeuner en forêt. Diner. Comédie de salon : *Un bienfait n'est jamais perdu.*

Ce proverbe consolateur, en un acte et en prose, est joué par :

Amaury, Vert-Vert, Gontran, Robert, Thibaut, Henri, le marquis de Valmer et le docteur Champagne;

Mesdames Gabrielle, Sylvanie, Nelly et Lucie.

Les honneurs de la soirée ont été pour la débutante, qui a montré l'émotion charmante d'une colombe dans les serres d'un aigle. Le semainier (Compte-rendu *in extenso* de la soirée) signale cette nouvelle étoile aux télescopes des observatoires spéciaux.

Après la comédie, bal travesti, feu d'artifice, cotillon et souper.

Lovelace-Club regarde lever l'Aurore, qui rougit en ouvrant les portes de l'Orient vermeil.

Lundi, 5 septembre. — Robert a lancé mademoiselle Vif-Argent, marcheuse à l'Opéra. Notre ami triomphe;

8

mais il est désenchanté. Il donne lecture d'un travail académique qui appartient à nos archives et que nous consignons au Grand-Livre.

ÉLOGE.

Ne vous est-il jamais arrivé d'avoir la fantaisie de concourir pour un prix de l'Académie? Il est des heures où l'homme le plus indifférent éprouve le besoin d'écrire, en phrases longues d'une aune, l'éloge de quelqu'un ou de quelque chose.

Comme l'Académie ne me parait pas décidée à mettre au concours un *Eloge* selon mes idées particulières, je m'en vais prononcer l'*Eloge des danseuses.*

J'ai eu la bonne fortune d'approcher — à distance très-respectueuse, je m'empresse de le déclarer — d'une étoile chorégraphique. Après examen, j'ai acquis la certitude que les danseuses sont les femmes les plus chastes de la terre.

Celle qu'il me fut permis d'étudier avait une existence réglée comme un chronomètre de marine.

A peine levée, elle se livrait à une gymnastique extravagante, et se reposait en restant plusieurs minutes debout sur un orteil.

A midi, après un déjeuner frugal, elle se rendait à la salle de danse où, sous les yeux d'un professeur très-grave et très-sévère, elle recommençait de plus belle en souriant avec grâce.

Le soir, elle se livrait à quelques nouveaux essais au

foyer, à la suite desquels elle entrait en scène, émerveillant les spectateurs par les mêmes pirouettes et le même sourire.

Enfin, la toile baissée, elle prenait encore une courte leçon de gambades, après quoi on la roulait dans des couvertures chauffées.

Elle rentrait chez elle, mangeait une quantité prodigieuse de viande saignante, arrosait cette nourriture de plusieurs verres d'un vin pur, généreux et fortifiant; puis, se déshabillant en cadence à la mesure d'un orchestre imaginaire, elle se couchait, brisée de fatigue, et dormait sans rêves jusqu'au lendemain.

Au bout de dix années d'études, elle sut conquérir ainsi la faveur d'un public difficile, et garder, vive et pure, cette flamme qui double les attraits des vierges.

Par exemple, elle avait des pieds énormes et les mollets trop développés; mais quel plus bel hommage pouvait-elle rendre à la vertu, que ce sacrifice d'attraits périssables qui, aux yeux d'un philosophe, ne sont que le piédestal de la beauté?

C'est pourquoi les danseuses m'ont toujours apparu comme des êtres vertueux et calomniés.

ROBERT.

Mardi, 6 septembre. — Vert-Vert ne pouvant se consoler de l'absence de mademoiselle Helen W... lance

1 La *Petite Duchesse.*

Chasse particulière et réservée.

2 La vicomtesse Léona ne peut être déclarée lancée, étant venue se jeter à travers ses jambes.

Chasse abandonnée.

3 Madame ***, bourgeoise cocodette, a figuré dans les tableaux vivants chez madame de.....

Chasse réservée.

Question proposée. :

Gontran a des doutes sur les sentiments d'une jeune personne, qui lui semble pencher du côté de notre ami Robert. Quel moyen à employer pour la décider à faire un choix décisif?

Réponse. — Ceci : Gontran et Robert lui donneront rendez-vous au Jardin des plantes et au Jardin d'acclimatation, le même jour, à la même heure. De cette façon, elle optera.

Conseil. — Très-ingénieux. Une fois sa présence constatée dans l'un ou l'autre jardin, l'informer qu'on n'a pu être au rendez-vous, et dire à cette jeune personne :

— Vous y êtes allée?

Et ajouter :

— On vous a laissé sortir?

Bonne nouvelle :

Vert-Vert a décidé Nelly à rédiger des notes pour écrire ses Mémoires.

On rira dans Landerneau.

Titre : *Le Parc aux Biches.*

Avis. — Il y a beaucoup d'étrangères lancées.

On demande des interprètes.

Note confidentielle. — Amaury est fidèle à Lucie, et, réciproquement.

Ces brebis vertueuses vont régénérer le troupeau de Lovelace-Club.

Il faut les décourager.

Amaury trompe Lucie. GONTRAN.

Mal informé. Pas vrai. AMAURY.

CORRESPONDANCE

Mercredi, 7 septembre. Londres.

Miss Helen à Vert-Vert.

« Mon cher cœur,

» J'ai écrit à lord S... pour lui demander un congé d'un mois. Il vient d'arriver et m'offre de m'accompagner à Paris.

» J'ai accepté, et il a été pris à son piége.

» Il me confie à Job.

» Je pars pour Fontainebleau ce soir. J'y serai demain.

» Mes compliments à tes amis et à tes amies. A demain, Carlo.

» *For ever,* » LA RUINE BLEUE. »

Jeudi 8 septembre. — Arrivée à la Villa des Fleurs de miss Helen W., accompagnée de Lucie.

Vendredi, 9 septembre. — Vert-Vert est arrivé ce matin.

Samedi, 10 septembre. — Expiration du contrat passé entre Thibaut et Nelly.

Dimanche, 11 septembre. — Réception officielle de miss Helen. Invitation de M. Aristide Aubert, premier violon à l'Opéra.

Les six mois d'hiver s'écoulèrent sans incidents extraordinaires.

Le mois de mai 1870 retrouva fidèles les hôtes de la Villa des Fleurs, quartier général de Lovelace-Club.

Sur la prière de Gabrielle, miss Helen vint s'y établir avec Lucie, son amie inséparable.

Sylvanie était engagée dans un théâtre de genre, où elle débuta sans éclat.

Quant à mademoisellle Nelly, elle battit en retraite, devant l'incomparable triomphe de Lucie et de miss Helen sur le champ de manœuvre où se livrent les tournois féminins.

Un épisode, qui ne peut être passé sous silence, signala le retour de Lovelace-Club, et nous le reproduisons d'après les archives.

Mai 1870. — Assemblée générale. Amaury donne lecture d'un rapport sur le couronnement de la *Rosière de Nanterre*.

Extrait du rapport :

« *Mai*, moi des Rosières, mois des peintres, mois des hannetons et des fleurs de Clémence Isaure.

« Il nous serait facile de donner une définition scientifique du mot *Rosière,* mais il y en a une toute faite, je ne sais où, par je ne sais qui, et c'est grand dommage, car elle est un modèle de genre :

La *Rosière* tire ce nom gracieux de la charmante fleur dont on pare son front pudique, en récompense de ses modestes vertus.

« On calomniait Nanterre. On avait insinué dans les journaux qu'il n'y aurait pas de rosière cette année. Grave erreur. C'est le 20 mai prochain que la Vertu fera traite sur Nanterre, grand crû de sagesse, récolte de 1870. Au moment où la statistique impitoyable témoigne des vices de ce siècle, Nanterre apparait comme le boulevard de l'innocence, le rempart de la pudeur. Elle semble, au milieu de la corruption générale, une de ces terres bénies et favorisées par les dieux, où la vertu est appelée à se développer et, comme les sables de la mer, elle est mêlée de coquillages.

« O fêtes de l'innocence, vous réjouissez les cœurs purs. Oui, il nous sera doux de prendre le train de midi trente-cinq — départ à la gare Saint-Lazare — pour assister à ce spectacle consolant. Ce n'est certainement pas aux membres de Lovelace-Club qu'on fait ce service des premières. La petite fleur bleue ne pousse pas dans les jardins de la Villa des fleurs. J'aime à croire aux gâteaux, aux rosières de Nanterre. (Exiger la

marque de fabrique et se méfier des contrefaçons s. g. d. g. — *Se garer des gendarmes.*

« En ce qui concerne l'Exposition des beaux-arts, les Vénus du Salon de peinture n'ont rien de commun avec les rosières de Nanterre. Elles témoignent généralement du mépris le plus absolu pour les chemises, et de l'inutilité de cet ornement dans les arts décoratifs.

« Singulier rapprochement : *Mabille* et *Nanterre.* La réouverture de Mabille a été favorisée par une température agréable aux hannetons, et les vestales n'ont pas eu à craindre de voir la pluie éteindre leurs réchauds. Une étoile nouvelle est signalée par les observatoires spéciaux sous un angle de quarante-cinq degrés, et quelques satellites politiques gravitent autour de l'astre des sauteries. On y a remarqué plusieurs cocodettes de province, grandes dames départementales, qui vont partout les pieds blancs, — comme les biches. »

. . . .

Quand le temps était défavorable aux promenades en forêt, aux parties sur l'eau, aux déjeuners et aux dîners sur la terrasse, il restait la musique, les bonnes causeries, les Jeux innocents, les Petits papiers, en un mot toutes les distractions que peuvent inventer des Robinsons exilés à la campagne.

Vert-Vert, pour combattre l'ennui, apportait chaque dimanche une charade. On faisait la distribution des rôles pour la semaine suivante, de façon que chacun composait son personnage et préparait son costume.

On répétait dans l'après-midi, et on jouait le soir.

Lucie adorait cet amusement. C'était pour elle une étude préparatoire au théâtre, pour lequel elle se sentait une vocation déclarée qu'Amaury encourageait volontiers. Il composa même à son intention des comédies de paravent et des proverbes, qu'elle sut jouer avec des promesses de talent.

Nous passerons rapidement sur ces réunions qu tournaient dans le cercle des amusements mondains, animées par l'esprit et la bonne humeur des hôtes de la Villa des Fleurs.

RÉGÉNÉRATION DE LOVELACE-CLUB

Quelques semaines s'étaient à peine écoulées, lorsque la politique européenne commença à souffler en tempête. Vers le milieu du mois de juillet 1870, les membres de Lovelace-Club furent convoqués par le président en Assemblée générale extraordinaire.

Amaury fut invité à prendre la parole et à donner son avis sur le rôle du club, dans l'éventualité d'une guerre qui semblait imminente et fatale.

— Messieurs, dit-il, nous sommes tous unis par les liens d'une loyale camaraderie, mais non par les parentés d'intérêts et les affinités politiques. Dans les circonstances actuelles et en vue des événements qui se préparent, il est nécessaire de rendre à chacun sa liberté d'action, et de suspendre jusqu'à nouvel ordre les engagements pris les uns envers les autres. A cette heure, notre trait d'union n'est plus le plaisir. Sans préjuger l'avenir,

il est permis de supposer que la guerre avec l'étranger peut amener des changements intérieurs. Nous sommes donc à la veille d'être séparés par le jeu des événements, aussi bien par cette guerre qui nous dispersera, que par une révolution qui nous jetterait dans des camps étrangers. Les amitiés particulières n'ont jamais engagé les doctrines. Pour mon compte, je ne pourrais jamais combattre personnellement un de mes compagnons. C'est dans cette pensée que je propose, et comme votre président, et comme votre ami, de ne pas oublier les bonnes traditions du Club, attendu que le *Plaisir* n'a jamais été l'ennemi du *Devoir*.

Ces simples paroles avaient gagné tous les suffrages, et on se sépara avec la promesse de se retrouver.

Nous franchirons d'un trait le récit des événements divers qui s'accomplirent dans l'intervalle, du milieu du mois de juillet à la fin du mois d'août.

Amaury ne voulut pas quitter Paris, et Lucie obtint d'y rester avec lui.

Helen se rendit à Londres, avec Gabrielle et Sylvanie.

Thibaut était parti en Vendée, avec la mission d'organiser un corps de volontaires. Henri, Gontran, Robert et Vert-Vert devinrent ses premiers auxiliaires.

Ils le rejoignirent dans la Gâtine, sur la lisière du Bocage, et c'est de là que partit une petite phalange de cinquante cavaliers, tous jeunes gens de famille, énergiques, braves, armés et équipés à leurs frais, et qui

opérèrent en qualité d'éclaireurs de l'armée de la Loire.

Le bulletin de leurs expéditions est du domaine historique de la défense provinciale. Nous n'en mentionnerons qu'un simple épisode, qui se rapporte plus directement à l'action générale du roman.

Après la reprise d'Orléans, un peu d'espoir était rentré dans les âmes; mais il ne devait pas être de longue durée; ce n'était qu'une aurore boréale à la lueur froide et rapide.

Les cinq membres de *Lovelace-Club* lui durent quelques journées de repos et de loisirs forcés. Si cette gaieté, cette bonne humeur toute française n'avait pas encore repris ses droits, ils étaient de ceux qui ne voulaient pas s'attrister, et ils avaient le droit de sourire à la mort et à la mauvaise fortune. Pendant qu'on organisait des armées nouvelles, ils se trouvèrent cantonnés provisoirement dans une ville du centre, jusqu'à la reprise active des opérations. C'est dans ce court intervalle qu'arriva l'unique aventure digne d'être enregistrées dans les annales du club.

On les avait logés dans une maison absolument vide, connue dans la ville sous ce nom : *La Tour.*

La rue, située près des remparts et peu fréquentée, avait des arcades à la mode italienne. En face était un parc planté de grands arbres au milieu desquels s'élevaient deux ou trois cèdres magnifiques. Au-dessus de la porte était sculpté le soleil de Louis XIV, qui

donnait l'âge de la maison. L'extérieur n'avait rien de particulier, si ce n'est que la porte était en fer ouvragé, et que les fenêtres du rez-de-chaussée étaient grillées de barreaux derrière lesquels on apercevait des vitres enchâssées dans leurs hexagones de plomb.

Le premier soir de leur installation, Henri avait commandé à souper chez un restaurateur de la ville. Ils s'étaient installés dans les chambres du deuxième étage. L'une d'elles, plus spacieuse que les autres, était meublée avec luxe. Il fut convenu tout d'abord qu'elle ne serait pas occupée, et servirait de salon commun pour se rassembler ou recevoir.

Les choses ainsi réglées, un garçon arriva à neuf heures précises avec une voiture chargée d'un souper complet : comestibles, linge, vaisselle et accessoires. Ce garçon avait une tournure irréprochable et des allures tout à fait diplomatiques, habit noir bien coupé, cravate correcte et gants blancs. Malheureusement, il avait les cheveux frisés et les gants étaient en coton, sans quoi il aurait eu l'air d'aller à la noce.

— Garçon, dit Henri, qui avait traité la question du menu, qu'est-ce que c'est que mademoiselle Rébecca ? Ce matin j'ai demandé mon chemin, et on m'a dit : « *Tout droit; vous verrez mademoiselle Rébecca.* » Je n'ai rencontré personne. Est-ce une voisine? Est-elle jolie ? Peut-on l'inviter à souper ?

— Mademoiselle Rébecca, répondit flegmatiquement

le garçon, est la statue de la fontaine que monsieur a pu remarquer au bout de la rue qui conduit à la cathédrale.

— Ah ! Ah ! *Rébecca à la fontaine*... C'est juste. *Mademoiselle Rébecca*, très-spirituel. Je n'aurais pas trouvé cela tout seul. Cette demoiselle est assurée contre l'incendie.

— Moi, dit Robert, j'ai fait connaissance ici d'une autre demoiselle qui s'appelle Léa. Après avoir longtemps cherché, j'ai fini par trouver un calembour latin : « *A Léa, jacta est.* » Elle n'a pas compris non plus.

— Tout va bien, reprit Henri en voyant l'ordonnance du repas qui prenait une tournure sérieuse. Ma parole, on a tort de croire qu'en dehors de Paris, il n'y a que des villages. Est-ce qu'un cabinet particulier est comparable à ce salon ? Avez-vous vu un souper mieux servi et plus confortable ? Je propose de voter des excuses à la province..... Un toast à la province... Garçon, il me semble avoir vu un fin sourire voltiger sur vos lèvres. Je vous autorise à l'expliquer.

— Monsieur voudra bien m'excuser si je me suis permis cette liberté; mais, quand on a servi chez Bignon, on n'admire pas les restaurants de province.

— Plein de dignité, dit Robert, inventeur de *A Léa jacta est.* Il est évident que, si nous soupons dans un salon et servi par un maître-d'hôtel de chez Bignon, il n'est peut-être pas indispensable de voter des excuses à la province. D'abord Léa est inférieure aux cocottes de troisième ordre. Je maintiens Paris.

— Maintenons Paris, dit Gontran avec un soupir.

— Garçon, reprit Robert sans tirer aucune vanité de son triomphe, pourquoi n'êtes-vous pas militaire ? Il y a un décret de Tours.

— Oui, mon capitaine, répondit le garçon en tendant les jarrets, je fais partie de la levée des hommes de quarante ans. Comme je suis marié, on ne m'a pas encore appelé.

— C'est différent. Comment vous appelez-vous ?

— Jean, mon capitaine.

— Robert, pourquoi n'as-tu pas amené Léa ? interrogea le lieutenant Thibaut.

— Impossible. Elle habite avec sa famille, et à dix heures, elle rentre chez sa mère.... Garçon, vous souriez.... est-ce que vous connaissez mademoiselle Léa ?

— Dans les petites villes, répondit le garçon, on connaît un peu tout le monde. Je crois que si monsieur avait invité mademoiselle Léa, elle serait venue. Il n'est que neuf heures et demie, elle ne demeure pas très-loin, je puis la faire prévenir.

— Non, non, inutile.... Elle m'attristerait, ajouta Robert en vidant son verre.... Trop de famille.... Voilà des huîtres exquises. C'est un banc d'honneur.

— Marennes est si près, dit le garçon. Avant le siége de Paris, il était difficile d'en avoir ici. La pêche est affermée par les expéditeurs de la Halle. Nous avons des palourdes. Ce coquillage est très-délicat. Il est si commun que je n'ai pas osé en proposer à ces messieurs.

J'en apporterai, si ces messieurs soupent encore à la Tour.

— Souper à la Tour ! exclama Robert, voilà qui sonne bien. C'est vrai, ma parole, j'avais oublié le nom de la maison. Messeigneurs, faites-moi raison, nous soupons à la Tour. Il est dix heures, tout est calme, garçon du Grand-Seize, versez !

— Gautier d'Aulnay !

— On m'assassine !

— C'étaient des grandes dames, ah ! c'étaient de très-grandes dames, messeigneurs.... Les mains étaient blanches, les chairs de satin éclataient dans les corsages, les yeux brillaient sous les masques de velours et... il l'assassina, l'infâme !... Pour mon compte, je regrette Marguerite de Bourgogne. Dans ce temps-là, on pouvait étrangler une femme avec ses cheveux personnels, et je soupçonne que Léa serait impropre à ce genre de supplice.... Quel drôle de pays, hein ? Il y a sur les remparts les mêmes canons que du temps de Louis XIV, les mêmes murailles, et un arsenal ! Et maintenant, à la tour de Nesles ! Il y a cette nuit une orgie à la Tour. Demain, le fleuve charriera bien des cadavres.

A la suite de cette tirade, Robert ouvrit son portefeuille, examina la photographie de mademoiselle Léa, et murmura : « Tant pis, je ne veux plus »...

— Au fait, garçon, d'où vient le nom de cette maison : *la Tour ?*

— Je ne saurais pas trop vous dire son histoire, monsieur. Je me rappelle seulement avoir servi à souper une nuit dans cette chambre. Quelqu'un a raconté qu'autrefois un gentilhomme très-riche avait fait construire cette maison pour s'amuser, et qu'il lui avait donné ce nom-là.

— Comme détails historiques, c'est assez vague ; d'après ce que vous dites, son histoire actuelle est intéressante. C'est donc une tradition de souper ici ?

— Mon Dieu, monsieur, je suis garçon, et n'ai pas le droit de dire tout ce je que vois.

— Je ne vous en blâme pas. La discrétion est une vertu professionnelle ; mais, pour nous, qui sommes ici en passant, cela ne tire pas à conséquence, et personne ne le saura.

— Cette maison, monsieur, était inhabitée à cause de sa mauvaise réputation. On racontait des histoires de revenants, des bruits qu'on entendait la nuit. Personne ne voulait louer. Le propriétaire ne pouvait même pas trouver à la vendre. Alors des jeunes gens de la ville s'étaient cotisés, et avaient loué toute la maison presque pour rien. Chacun avait une clef, et, de temps en temps, ils venaient souper ici. J'avais le mot de passe ; maintenant, depuis la guerre, il n'y vient personne.

— Quel était le mot de passe ?

— Quand quelqu'un avait ouvert et refermé la porte d'entrée, il sonnait à la seconde porte qui est dans le

couloir. On lui disait : *La Tour*, et il répondait : *Prends garde*.

— Très-bien, tout cela est extraordinairement curieux. Il est regrettable que Marguerite de Bourgogne soit morte... Voilà un beau feu.

Le capitaine Robert se disposait à porter le fer dans un poulet de grain, quand un coup de sonnette très-énergique retentit dans le couloir d'entrée.

— Jean, voyez.

— Il est certain, dit Robert, que la personne qui vient de sonner a une clef de la porte d'entrée. C'est sans doute un des mystérieux *Chevaliers de la Tour*... *Tu disais donc, cher Mateo ?...*

Jean reparut.

— Messieurs, dit-il, je me suis présenté à la petite porte. J'ai dit : « La Tour. » Une voix de femme m'a répondu : « Prends garde ! » J'ai ouvert. Dois-je faire entrer ?

— Certainement.

La porte s'ouvrit et livra passage à une jeune femme, enveloppée dans un grand châle écossais, et portant à la main un nécessaire de voyage.

A son entrée, elle jeta un regard surpris sur les convives qui s'étaient levés.

— Pardonnez-moi, messieurs, dit-elle avec une entière franchise de ton et d'allures. Je ne vois pas ici la

personne que je comptais y trouver et qui devait m'attendre.

— Madame, dit Robert en faisant un pas de son côté, la municipalité nous a logés ce matin dans cette maison, et nous regretterions d'être la cause bien involontaire d'un changement dans les habitudes de ses hôtes...

— Je n'habite pas cette ville, monsieur; j'arrive de Libourne.

— Si notre prière n'est pas indiscrète, madame, nous serions heureux de vous offrir l'hospitalité.

— J'accepte volontiers, messieurs.

— Jean, un couvert.

Sur ces mots, elle ouvrit une porte de communication et entra dans une pièce voisine.

Elle en sortit au bout de quelques minutes, dans un costume de velours bronzé, s'assit sans façon à la droite du capitaine, et se mit à souper avec appétit.

La conversation reprit son cours, et bientôt régna cette familiarité charmante qui est la franc-maçonnerie des gens du monde.

— Rien n'a été changé ici, dit l'étrangère promenant un regard de connaissance autour de la chambre. Il y avait longtemps que je n'étais venue à la *Tour*.

Les convives semblaient attendre respectueusement une confidence.

— Il y a trois ans, reprit la jeune femme, je suis en-

trée ici pour la première fois. J'étais curieuse comme une nouvelle veuve, et on m'avait raconté tant d'histoires sur la *Tour* que je voulais la voir. Depuis cette visite, je l'avais presque oubliée, lorsque je reçus une lettre d'un ami. Il m'annonçait son départ pour l'armée de la Loire et me demandait un rendez-vous. Il eût été cruel à moi de ne pas répondre à ce dernier souvenir. Il n'est pas venu, ajouta-t-elle avec un léger soupir; sans doute il n'a pas eu le temps de m'attendre, et il aura rejoint les volontaires de la Vendée.

— Il n'est pas impossible de lui faire passer de vos nouvelles, dit le capitaine Robert en versant à boire à sa voisine.

— Je suppose qu'il a reçu ma lettre. Il sait que je serais venue lui dire adieu. Que pourrais-je lui apprendre? Nous n'avions l'intention ni l'un ni l'autre de renouer une liaison, et il ne doute pas de mon amitié.

— Nous remercions le hasard qui nous favorise de votre présence, madame, et nous aurions cédé la place de bien grand cœur... Il y a pourtant des mortels qui sont aimés ainsi... ajouta Robert d'un air découragé.

— Mais je ne l'aime pas, dit l'étrangère; c'est un ami, un excellent ami.

— Si encore vous vous appeliez Marguerite, si vous étiez duchesse de Bourgogne...

Elle l'interrompit par un rire franc et sonore.

— Capitaine, dit-elle, vous êtes un homme charmant.

— Je le sais bien, madame.

— Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil ?

— Je prends tout ce qu'on me donne, madame, et je suis sans ambition.

— Eh bien, ne buvez pas tant.

— Je ne boirai plus, madame.

— Je ne vous demande pas cela ; mais vous ne vous apercevez pas que vous buvez au hasard dans tous les verres qui sont devant vous, et même je remarque que vous venez de boire dans le mien.

— Jean, donnez un autre verre.

— Ce n'est pas la peine.

Une discussion stratégique s'était engagée entre les trois compagnons du capitaine Robert. Sa voisine se pencha à son oreille et lui dit :

— Savez-vous s'il y a un train ce soir pour Poitiers?

— Je vais envoyer à la gare, répondit-il en se levant.

Il s'approcha de Jean, qui se tenait à distance, et sortit un instant pour lui donner un ordre.

En rentrant, le capitaine Robert, au lieu de reprendre sa place, alla s'étendre sur un canapé plat, et sa tête tomba tout naturellement sur l'oreiller.

Personne n'émit de réflexions sur cet incident, d'ailleurs facile à prévoir.

Le souper touchait à sa fin.

Pendant qu'on versait le café dans les tasses, l'étran-

gère ouvrit le piano et joua en sourdine une valse de Godfrey :

Si tu veux,
Tous les deux,
Nous irons, ma belle !...

— Madame, dit un des officiers quand elle eut achevé la valse, nous ne voudrions pas être indiscrets. Cette chambre était réservée pour nos réunions. Elle est entièrement à votre disposition. Vous avez sans doute besoin de repos. Je vais réveiller notre ami...

— Non, je vous en prie... il dort si bien. Je me reprocherais d'avoir troublé son sommeil. Je compte reprendre tout à l'heure le train de Poitiers. En s'éveillant, votre ami aura peut-être besoin d'une tasse de thé, et cela me donnera l'occasion de vous remercier de l'hospitalité.

Les trois jeunes gens saluèrent et se retirèrent sans bruit dans leurs chambres.

La jeune femme ferma la porte, donna un tour de clef, et revint s'asseoir au coin de la cheminée, songeant à la singularité de son aventure. Après avoir mis du bois au feu, lissé ses cheveux et donné un coup d'œil à la glace qui lui renvoya un compliment flatteur, elle s'approcha du capitaine Robert qui dormait toujours avec la même béatitude.

Comme elle se penchait pour l'observer, il fit un mouvement.

— Il rêve, murmura-t-elle... Quel aimable garçon... Et penser qu'il sera peut-être tué.

— *A Léa jacta est !* s'écria le capitaine Robert, en faisant un saut de carpe prodigieux et en retombant sur le flanc.

— Grands dieux ! s'écria-t-elle en reculant un peu, qu'est-ce qu'il dit ?... Monsieur ?... capitaine ?...

— Hein ? oui, murmura le dormeur, dans cet état de somnolence qui n'est plus le rêve et qui n'est pas la réalité... J'avais la tête fatiguée... Je suis désolé...

— Vous avez beaucoup bu...

— Oui, madame.

— Voulez-vous une tasse de thé ?

— Non, merci, jamais... Du kirsch me remettra tout à fait... Thibaut, donne-moi un verre de kirsch.

— Vos amis ne sont plus là.

— Comment ! exclama Robert en bondissant sur son canapé, partis ? Sans moi ? Et me voilà seul dans la Tour de Nesle, avec une femme !

— Est-ce que vous avez peur, capitaine ?

— Je crois bien... Que s'est-il donc passé, madame ?

— Rien... On vous a laissé reposer... N'avez-vous pas envoyé le garçon à la gare ?

— Je lui ai dit que, s'il n'y avait pas de train cette nuit pour Poitiers, il pouvait aller se coucher.

— Comme il n'est pas revenu, c'est qu'il n'y en a pas.

— Il reviendra pour le premier train du matin avec une voiture.

— C'est trop d'attention... Êtes-vous tout à fait bien, capitaine? Vous avez à peine dormi une heure.

— Il me semble vaguement qu'on a fait de la musique.

— Oui, j'ai joué une valse de Godfrey.

Elle s'assit au piano.

— Aimez-vous cela?

— C'est charmant, dit Robert, qui retomba dans un profond sommeil.

Le lendemain matin, le capitaine Robert se retrouva seul. Il apercut Pungolo qui s'occupait à composer discrètement le déjeuner en rassemblant les éléments du souper.

Il passa la main sur son front, comme pour évoquer les souvenirs de la veille.

— Pungolo?...

— Capitaine?

— Et cette dame?

— La voiture est venue la chercher à sept heures. Je suppose qu'elle aura pris le premier train qui va à Poitiers. Elle n'a pas voulu que je réveille monsieur.

— C'est pousser un peu loin le respect de mon repos, songea Robert. Et, reprit-il, elle est partie sans rien dire?

— Non, monsieur, elle n'a rien dit; mais elle a écrit

quelque chose sur une photographie qui est dans le portefeuille de monsieur.

Robert l'ouvrit.

A la place de la carte photographique de mademoiselle Léa, qui avait disparu, il trouva celle de l'inconnue, avec ces mots au crayon :

La Tour, prends garde!
Novembre 1870.

— C'est bien, se dit Robert, je vais aller m'informer à la gare.

A son retour, il trouva ses compagnons réunis à table, en train de déjeuner.

Vert-Vert, absent la veille, présidait.

— Mon cher Robert, dit-il, on vient de me raconter votre conquête. D'où venez-vous à cette heure?

— Du chemin de fer, à la recherche de mon inconnue.

— Qui n'a pas dit son nom...

— Ni celui de sa rue.

— Eh bien?

— Le chef de gare et plusieurs employés du chemin de fer ont, en effet, remarqué la voyageuse. Elle est descendue de voiture à sept heures un quart, et elle s'est assise dans la salle d'attente. La buraliste ne croit pas lui avoir délivré de billet, et personne ne l'a vue monter en wagon. Je suppose qu'elle aura simulé un

départ pour éviter des recherches, laisser perdre sa trace, et rester dans la ville.

— D'après le signalement, si je ne me trompe, cette femme est une amie à moi.

— Voici le portrait, répondit Robert en ouvrant son portefeuille, et en présentant la photographie à Vert-Vert.

— Juste. C'est la *Petite-Duchesse*.

— En ce cas, mon cher, vous allez me donner des indications précises.

— Vous désirez poursuivre l'aventure?

— Certainement.

— Et Léa?

— Léa m'afflige.

— Il m'est particulièrement pénible de satisfaire à votre désir; mais, aux termes des statuts.....

— Pardon, cher ami, n'en parlons plus.

— Au contraire, parlons-en.

— Je vous délie de toute espèce d'obligation envers moi, pour peu que cela vous déplaise.

—Vous en jugerez. Cette dame est madame d'Orvillers. Elle a quitté Paris au commencement de septembre, et est allée s'installer chez une amie, à Poitiers. Elle m'a écrit plusieurs fois. Je ne lui ai pas répondu. J'ignore comment elle a su que j'étais ici, mais il est certain que c'est moi qu'elle venait y chercher. Elle vous a raconté un roman.

— Chasse réservée, dit Robert.

— Non; d'abord vous ne la connaissiez pas, ensuite je vous la cède sans arrière-pensée. Elle est de bonne prise.

— Amour-propre à part, je dois reconnaître que je ne lui ai pas inspiré une passion bien violente, et elle paraît vouloir en rester là.

— C'est ce qu'il faudra voir.

— C'est vu.

— Pas encore. Nous allons la retrouver.

— Procédons méthodiquement. Dans quels termes êtes-vous avec elle?

— A Paris, nos relations étaient intermittentes. Elle n'avait pas une exigence absolue, et nous étions assez camarades. Elle m'avait seulement prié de ne pas la chagriner, et je m'étais engagé à garder la neutralité avec ses amies intimes. La Petite-Duchesse est veuve et indépendante. Elle habite à Paris, boulevard Malesherbes.

— Comment a-t-elle pu savoir que vous étiez ici?

— A l'hôtel, à la poste, que sais-je? Elle a tant d'amis.....

— Mais le mot de passe : *La Tour, prends garde?*

— Dans une ville de province, dix jeunes gens peuvent garder un secret; mais, comme il y a nécessairement des femmes dans le jeu, c'est le secret de Colombine, d'Arlequin et de Polichinelle... J'éclaircirai le fait.

— Enfin, cher ami, si vous aviez été là?

— Une femme ne serait pas entrée ici, moi présent, sans que je ne me sois assuré de ses intentions.

— Pourquoi ne nous avez-vous pas prévenus?

— Inutile, elle ne me rencontrera pas. C'est tout ce que je désire, surtout aujourd'hui.

— Une question, Vert-Vert, dit Thibaut : d'où venez-vous?

— De Tours. Le temps de fumer un cigare et vous aurez la clef de l'énigme, qui n'a rien de mystérieux.

Voici l'exposé sommaire des faits racontés par Vert-Vert à ses amis.

Comme il flânait à travers la ville, en quête de quelque aventure, le vicomte Carlo Albano rencontra une jeune personne d'une beauté merveilleuse, en compagnie de deux dames respectables et d'une gouvernante.

Pungolo les suivit, et, s'étant assuré que ces dames avaient pris des tickets pour Tours, il revint informer son maître du résultat de cette première découverte.

— C'est bien, dit Vert-Vert. Va à la maison, fais ma valise, et informe nos amis que je m'absente. Tu prendras l'express de ce soir; je te retrouverai à Tours demain, à l'arrivée du train.

Ce point réglé, Vert-Vert prit un billet pour Tours et entra dans la salle d'attente. Il y avait peu de monde.

Quelques moments après, il s'installa dans un compartiment vide, à la suite du raisonnement suivant :

« Elle m'a vu; elle a pu deviner que je m'embarque

en son honneur; donc, si elle veut m'encourager, elle ne me laissera pas seul.

» Si elle choisit un autre compartiment, je m'y installe, et je constaterai si ce choix est dicté par la volonté des dames respectables, ou par son désir d'éviter ma compagnie; auquel cas je descends à la première station et je m'en retourne. »

La chance était pour lui.

La jeune inconnue monta sans hésiter dans son compartiment. Les deux dames et la gouvernante la suivirent, la cloche donna le signal du départ et le train se mit en marche.

Le début promettait; mais l'aventure devait finir de la façon la plus vertueuse. Sans doute, ce jour-là, Vert-Vert put accuser le Diable d'être tombé dans son bénitier.

Après un échange de courtoisies banales, le dialogue prit une tournure plus déterminée. Ses compagnes de voyage étaient des exilées de Paris qui s'étaient d'abord fixées à Orléans, puis à Bourges, ensuite à Bordeaux; enfin, toujours poussées vers de nouveaux parages, elles avaient stationné dans la ville habitée par Vert-Vert. Comme elles s'y ennuyaient et que les nouvelles y arrivaient en retard, elles allaient se fixer à Tours.

Les wagons des chemins de fer étaient dans un état pitoyable, désarroi causé par les transports militaires.

Les petits rideaux avaient été transformés en cravates. Outre cette considération, la portière du compartiment avait un carreau cassé. Vert-Vert prit sa couverture de voyage pour masquer cette issue ouverte à l'air glacial; mais ses voisines s'y opposèrent, et, comme elles avaient une cargaison de châles et de manteaux, on les utilisa.

Vert-Vert et la jeune fille combinèrent leurs efforts pour fixer cette tenture à grand renfort d'épingles. Pendant cette opération, par une de ces maladresses communes à tous les amoureux, il poussa l'audace jusqu'à effleurer sa main, puis à la serrer, enfin il y déposa un baiser, si respectueusement qu'on ne s'en fâcha pas.

Réglementairement, le train de Bordeaux doit arriver à Tours à une heure du matin; mais, par suite de l'encombrement de cette ligne, celui où se trouvait Vert-Vert, n'arriva qu'à trois heures. Il avait eu le temps de faire connaissance. Le hasard le servit au point d'avoir quelques relations communes avec ses compagnes de voyage; il n'était plus un étranger pour elles, et on accepta ses offres de chevalier servant.

Sauf le mouvement de la gare, pleine de troupes couchées sur le quai et dans les salles d'attente, la ville était endormie et silencieuse comme une nécropole.

Il s'agissait de trouver de la place pour cinq personnes. Les hôtels regorgeaient de monde jusque dans les couloirs; les maisons particulières étaient bondées

comme des casernes. En outre, il fallait s'orienter au milieu de la nuit, dans une ville inconnue, et trouver une porte hospitalière sous peine de coucher à la belle étoile.

Les omnibus des hôtels stationnaient bien à la gare et se chargeaient de transporter les voyageurs à domicile; mais, à moins d'être assuré d'un gîte, on risquait fort de camper au milieu de la rue.

Cependant la jeune fille ne paraissait pas envisager cette situation par ses côtés mélancoliques, et elle déclara que tout cela lui était indifférent.

Les réponses du cocher étaient absolument décourageantes. Vert-Vert lui demanda s'il pouvait les conduire jusqu'à un village voisin. Il répondit que c'était impossible, mais qu'on pourrait attendre le jour dans son omnibus. Cette perspective, sans être agréable, n'était pas à dédaigner, et l'offre fut acceptée en désespoir de cause, au cas où on ne parviendrait pas à trouver le « *Sésame ouvre-toi* » d'une habitation plus régulière.

Les voyageurs avaient consigné leurs bagages à la gare. L'omnibus se mit à rouler à travers les rues de la ville. Après avoir égrené ses voyageurs, le cocher demanda si on voulait essayer de chercher un asile sur ses indications. Toutes les tentatives étant restées infructueuses, l'omnibus revint à son point de départ par l'avenue du Mail.

Vert-Vert tira le cordon d'arrêt, mit pied à terre et frappa aux volets d'une maison de belle apparence, précédée d'un jardin, devant laquelle il était descendu.

Comme il ne connaissait ni la ville, ni ses habitants, il se confiait aveuglément au hasard, qui est parfois la providence des hommes intelligents.

— Savez-vous quel est le propriétaire de cette habitation ? demanda-t-il au cocher.

— Elle appartient au comte d'Aigrigny; mais je crois qu'il n'y demeure pas en ce moment, et qu'elle est occupée par quelqu'un du gouvernement.

— Elle serait occupée par le diable qu'elle s'ouvrira, dit Vert-Vert, en tirant la sonnette de la grille avec énergie.

Quelques minutes s'écoulèrent. Une lumière apparut sous le vestibule du rez-de-chaussée, et un homme traversa le jardin, en protégeant de sa main la flamme d'une bougie.

— Que demandez-vous ? interrogea l'homme.

— Je veux parler immédiatement à votre maître.

— De quelle part ?

— De la mienne. Il y a là des dames qui attendent.

— M. Dorsaux a travaillé très-tard, et il est couché...

— Réveillez-le. Voici ma carte.

— C'est que j'ai l'ordre...

— Faites votre service. Si vous refusez, vous en rendrez compte.

L'homme à la bougie gardait le silence. Il hésitait encore.

Après un moment de réflexion, il sembla prendre son parti.

— Si monsieur voulait attendre, je pourrais mettre le second étage à sa disposition, et demain matin je porterais sa carte à M. Dorsaux.

— A quelle heure ?

— A la première heure.

— Soit. Ces dames ont besoin de prendre du repos.

Vert-Vert paya le cocher ; puis les quatre voyageuses descendirent de voiture, prêtes à suivre l'aventureux chevalier qui leur ouvrait un asile.

La grille roula sur ses gonds et se referma sur eux.

Quelques instants après, ils étaient installés dans un appartement confortablement meublé. Comme il n'y avait que deux lits, la gouvernante se contenta d'un matelas à terre, et, après avoir souhaité une bonne nuit à la compagnie, Vert-Vert se retira dans une chambre voisine. Là il s'étendit sur un canapé, enveloppé dans sa couverture de voyage, et il ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil aussi tranquille que s'il eût été le propriétaire de la maison.

Le lendemain matin, au réveil, Vert-Vert ne fut pas médiocrement surpris en apprenant, par le concierge, que M. Dorsaux avait reçu la visite matinale de ses compagnes de voyage, et qu'il leur abandonnait l'ap-

partement du deuxième étage jusqu'à ce qu'elles eussent trouvé un logement dans la ville.

Une fois ce renseignement obtenu, il remit sa carte et se rendit à la gare.

Il trouva le fidèle Pungolo, arrivé par l'express du matin et porteur du billet suivant :

« Nous partons après-demain pour rejoindre les pontificaux. Reviens.

» Robert. »

Le train-express du soir partait à onze heures, et devait le conduire à destination le lendemain matin.

Après déjeuner, il se présenta chez les nouvelles locataires de M. Dorsaux. Elles lui reprochèrent d'avoir déjeuné au dehors, et lui renouvelèrent leurs remerciements pour la bonne grâce avec laquelle il avait rempli son rôle de chevalier.

En apprenant qu'il repartait le soir même, la plus âgée des deux dames lui fit accepter une invitation à dîner.

— J'ai une commission à vous donner, dit la jeune fille ; venez avec moi faire un tour de promenade au jardin.

Ils s'éloignèrent ensemble.

— Je me nomme Mathilde d'Avrianches, reprit-elle en s'appuyant sur son bras. Mes deux frères sont avec

Charette. Si vous les rencontrez, dites-leur que vous êtes de nos amis.

— Merci, mademoiselle.

— Vous repartez ce soir. J'espère que vous ne m'oublierez pas au retour à Paris.

Vert-Vert s'inclina.

— Pensez à moi quelquefois, ajouta-t-elle, en lui donnant une bague dont la pierre d'opale ressemblait à une larme cristallisée. Je prierai pour que vous soyiez épargné dans cette guerre. C'est bien à vous, qui êtes étranger, de combattre pour notre pays.

— Rome est ma mère, mademoiselle, et la France est ma patrie d'élection.

Le reste de la journée s'écoula sans incident marqué.

Le lendemain, Vert-Vert rejoignait ses amis auxquels il raconta cette aventure.

Malgré son dénouement platonique, elle lui laissa au cœur une pensée d'amour, vague, indécise et mystérieuse comme un rêve inachevé, comme un accord de musique qui s'éteint, un parfum qui s'évapore.

. . . .

Au commencement du mois de juin 1871, tous les membres de Lovelace-Club se trouvaient de nouveau réunis à la Villa des Fleurs. Il fut convenu que l'association renaîtrait quand le temps aurait fait son œuvre d'apaisement et d'oubli. Le volcan ne crachait plus; mais une colonne de fumée légère témoignait qu'il n'était pas éteint.

Nous touchons à la contre-partie de cette étude de mœurs contemporaines. Elle ne serait ni harmonieuse, ni complète, si, au milieu des types infernaux, nous ne faisions pas apparaître une figure calme, pure et lumineuse.

Peut-être, en lisant cet épisode, les lecteurs qui ont trouvé des pages cruelles et brutales, reconnaîtront-ils que nous avons traité notre sujet d'une main froide. Peut-être aussi nous sauront-ils gré, après avoir montré les *Filles d'Enfer*, d'évoquer un *ange*, et de choisir la vertu, qui nous a semblé la plus belle, l'Amour, qui se résume en un mot : l'aspiration à l'idéal.

ODETTE

Quelque temps après ces événements, le marquis de Valmer fut atteint de cette maladie qu'on pourrait appeler le mal du siècle, qui choisit pour victimes privilégiées les plus nobles âmes et les plus riches intelligences. La vie fiévreuse de Paris, où les plaisirs violents sont la réaction du travail excessif, avait vaincu cette organisation pleine de ressort.

Le marquis de Valmer était un vieux lion si bien empaillé qu'il semblait encore jeune. Son front était ombragé de cheveux blancs et soyeux; sur son masque fin, d'une pâleur transparente, aux lignes épurées comme un profil de médaille, le temps avait buriné de légers et mystérieux hiéroglyphes, dans lesquels un disciple de Lavater aurait pu déchiffrer le poëme du plaisir.

La vie s'était concentrée dans le cerveau, d'où elle rayonnait par un œil gris, clair et froid comme un miroir d'acier.

Le marquis était un des types les plus accomplis de cette forte génération de 1830, qui a donné des grands hommes et qui a fait de grandes choses.

Au temps de sa jeunesse, Paris avait pour colonnes d'Hercule le Palais-Royal, la rue Montmartre et la Chaussée-d'Antin. La grande mode était de se montrer sur le boulevard de Gand, au Cours, aux Tuileries, devant le perron de Tortoni.

Lamartine faisait pleurer les beaux yeux de nos grand'mères ; on disait : « *Monsieur de Chateaubriand* » ; on lisait *Werther* et *René* ; les journaux satiriques tympanisaient le vicomte d'Arlincourt, et les princes de la Bohême daubaient sur les bourgeois.

Il eût été de fort mauvais goût de ne pas être quelque peu poitrinaire et absolument blasé, mais l'amour en riait, et tout le monde y trouvait son compte.

Bien qu'on fût à quarante ans de distance du Libre-Échange, ainsi que des gandins, des crevés et des Gommeux, les Anglais avaient déjà exporté chez nous le Kant et l'ennui, deux variétés du spleen national, et les lions étaient les précurseurs de trois dynasties de cocodès.

Au commencement de l'été de 1871, le marquis de Valmer rencontra au cercle le docteur Champagne, qui

lui prit familièrement le bras et l'entraina jusqu'à la balustrade de la terrasse qui donnait sur les Champs-Élysées.

— Vous devenez rare, mon cher Valmer, dit le docteur, et je suis bien aise de vous avoir sous la main. Voulez-vous une consultation?

— Volontiers.

— Vous entrez dans la première période de l'anémie. Anémie est un mot décent, inventé par des académiciens polis, et qui définit une maladie fort humiliante, pour n'en rien dire autre chose. Premiers symptômes : ennui, mélancolie, mépris des hommes, dégoût des choses, papillons noirs et idées vagues de suicide.

— En effet, je m'ennuie. Si, en ce moment, Méphistophélès me proposait un marché, je ne sais ce qu'il pourrait m'offrir pour me distraire.

— La jeunesse.

— C'est cela, cher docteur. La vérité est que je néglige mes amis et mes relations; je n'ai goût à rien, et je ne me sens pas plus attiré par le travail que par le plaisir.

— Naturellement, c'est l'action de l'estomac sur le cerveau. Atonie du système nerveux, pas faim, paresse de tête, langueur générale, enfin aucune espèce d'appétit.

— Oui.

— Alors, nous allons commencer le traitement. La poitrine est intacte, l'estomac capricieux, mais excellent.

Tous les matins, promenade à pied jusqu'à Auteuil, douche de pluie et douche mobile, retour à pied. Déjeuner solide : œufs à la coque, une ou deux côtelettes de mouton, vin de Bourgogne, fruits, cafés et liqueurs. Le soir, au cercle, au théâtre, dans le monde ; causerie, musique et amour platonique. Avec ce régime, je réponds de vous.

— L'ordonnance n'a rien de désagréable.

— Il y a plusieurs genres de traitement : les uns qui réussissent avec les banquiers, et les autres qui ne prennent pas sur les pharmaciens. Cela dépend des sujets. Je pourrais vous conseiller de faire le tour du monde ou de collectionner ; mais, si vous voulez m'en croire, vous irez tout simplement passer deux ou trois mois dans un village au bord de la mer. Est-ce convenu ?

— Oui, docteur.

— Mon cher Valmer, vous connaissez mon principe. Il faut traiter le mal comme le feu. A l'origine, quelques seaux d'eau suffisent pour arrêter un incendie ; si on n'attaque pas tout de suite, il faut des pompes.

— Il y a donc le feu ?

— Oui. Ne vous étonnez pas trop si vous n'obtenez pas immédiatement des résultats sensibles. Il y aura des intermittences ; mais, jusqu'ici, je ne vois aucun danger sérieux, et tout ira bien.

Le marquis de Valmer comprit que le docteur Champagne venait de poser une question de vie ou de mort. Il résolut d'obéir.

Pendant trois semaines, il accomplit régulièrement son pèlerinage d'Auteuil, et conforma son existence nouvelle au régime du docteur, en exécutant ses prescriptions à la lettre.

Dans les premiers jours du mois de juin, il se rendit dans un petit village, situé sur le littoral du département de la Charente-Inférieure, où son domestique, muni d'instructions, l'avait précédé pour veiller aux premiers soins de l'installation.

A son arrivée, le marquis se trouva logé dans une maison de pêcheur isolée, qu'on appelait *La Repentie*. Elle était adossée contre un rocher à pic, dont le sommet élevé formait un plateau couvert du velours des falaises. En avant, la mer, la grande mer, la mer sauvage. A quelque distance, les habitations du village dispersées le long de la côte.

C'est dans cette retraite ignorée, dans ce coin perdu du monde civilisé, que le marquis allait, d'après les expressions mêmes du docteur Champagne, mener une existence végétative comparable à celle de l'huître collée à son rocher.

Ses hôtes étaient un vieux marin et sa femme, graves et silencieux comme des sauvages.

Un jour, il y avait bien des années de cela, leur fils unique était parti pour la pêche, et la mer leur avait renvoyé son cadavre.

Le père continua son métier de pêcheur. La mort de

son fils était une des chances prévues et, pour ainsi dire, acceptées d'avance dans le rude métier de marin. Devenu vieux, il n'avait plus d'autre distraction que de se coucher dans sa barque et de s'abandonner aux ondulations de la terrible berceuse, d'autre joie que d'écouter la nuit, dans les souffles de la brise ou les vents de tempête, les voix de l'Océan, tantôt tristes comme une plainte et faibles comme un murmure, tantôt farouches et terribles comme un choc d'armées aux heures de colère.

Depuis le moment où elle avait retrouvé le cadavre de son fils sur le sable du rivage, la mère avait fait un vœu à la madone. Elle avait juré qu'elle vieillirait et mourrait les yeux baissés, sans regarder la mer, son unique horizon. Elle tenait ce serment, sans comprendre la grandeur et la sombre poésie de son héroïsme obscur. Trouverait-on dans l'histoire un plus haut exemple de caractère, que l'accomplissement du vœu de cette femme de pêcheur?

. . . .

Ils avaient adopté une petite orpheline du village, dont le père avait eu la fin misérable de leur fils; cette enfant était le bruit, la vie, le rayon, le chant de leur solitude.

Ils vivaient donc ainsi, quand le hasard, la fortune, leur envoya cet hôte étranger, dont la présence allait leur apporter un peu de bien-être. Ils bénirent le ciel

de sa venue, sans prévoir quel changement elle allait apporter dans leur humble destinée.

Le soir de son arrivée, après avoir pris possession de deux chambres, formant l'unique étage de la maison qu'il allait occuper pendant la durée de son séjour, le marquis de Valmer se promenait sur le sable fin de la plage à marée montante.

Il errait ainsi le long du rivage, lorsqu'il aperçut une petite fille, suivie d'un énorme chien de Terre-Neuve, escortant un petit cheval breton chargé de varech. Les trois silhouettes se découpaient vigoureusement sous l'horizon d'un ciel gris comme un ciel de Hollande: le cheval blanc à la crinière épaisse et longue; le chien à la robe noire et blanche, soyeuse et frisée comme la laine d'un agneau de Crimée; l'enfant, semblable à une fleur animée, avec son jupon court et sa mante d'un rouge éclatant, son corsage noir à pochette, les jambes et les bras nus couleur d'acajou, agile comme une fille de la mer qui porte la livrée du soleil.

En passant, la petite fille jeta sur lui un regard fixe, plein de franchise et de curiosité; puis, en s'éloignant, elle retourna plusieurs fois la tête pour apercevoir encore ce grand vieillard morose.

Comme l'*Angelus* du soir tintait à la chapelle rustique posée au sommet de la falaise, il la vit revenir de son côté.

Elle lui fit remarquer un ruisseau que la marée montante formait derrière lui, et qui lui barrait le chemin de retour. Quelques instants plus tard, il eût été obligé de traverser cette rivière improvisée pour regagner le village.

— Par ici, monsieur, dit l'enfant en se dirigeant en ligne oblique jusqu'à des rochers encore à découvert. Vous ne vous mouillerez pas les pieds.

— Merci, mon enfant, dit le marquis, qui, tout en la suivant, l'observait avec attention.

Comme elle le précédait dans la maison, il demanda le nom de son guide.

— C'est notre petite Odette, répondit son hôte.

— « Odette ?» répéta le marquis.

Ce nom le fit sourire.

Il songeait à Charles VI.

Le rez-de-chaussée de la maison formait une grande salle unique, éclairée par une lampe dont la lueur parvenait mal à dissiper les ténèbres.

A l'entrée de son maître, Jérôme alluma des bougies et lui demanda s'il devait le servir dans sa chambre.

— Non, je souperai ici.

A la pleine lumière, le marquis demeura frappé de la beauté de l'enfant qui le servait avec une réserve attentive.

Elle avait ôté le capuchon rouge qui enveloppait sa tête et la préservait des morsures du vent de mer. Bien

que collés par l'humidité saline, ses cheveux épais, rassemblés par une bande de velours nouée en forme de gros papillon, étendaient leurs ailes noires sur les tempes, et retombaient comme un manteau qui couvrait ses épaules jusqu'au bas de la ceinture.

Son visage cuivré avait les teintes olivâtres et le reflet du bronze pâle. Ses grands yeux contemplateurs, d'un bleu sombre, brillants comme des saphirs, semblaient garder la vague profondeur des horizons infinis. Le corps grêle était nerveux, les attaches fines et délicates, du *petit bois,* disaient les marins.

Elle supporta avec sérénité le regard pénétrant de son observateur. Soit curiosité, soit désœuvrement, peut-être sollicité par une attraction instinctive, le marquis interrogeait ce masque enfantin, ces yeux fixes, rêveurs, ignorants, qui le firent songer à ces adorables têtes de Greuze, dont l'expression révèle si bien les premiers étonnements de l'innocence.

Elle était toujours là, debout auprès de sa chaise, attentive, suivant ses mouvements, interrogeant son regard, cherchant à surprendre ses moindres désirs.

On eût dit que cette enfant sauvage subissait l'influence d'un être civilisé, d'une pâte plus fine que celle des rudes nourrissons balancés sur la gorge de la grande berceuse.

Le citadin qui vit à Paris, enfermé dans son cirque de pierre, les poumons brûlés par la respiration de son atmosphère chargée, les yeux blessés par la cruelle

lumière du gaz, celui-là peut s'enivrer de l'air matinal et du parfum des fleurs, goûter le charme pénétrant des bois et des prairies, la poésie des lacs, comprendre les voix mystérieuses de la montagne et de la mer, reposer son regard sur le front d'un enfant.

Le marquis éprouva une émotion délicieuse, et il flatta paternellement ses joues vermeilles.

— Bonsoir, Odette, dit-il.

— Bonsoir, monsieur, dit l'enfant avec un sourire reconnaissant.

Le marquis se retira dans sa chambre, et il ne tarda pas à s'endormir d'un calme et profond sommeil, au murmure régulier de la mer sur la grève.

Le lendemain matin, il s'éveilla aux premiers rayons du soleil levant qui entraient dans sa chambre, et il s'habilla de bonne humeur, comme pour obéir à l'invitation du visiteur matinal.

Il ouvrit sa fenêtre et respira avec ivresse l'air vivifiant de la brise marine.

La mer était forte. Il suivait d'un œil distrait les vagues, qui semblaient courir comme des troupeaux de lions échevelés, avant de déferler sur le sable en larges nappes frangées d'écume.

Il était là, fumant un cigare, lorsqu'il aperçut la petite Odette qui se dirigeait du côté de la maison, portant à la main un bidon de fer-blanc.

— Odette! dit-il quand elle fut à portée de la voix.

Elle releva la tête.

— Bonjour, monsieur, cria-t-elle d'une voix joyeuse aux notes gutturales.

— Bonjour, *Petit Chaperon rouge*, d'où viens-tu comme cela de si bon matin?

— J'ai été vous chercher du lait aux Fontaines.

Elle disparut en franchissant le seuil, monta légèrement les escaliers, entra dans la chambre, et versa dans un bol de faïence le lait écumeux.

— M. le comte d'Orvillers m'a demandé pour qui je venais chercher du lait, reprit-elle. Je lui ai répondu que c'était pour M. le marquis de Valmer, et il m'a dit de vous souhaiter le bonjour.

— Eh bien, chère enfant, dit-il, en lui tapant amicalement sur la joue, si tu veux, nous irons lui faire une visite. Cela me servira de promenade.

Ils descendirent ensemble et gravirent la falaise.

Odette était accompagnée de l'inséparable terre-neuve.

— Est-ce à toi, ce beau chien? interrogea le marquis en caressant sa tête intelligente.

— Il est à M. le comte, mais on le laisse venir avec moi tous les jours. Je l'ai ramené de la ferme. Il s'appelle Tom, et il m'aime bien.

— Et, comment passes-tu ton temps ici, toi?

— Je vais ramasser du varech à marée basse, pêcher des moules et conduire les moutons sur la falaise.

Quelquefois je m'embarque en mer avec les pêcheurs.

— Et l'hiver?

— L'hiver, je vais à l'école du village.

— Es-tu bien savante?

— Je sais lire, écrire et un peu calculer. J'ai fait ma première communion l'année dernière.

Une compagnie de vanneaux fila sur leur tête et le marquis leur envoya ses deux coups de fusil au passage.

Un de ces jolis oiseaux tomba presque aux pieds d'Odette, l'aile cassée et la gorge sanglante.

Elle le ramassa, considérant la victime d'un œil triste, mais sans faire aucune réflexion.

— Odette, dit le marquis en glissant le volatile dans son carnier, tu n'aimes pas qu'on tue les oiseaux?

— Oh! non.

— Eh bien! soit, je laisserai mon fusil à la maison.

Odette le regarda avec un si joli sourire, des yeux si doux, si intelligents, qu'il se sentit ému par le charme de sa grâce.

Une fois au sommet de la falaise, elle le guida à travers bois jusqu'à la ferme. A quelque distance s'élevait une élégante et vaste habitation de campagne, résidence du comte d'Orvillers.

La première entrevue fut des plus cordiales. Quoique étrangers, le comte et le marquis se rencontraient dans ce pays perdu, comme deux exilés parlant la

même langue sur une terre qui n'est pas la patrie.

La voiture du comte était attelée et prête à partir. Sur son invitation, le marquis l'accompagna jusqu'à la ville voisine où ils déjeunèrent. Malgré les instances pressantes de son hôte, il ne put consentir à accepter l'hospitalité qu'il lui offrait, l'habitation du comte étant assez éloignée de la mer, vu les ordres formels du docteur. Il promit de fréquentes visites, puis il reprit le chemin du village avec Odette, qui avait attendu son retour.

En revenant, le marquis renoua la conversation avec elle, et il se surprit à trouver du charme à ses impressions naïves.

Les jours, les semaines s'écoulèrent ainsi, paisibles et monotones. Malgré l'absence absolue de toutes les distractions qu'il aurait pu trouver dans une ville de bains de mer à la mode, le marquis ne s'ennuyait pas. Il avait emporté son fusil de chasse, une caisse de livres choisis, des provisions de cigares.

Chaque matin, Jérôme, son domestique, se rendait à la ville, distante d'environ trois lieues, et en rapportait les éléments qui pouvaient rendre plus supportable cette existence de Robinson. Sous le rapport des choses nécessaires à la vie, les ressources ne manquaient pas; les huîtres de Marennes, le gibier, le poisson, les fruits, étaient en abondance.

Les journaux lui apportaient l'écho du regretté

Paris; les relations de bon voisinage avec le comte d'Orvillers occupaient les loisirs des belles journées.

Quand le temps était mauvais et le confinait dans sa chambre, il s'installait à sa fenêtre et regardait la mer, toujours la mer, aux vagues éternelles, aux horizons infinis.

La petite Odette lui tenait compagnie. Elle avait obtenu la faveur de passer ses journées auprès de lui, avec l'inséparable Tom. Le marquis, n'ayant pas d'autre aliment de curiosité, avait fini par s'intéresser à mille choses indifférentes, et il étudiait, dans des ouvrages scientifiques, les animaux, les végétaux et les minéraux de la zône marine.

Il commençait à comprendre le bonheur d'avoir des enfants, d'observer la naissance de leur idées, le développement de leurs intin[illegible]s, de suivre les pensées qui surgissent dans leurs petites têtes et se traduisent en formules originales, d'assister aux ravissements de ces âmes endormies qui s'éveillent, avant de s'élancer à la découverte du monde extérieur.

Tout cela était pour lui une source inépuisable d'observations nouvelles, de joies inconnues. Et n'était-ce pas une révélation charmante que l'accord de sentiments entre ce vieillard, qui croyait avoir épuisé le clavier de toutes les émotions humaines, et cette enfant abandonnée, condamnée depuis le berceau à une existence presque végétative?

En même temps que les forces lui revenaient et que la vie lui redonnait son étreinte, il sentait rajeunir son âme. Son cœur n'était donc pas entièrement calciné, puisqu'il y avait une affinité secrète, une sympathie mystérieuse entre lui et la petite Odette.

Il aimait à rencontrer son regard, à interroger la profondeur de ses yeux limpides. Parfois, il interrompait une lecture commencée, pour la regarder dormir sur la peau d'ours jetée en guise de tapis devant la fenêtre, le bras passé autour du cou du fidèle Tom.

Chaque jour, à de rares exceptions, il faisait avec elle sa promenade matinale au bord de la mer, et l'emmenait dans ses excursions aux Fontaines.

Le dimanche, il l'accompagnait à la messe de la chapelle rustique, bâtie au sommet de la falaise, et Tom les attendait gravement à la porte.

Le temps avait marché. Un beau jour, le marquis reçut une lettre du docteur Champagne, qui le traitait d'hypocondriaque, de malade imaginaire, et lui enjoignait de revenir à Paris.

Il fut tout étonné, en songeant à ce départ qui lui avait d'abord paru si lointain. « Où la chèvre est attachée, elle broute », dit un proverbe. Ainsi de l'homme. On finit par s'acclimater ; on s'arrange d'une vie qui semblait d'abord inacceptable ; on contracte des habitudes qu'on croit rompre facilement. Les géants s'enchaînent avec des fils d'araignée. Pauvre humanité !

Qui eût dit au marquis qu'il laisserait un regret à cette chaumière de pêcheurs? Et pourtant, il devait abandonner un lambeau de son cœur à l'enfant, qui avait animé sa solitude comme un oiseau familier; il emportait la chaîne légère, mais indestructible, qui devait unir sa destinée à celle de la petite Odette, comme le jour qui décline s'unit dans l'ombre à la prochaine aurore.

A la veille de partir, en revenant de faire ses adieux à son voisin, le comte d'Orvillers, et comme il prenait place à l'humble table de ses hôtes pour le repas du soir, il remarqua l'absence de l'enfant.

Jérôme la trouva tout en larmes dans la chambre du premier étage.

— Pourquoi ne veux-tu pas souper, Odette? interrogea le marquis, visiblement touché par ces larmes.

— Je ne voulais pas que vous me voyiez pleurer.

— Et pourquoi pleures-tu, mon enfant?

— Parce que vous vous en allez.

Il y a, dans l'expression naïve des sentiments vrais, une puissance communicative qui trouve le chemin des esprits les mieux armés contre les surprises du cœur.

Le marquis l'embrassa avec une tendresse paternelle, et chercha à la consoler par des paroles affectueuses qui semblaient redoubler son chagrin.

— Je m'intéresse à l'enfant que vous avez adoptée,

dit-il à ses hôtes. Je veux faire quelque chose pour son avenir, si toutefois vous consentez à vous séparer d'elle.

— La petite nous a porté bonheur, monsieur, répondit le marin. Nous aimerions bien la garder avec nous; nous sommes vieux et nous n'avons qu'elle; mais nous ne voulons pas la priver de vos bontés, et nous ferons ce que vous déciderez.

— J'ai des amis qui habitent à Poitiers. Je vais l'y conduire, et elle fera son éducation au couvent des Ursulines... Veux-tu venir avec moi, Odette? ajouta-t-il.

— Oui, répondit-elle en essuyant ses yeux, avec ce féroce égoïsme des enfants.

— Il ne faut pas être ingrate pour ceux qui t'ont recueillie. Tu viendras passer tes vacances auprès d'eux, *à la Repentie*.

— Oh! oui.

— Odette, dit la vieille femme, va mettre tes habits du dimanche.

— Qu'elle n'emporte rien, elle trouvera son trousseau au couvent... L'enfant vous a été à charge, continua le marquis en mettant une cartouche de maroquin pleine d'or sur la table, voici pour les bons soins que j'ai reçus dans votre maison hospitalière.

— Nous sommes pauvres, dit le vieux marin; mais nous n'avons jamais regretté de partager le pain avec Odette.

— Vous êtes de braves et honnêtes gens, et j'apprécie votre sacrifice.

Au bout de quelques instants, l'enfant reparut dans son costume du dimanche.

Après avoir embrassé ses parents adoptifs, en leur disant au revoir, elle prit place dans la voiture du comte d'Orvillers, qui voulut les accompagner jusqu'à la ville voisine.

Ils arrivèrent à Poitiers vers quatre heures de l'après-midi, où ils furent reçus avec cordialité dans la famille d'Avrianches.

Le marquis raconta l'histoire d'Odette, et tout le monde partagea l'intérêt qu'il portait à l'orpheline.

Le lendemain de leur arrivée, la baronne d'Avrianches se rendit avec elle auprès de la supérieure du couvent, qui souscrivit avec empressement à l'admission de la nouvelle pensionnaire.

Une fois cette condition réglée, le marquis prit congé de ses hôtes, qui se chargèrent volontiers de remplir l'office de correspondant, et de veiller sur sa protégée.

Odette allait avoir treize ans. C'était encore une enfant grêle et nerveuse. Elle montra tout d'abord les plus heureuses dispositions, et, malgré l'insuffisance de son éducation première, sœur Sainte-Élisabeth la prit dans la division des élèves de son âge, et lui donna des leçons particulières qui lui permirent bientôt de mériter les premières places.

Tous les mois, régulièrement, Odette écrivit au mar-

quis de Valmer. Au début, ses lettres ne renfermaient que des témoignages de respect et de reconnaissance pour son bienfaiteur; mais, peu à peu, elles devinrent plus intéressantes, et il put suivre ainsi les progrès de ses études et la transformation rapide qui s'opérait dans l'esprit de l'enfant. Elle était à cet âge mixte où, presque sans transition, elle allait devenir une jeune fille, et la métamorphose était presque accomplie.

CORRESPONDANCE

Odette au marquis de Valmer

« 3 novembre 1871.

« Mon cher bienfaiteur,

» Madame d'Avrianches m'a dit que votre fête était le jour de Saint-Marcel. J'ai été prier à la Chapelle, pour que la bonne Vierge vous protége et que votre saint patron intercède auprès d'elle.

» Il y a encore une rose dans mon petit jardin; c'est la dernière. Je croyais qu'elle fleurirait pour le jour de votre fête; mais j'ai eu beau la gronder tous les jours, elle n'est pas encore ouverte.

» Sœur Sainte-Élisabeth m'appelle sa fille; elle me parle souvent de vous. Elle ne corrigera pas mes fautes, et elle n'a pas voulu me conseiller pour écrire ma lettre.

» Je vous aime bien, je vous embrasse de tout mon

cœur, et je signe comme vous m'appeliez à *La Repentie*,

« LA PETITE ODETTE. »

Odette au marquis de Valmer

« Mars 1872.

» Mon cher bienfaiteur,

» J'ai passé mes vacances de Pâques à *La Repentie* avec mes bons parents. J'ai retrouvé la maison comme elle était; mais vous n'y étiez plus.

» J'ai été aux Fontaines, dire bonjour à M. le comte d'Orvillers. Il m'a demandé de vos nouvelles. J'ai répondu que vous aviez écrit à M. le baron d'Avrianches, et que vous alliez bien.

» M. le comte a été content. Il m'a trouvée changée et grandie, mais Tom m'a bien reconnue. Il était comme un fou; pour me faire des caresses, il me posait les pattes sur les épaules, et il a failli me renverser par terre. J'ai eu la permission de l'emmener avec moi, et il ne m'a plus quittée.

» On a vendu le petit cheval breton.

» Dimanche, je suis allée à la messe. Je me suis assise à votre ancienne place, près du chœur. J'ai bien prié le bon Dieu pour qu'il vous garde la santé, et j'ai demandé à ma sainte patronne de m'accorder la grâce de vous voir bientôt.

» Après les Vêpres, je suis allée me promener toute

seule le long de la mer, et j'ai été bien triste toute la journée.

» Je retournerai à Poitiers vendredi, et je rentre au couvent lundi matin.

» Au revoir, mon cher bienfaiteur; je vous aime toujours bien, et je vous embrasse de tout mon cœur. N'oubliez pas le *Petit Chaperon rouge*.

» ODETTE. »

Le baron d'Avrianches au marquis de Valmer

« Poitiers, avril 1873.

» Mon cher Valmer,

» Je regrette que ta santé ne te permette pas de quitter Paris, et de venir passer quelques semaines de printemps avec nous. Tu aurais vu ta protégée, que tu trouverais changée au point de ne plus la reconnaître. Depuis tantôt deux ans qu'elle est au couvent, c'est une jolie personne de quinze ans, du plus charmant caractère, douce, simple, modeste et réservée, qui se fait bien venir de tout le monde. Elle me semble un peu trop sérieuse pour son âge; mais cette maturité précoce se remarque chez tous les orphelins. Mademoiselle Odette est instruite, d'une éducation irréprochable, et paraît avoir une prédilection marquée pour la musique. Avant peu, sœur Sainte-Élisabeth espère qu'elle pourra obtenir son diplôme

d'institutrice du deuxième degré. Pour le reste, ses lettres doivent te tenir au courant.

» Elle a une sortie tous les quinze jours, et elle passe ses vacances chez nous, depuis la perte de sa mère adoptive, dont le mari a été admis par mes soins à l'asile des vieillards de Rochefort-sur-Mer, lieu de sa naissance.

» Je compte aller te demander quelques jours d'hospitalité à Paris vers la fin du mois, et j'espère te ramener.

» En attendant, mon cher Valmer, je t'envoie tous nos vœux pour le prompt rétablissement de ta santé, et nos meilleurs souvenirs de vieille amitié.

« AVRIANCHES. »

Odette au marquis de Valmer

« Du couvent des Ursulines,

» Poitiers, avril 1873.

» Mon cher bienfaiteur,

» C'était hier mon jour de sortie. M. d'Avrianches m'a dit qu'il avait reçu une lettre de vous. Il a bien voulu me la lire, et elle m'a appris que vous étiez souffrant. Je serais bien heureuse d'être auprès de vous pour vous soigner. J'en ai parlé à ma mère, sœur Sainte-Élisabeth. Elle m'a fait comprendre que ma présence serait plutôt un embarras qu'un secours

utile. Je n'ai plus rien dit. Pourtant, à *La Repentie*, vous vouliez bien me permettre de rester toujours auprès de vous.

» Je ne suis pas bien gênante, n'cst-ce pas? Si vous pensez que je puisse être bonne à quelque chose, je serai docile, sage et attentive, comme au temps où vous m'appeliez le *Petit Chaperon rouge*.

» Jai le ruban violet et la médaille d'argent des *Enfants de Marie*, avec la mention de *conseillère*.

» Puisque vous vous intéressez à mes progrès comme à mes petits bavardages, vous apprendrez peut-être avec plaisir que je vous dois d'avoir gagné le prix d'honneur de Pâques.

» On avait donné une composition sur une héroïne de France, en laissant les élèves libres de choisir, pourvu que l'héroïne ne fût pas une reine. Presque toutes mes compagnes avaient choisi *Jeanne d'Arc*. Ma première pensée a été pour celle qui a le même nom que moi, *Odette*. Je ne sais pourquoi je pleure toujours en lisant son histoire.

» Vous savez que le roi Charles VI était fou, et il avait des accès de fureur. Odette seule alors pouvait l'approcher.

» Il y a une chose que je ne suis pas encore assez savante pour bien comprendre. Dans ses moments de lucidité, Charles VI se rendait compte de sa folie. Il voyait qu'il était relégué dans un coin de son palais comme un chien dans un chenil, que ses vêtements tom-

baient en lambeaux, qu'on le laissait manger comme une bête fauve des aliments grossiers. L'histoire dit que la reine le maltraitait, et que les principaux seigneurs se disputaient l'autorité. S'il n'était plus capable de gouverner son royaume, il me semble qu'il aurait été plus humain de le soigner et de ne pas le faire souffrir; mais puisque, malgré sa folie, il était le roi de France, comment n'y avait-il aucun gentilhomme de sa cour, aucun chevalier pour le servir? Il n'avait qu'Odette. Aussi, il l'aimait bien, plus que tout au monde, et Odette le méritait pour son dévouement, quand personne ne faisait son devoir.

» Je ne savais pas si ma composition serait approuvée; mais il me semblait que j'aurais été dévouée comme Odette.

» J'ai eu une grande surprise, quand sœur Sainte-Élisabeth m'a dit que j'étais la première et que je méritais le prix d'honneur. Mais ce qui m'a rendue bien plus fière et bien plus joyeuse, c'est lorsqu'elle m'a dit en m'embrassant : « J'ai envoyé votre composition à madame la baronne d'Avrianches, pour qu'elle la transmette à M. le marquis de Valmer. » Si vous l'avez reçue et si vous l'avez trouvée bien, une lettre de vous me rendra plus heureuse que mon beau prix doré sur tranches.

» Adieu, mon cher bienfaiteur; je prie pour votre santé, je n'ai que vous à aimer au monde; vous avez tout mon cœur.

» Le dévouement, le respect et l'amour de votre Odette sont aussi sincères que ceux de mon modèle pour son roi. Je vous embrasse.

» Odette. »

Le marquis de Valmer à Odette

« Paris, avril 1873.

» Ma chère enfant,

» Il y a bientôt deux ans que vous êtes au couvent, et je ne vous ai pas revue depuis votre entrée. On m'écrit tant d'éloges de vous, votre dernière lettre m'a fait un si vif plaisir, que je ne résiste pas à la curiosité de voir la grande Odette, et au bonheur de l'embrasser.

» En conséquence, malgré l'état de ma santé, je serai chez nos amis d'Avrianches samedi soir. J'espère qu'à leur sollicitation, madame la supérieure vous accordera une sortie de faveur.

» Vous présenterez mes respectueux hommages à sœur Sainte-Élisabeth, et vous connaissez trop mes sentiments affectueux, ma chère petite Odette, pour que j'aie besoin de les exprimer.

» Valmer. »

Le marquis de Valmer, fidèle à sa promesse, arriva à Poitiers le samedi, dans le cours de l'après-midi.

Sa première visite fut pour la famille d'Avrianches.

La baronne l'informa qu'Odette avait obtenu une sortie à l'occasion de son arrivée.

— Je vais aller la chercher, dit-il, et présenter mes devoirs à la supérieure, ainsi qu'à sœur Sainte-Élisabeth, qui ont été si bonnes et si affectueuses pour cette enfant.

— Oh! ce n'est plus une enfant, objecta la baronne, c'est une grande et belle jeune fille.

— Je le sais, mais j'ai de la peine à m'accoutumer à cette idée, malgré sa correspondance sérieuse. Pourtant, les deux années qui viennent de s'écouler pèsent lourdement sur mes épaules de sexagénaire.

— Les cheveux blancs ont aussi leur coquetterie, cher marquis.

— Oh! madame, je vous assure que j'ai définitivement renoncé à toutes les coquetteries, même à celle-là.

— Je ne vous crois pas sur parole.

— Le docteur Champagne est en mesure de vous l'affirmer.

— Je ne m'y fierais pas.

— C'est que vous avez encore une illusion qu'il ne m'est plus permis de conserver.

— Allons, puisque vous le voulez, dit gaiement la baronne, nous pouvons nous donner la main et en faire notre deuil.

— Moi, oui, chère madame; mais vous avez encore au moins quinze ans à attendre avant d'avoir mes droits au maréchalat du bâton de vieillesse.

— Flatteur, vous savez bien mon âge.

— Je suis un peu comme vous, je crois ce que je vois.

— Ne me consolez pas, allez. Le passé a ses charmes, et nous avons assez d'esprit tous les deux pour apprendre à vieillir.

— En cela, chère madame, j'ai la mémoire bonne, et mon imagination est pleine de fraîches images et de jeunes souvenirs. Il me reste la consolation d'en parler sans amertume. Certes, la vie m'a donné plus que je ne méritais, sans doute, et même plus que je ne lui demandais.

— Savez-vous une chose, marquis? Vous avez été un terrible don Juan.

— Oui; mais aujourd'hui, c'est le Commandeur qui m'invite à souper.

— N'acceptez pas, et allez au couvent des Ursulines.

Le marquis se courba, souleva la main de la baronne, la porta à ses lèvres d'un geste plein de grâce, et s'éloigna avec la désinvolture d'un page. Mais c'était un phénomène de galvanisme nerveux, et le vieux gentilhomme avait à peine fait cent pas dans la rue, que cette belle ardeur conquérante et ces allures juvéniles se refroidirent très-sensiblement.

En route, il eut encore besoin de se répéter les paroles de la baronne, relatives à sa pupille, pour bien se convaincre qu'il allait la retrouver sous l'aspect de sa métamorphose.

Dans son souvenir, il revoyait toujours la petite Odette telle qu'elle lui était apparue sur le bord de la mer, les bras et les pieds nus, avec sa mante et son jupon rouge, escortant le poney blanc chargé de varech, à la crinière flottante, et suivie de l'inséparable et fidèle Tom, à la robe noire et blanche; ou bien encore, semblable au *Petit Chaperon rouge*, entrant dans sa chambre avec le premier rayon de soleil, et lui montrant sa boîte au lait pleine de crème écumeuse.

Par association d'idées, un refrain d'opéra-comique chanta dans sa mémoire, en illuminant ses traits d'un fugitif et mystérieux sourire :

Quand ils sont vieux,
Les loups, — bergère, —
Ne mordent guère.....

C'est dans cette disposition d'esprit qu'il arriva à la porte massive du couvent, surmontée d'une croix de fer.

A la vue des murailles hautes et noires, des fenêtres grillées, étroites comme les meurtrières d'une citadelle, il ne put retenir un soupir, en songeant aux divines et chastes prisonnières qui passaient là leur vie, créatures séparées du monde extérieur, sevrées de toute affection humaine, le front emprisonné, l'œil triste, la bouche muette, les mains pâles égrenant un rosaire, ensevelies vivantes dans cette tombe froide et silencieuse, enfermées sous l'armure de pierre d'une cellule, envelop-

pées de l'éternel linceul à plis droits qu'elles gardent pour mourir.

C'était donc là que la petite Odette avait passé deux longues années, deux années d'enfance, si rapides pour les enfants heureux, si lentes pour les orphelins.

Au bruit sourd du marteau qu'il venait de laisser retomber, la porte s'ouvrit et la sœur tourière apparut.

Le marquis lui remit sa carte.

Elle le fit entrer au parloir et s'éloigna sans avoir prononcé une parole.

Les élèves étaient encore dans les salles d'étude. Un silence morne pesait sur cet asile endormi, fermé à tous les bruits du monde; le jour ne pénétrait qu'à travers des rideaux blancs sans transparence; l'air avait une odeur fade, comme l'atmosphère humide des églises.

Soudain, une porte s'ouvrit, et une jeune fille apparut dans son encadrement, au milieu d'un flot de vive lumière.

Elle était vêtue de l'uniforme des pensionnaires : robe de laine unie, à petits carreaux bleus et blancs, et pèlerine noire. Au large ruban violet, en forme de triangle renversé sur les épaules et la poitrine, était suspendue la médaille d'argent des *Enfants de Marie.*

Non, en vérité, ce n'était plus la petite Odette, marchant nu-pieds dans le sable; ce n'était plus le *Petit Chaperon rouge* avec sa boîte au lait. C'était une vierge

latine, au profil florentin, souriant au dieu terrestre qu'elle appelait son bienfaiteur.

Il avait amené une enfant; il retrouvait une jeune fille de quinze ans, à la taille élancée, douce, simple, chaste, belle comme un séraphin.

Le hâle avait disparu, ne laissant au visage qu'un reflet vermeil, une pâleur ambrée sur son front qui gardait cette dernière empreinte des baisers du soleil. La fleur sauvage de la mer avait perdu sa coloration chaude; les teintes mates, lumineuses et veloutées d'une fleur de serre, disaient que ce beau lys avait grandi à l'ombre du cloître.

Une seule beauté de ce masque virginal, qui reflétait toutes les grâces de la jeunesse et de l'innocence, n'avait pas changé, du moins pour son observateur. C'était cet œil bleu, profond et pur, ce beau regard, ignorant et tranquille, limpide comme le cristal d'une source qui réfléchit le ciel.

Quand le vieux lion la vit venir à lui, hardie et rougissante, il lut dans ses yeux tant de tendresse et de joie, qu'il sentit au plus profond de ses entrailles un sentiment surhumain, une sensation inconnue, une émotion délicieuse, un frémissement comparable à l'affection des pères, pour cette chaste et idéale créature. Son cœur se gonfla comme s'enflent les veines aux premières haleines du printemps, et, quand les lèvres fraîches de la jeune fille se posèrent sur sa joue, il lui sem-

bla qu'un souffle de jeunesse courait dans ses cheveux, et qu'il venait d'absorber le rayonnement de ce corps électrisé par le fluide vital.

— Ah! monsieur le marquis, dit-elle de sa voix gutturale et harmonieuse, les yeux voilés comme si elle était prête à défaillir, je suis heureuse, bien heureuse de vous voir.

A ces mots, l'émotion le saisit à la gorge, et il l'examina quelques moments, sans parler et sans bouger, comme s'il craignait de dissiper l'illusion d'un rêve. Il pâlit et rougit tour à tour, et une larme d'homme, l'unique perle liquide sortie de cet œil qui n'avait jamais pleuré, roula dans un sillon de son impassible visage, puis tomba sur le front de la jeune fille, chaude comme une goutte de pluie d'orage.

Elle fixa sur lui ses beaux yeux interrogateurs.

— Qu'avez-vous? dit-elle.

— Rien, chère enfant. Tu ne m'avais donc pas oublié, Odette?

— Comment le pourrais-je? Il faudrait donc que j'oublie de vivre?

— Je vois que tu as tenu au delà de tes promesses. Réellement, je ne m'attendais pas à te retrouver si grande fille, et, si je n'avais pas été prévenu, j'aurais eu de la peine à te reconnaître.

— Moi, je vous reconnaîtrai toujours.

— Sans doute; les vieillards comme moi ne changent plus guère.

— Je vous aime ainsi.

— Allons, soit, je compterai cette dernière conquête avant de mourir.

— Mourir? murmura-t-elle en fixant ses grands yeux à terre.

— Sans doute, il faut bien en arriver là; je ne suis pas éternel.

— Quel âge avez-vous?

— J'ai soixante ans.

— Eh bien? mon père adoptif de *La Repentie* a vingt ans de plus que vous.

— Nous n'avons pas vécu de la même façon.

— Cela ne fait rien, monsieur le marquis; et puis, si vous êtes malade, la petite Odette vous guérira.

— Tu es une adorable enfant; mais, dis-moi, est-ce que tu te plais au couvent?

— J'avais l'habitude de vivre à l'air, dans le sable, en liberté. Ici, pensionnaire, je mène la vie d'une recluse. J'aime sœur Sainte-Élisabeth comme une mère, et je m'en séparerai comme je me suis séparée de mes parents adoptifs, si votre volonté est de m'emmener avec vous.

— Oui, c'est mon désir, en effet. Ton éducation est presque achevée. J'ai sous la main une gouvernante qui la complètera et te servira de chaperon.

— Quel bonheur!

— Tu serais contente de revenir à Paris avec moi?

— Où vous voudrez, pourvu que vous me gardiez près de vous.

— Tu regretteras peut-être le couvent?

— Je ne regretterai jamais rien.

— C'est une bien triste compagnie pour une jeune fille que celle d'un malade, comme je le suis souvent depuis ces dernières années. J'hésite encore à t'ouvrir les portes de cette prison, parce que je crains de jeter l'ombre de ma vieillesse sur l'aurore de ta vie.

— Je ne suis plus une enfant capricieuse, et je sais ce que je veux.

— Eh bien, dis ce que tu veux?

— Ne plus vous quitter, vous soigner si vous êtes malade, vous aimer toujours.

— Toujours?.... Je ne suis pas égoïste au point de te voler ta jeunesse et de te condamner à partager ma vie de tristesse et d'ennui.

— Je vous en prie....

— Non, mademoiselle. Je veux songer à votre avenir. Si, un peu plus tard, vous aimez un jeune héros, vous l'épouserez, et je me consolerai de n'être plus le premier dans le cœur de la petite Odette, en la voyant heureuse et adorée.

— Je sais combien vous êtes bon; mais mon cœur est à moi, et je vous le donne.

— Je n'en veux pas. Commençons d'abord par te délivrer du couvent, puisque tu préfères me suivre; nous aurons ensuite du temps devant nous pour le reste.

— Vous me traitez comme une petite fille; pourtant je suis sérieuse et j'ai bien réfléchi.

— A quoi ?

— A bien des choses. Quand je pense à vous, il me semble que vous êtes mon roi et que je suis Odette.

— Odette de Champdivers était la fille d'un marchand de chevaux...

Il s'arrêta, surpris d'avoir eu la pensée bien involontaire de déflorer la légende poétique d'Odette par une rectification historique.

— Eh bien ? interrogea Odette, ma naissance est encore plus humble que la sienne... Vous vouliez dire quelque chose... Est-ce qu'Odette n'était pas un ange envoyé du ciel pour aimer et consoler ce pauvre roi Charles VI, abandonné, trahi et malheureux ?

— Oui, tu as raison; toi aussi, tu es un ange du ciel descendu sur la terre. Cela m'a fait du bien de te revoir; il me semble que je vais revivre ; je serai heureux, je me porterai bien, pour voir la joie dans tes yeux et ta bouche me sourire... Conduis-moi auprès de sœur Sainte-Élisabeth, nous irons avec elle chez la supérieure, tu feras tes adieux, et nous nous en retournerons à Paris avec ton correspondant, mon ami d'Avrianches.

— Quand ?

— Dans quelques jours.

— Si vous ne partez pas tout de suite, nous pourrions aller en trois heures chez M. le comte d'Orvillers.

— Ne donne pas le titre, chère enfant; dis simplement : « Monsieur d'Orvillers. » Pourquoi me proposes-tu de faire ce voyage ?

— Je lui demanderais s'il veut me donner Tom.

— Certainement, il te donnera Tom. Je lui écrirai ce soir, et nous aurons sa réponse demain.

Le programme du marquis s'exécuta à la lettre.

En sortant du couvent avec Odette, il retrouva la baronne d'Avrianches, qui donna la main à tous ces arrangements.

Sur l'heure même, il écrivit à son ancien ami d'exil.

A Monsieur le comte D'ORVILLERS,

aux Fontaines,

par *Dompierre.*

(Charente-Inférieure.)

« Mon cher d'Orvillers,

« Voulez-vous me donner Tom ? C'est un cadeau que je désire offrir à ma pupille Odette, qui vous envoie ses meilleurs souvenirs avec ceux de votre bien dévoué,

« VALMER. »

Le lendemain, dans l'après-midi, Tom arrivait par le chemin de fer, avec ce billet glissé sous la plaque de son collier :

Monsieur le marquis DE VALMER,

chez monsieur le baron d'Avrianches,

à *Poitiers*.

(Vienne.)

« Mon cher Valmer,

» Je tenais beaucoup à Tom; c'est une raison de plus pour l'envoyer à mademoiselle Odette, votre pupille, qui doit être une jeune personne accomplie. Vous voudrez bien lui présenter mes compliments et mes amitiés, dont vous prendrez votre bonne part.

« ORVILLERS. »

Pendant les deux années qui venaient de s'écouler, le marquis avait repris le cours de ses habitudes mondaines, et mené cette vie à grandes guides qui lui avait valu jadis la présidence de *Lovelace-Club*.

Au deuxième automne qui suivit son séjour à *La Repentie*, la nature lui donna un premier avertissement qu'il ne voulut pas écouter, et il traversa l'hiver avec les alternatives d'une santé compromise, malgré les efforts du docteur Champagne.

Depuis la rencontre de la petite Odette, le marquis était sous l'influence d'un pressentiment. Il songeait souvent au sort de Charles VI; cette idée s'était enracinée dans sa tête et s'imposait invinciblement à son esprit. Un tel pressentiment renferme peut-être l'expli-

cation de cette larme brûlante, tombée sur le front de la petite Odette, qui venait de lui apparaître comme l'ange du dévouement dans sa métamorphose.

Quoi qu'il en soit, le docteur Champagne, en vertu de son principe qu'un bon confesseur n'a pas besoin d'interroger pour savoir, n'avait pas attendu le second avertissement de la nature pour courir au danger.

— Mon cher docteur, dit le marquis, vous m'avez sauvé une fois, et vous m'avez ainsi fourni des armes pour renoncer à la sagesse. Me sauverez-vous encore ? voilà la question, et je suis décidé à ne jamais me repentir d'avoir découragé la vertu de vos ordonnances. Si je consens à les exécuter, c'est pour recommencer de plus belle. La Mère-Nature ne m'a pas pris en traître; elle m'avait prévenu; je ne l'ai pas écoutée. Je sens qu'elle va me faire les sommations respectueuses, et je veux lui éviter un coup de grâce trop lointain.

— J'ai la certitude que, si vous ne voulez pas demander à la nature ce qu'elle ne peut donner à personne, vous pourrez goûter encore longtemps des émotions qui valent la peine de vivre, ne serait-ce que par curiosité.

— J'ai réfléchi à cela, docteur. Tout bien considéré, j'aime mieux vivre une année de plaisir que dix années de régime. Je sais le sort qui m'attend. Je ne veux pas être traîné d'une chambre à l'autre dans un fauteuil à roulettes, ou promené à travers les rues de Paris dans une petite voiture. Il me serait souverainement désa-

gréable, il me semblerait d'une suprême inconvenance d'assister volontairement à ma décadence physique, et surtout à l'humiliation de mon intelligence. Le jour où je serai mort au plaisir, je le serai tout à fait. J'ai joui des belles et bonnes choses qui font aimer la vie. La mienne a été pleine. J'ai bu des vins exquis dans une coupe de cristal; j'ai adoré les femmes, les fleurs, la poésie et la musique. A l'heure où il me sera prouvé que je ne puis plus boire, je casserai mon verre, et tout sera dit.

A son retour à Paris, le marquis de Valmer invita le docteur Champagne à déjeuner pour le samedi suivant, en le priant d'amener leurs anciens compagnons.

Tous furent exacts à cette invitation, qui renouait pour quelques heures les liens d'amitié de *Lovelace-Club*.

Au moment de passer dans la salle à manger, la porte du salon s'ouvrit, et Odette s'arrêta sur le seuil.

— Mes amis, dit le marquis de Valmer en la prenant par la main, mademoiselle Odette, ma pupille.

Toutes les têtes s'inclinèrent devant la jeune fille avec une respectueuse déférence.

— Ma chère enfant, reprit le marquis, voici nos amis. Je t'en ai parlé si souvent que leur nom seul réveillera tes souvenirs : le docteur Villiers, M. Amaury, le comte de Ravigny, le vicomte Albano, M. Gontran Dartenay, M. Robert Delcey.

La présentation faite, on prit place à table. Pendant toute la durée du repas, les sujets graves et frivoles furent tour à tour effleurés, et chaque convive déploya les trésors de l'esprit le plus fin et le plus délicat.

Dans les deux années qu'elle venait de passer à Poitiers, Odette avait mis à profit les sorties et les vacances qu'elle passait dans la famille d'Avrianches.

La baronne l'avait prise en affection et lui avait révélé bien des secrets de la science mondaine. Odette était habituellement silencieuse, et sa jeune expérience était déjà riche d'une certaine somme d'observations acquises. Elle avait l'esprit juste, le caractère droit; le spectacle du monde extérieur l'intéressait, et ses comédies n'échappaient pas à la divination de son instinct subtil et pénétrant.

Pendant que le marquis et ses hôtes fumaient des cigares dans le salon d'été, le docteur Champagne offrit son bras à Odette, dont il avait été le voisin de table, et fit avec elle un tour de promenade autour de la pelouse.

— Mademoiselle, dit-il, vous avez un nom qui m'encourage à vous adresser une prière.

— Elle est accordée, répondit Odette. C'est à vous que je dois la rencontre de mon bienfaiteur et l'espoir de lui rendre la santé.

— Je l'espère aussi, mademoiselle, et je compte beaucoup sur vous pour faire ce miracle. Je suis médecin, et

ce titre me donne un privilége qui m'attriste parfois. Vous êtes orpheline; les enfants dont une mère n'a pas recueilli les larmes, les caresses et les sourires, ne sont pas jeunes longtemps. C'est pourquoi j'ai songé à vous faire la confidence d'un secret que je ne partagerais pas avec une autre jeune fille. Il s'agit de sauver le marquis de Valmer.

— Il est donc en danger de mort? interrogea Odette en pâlissant.

— Oui.

— Que faut-il faire?

— L'arracher de Paris et l'emmener en Suisse, sans délai.

— J'essaierai, monsieur; conseillez-moi.

— Vous n'avez pas besoin de mes conseils pour agir. Vous seule pouvez avoir assez d'influence sur l'esprit du marquis de Valmer pour le décider à ce voyage, et assez de tact pour qu'il ignore que j'ai ordonné ce départ. Le temps est précieux.

— Et s'il refuse?

— S'il refuse, c'est un arrêt de mort qu'il exécutera de sa propre main.

— O Dieu! est-ce possible?

— Cela est certain; sa volonté formelle est de se tuer.

— Pourquoi?

— Parce que c'est un enfant gâté qui a voulu plier la nature à ses caprices, et qui aime mieux mourir que d'en recevoir une leçon.

— Eh bien, monsieur, je lui parlerai aujourd'hui même.

— Je viendrai tous les jours.

Vers trois heures de l'après-midi, le marquis se retrouva seul avec Odette après le départ de ses hôtes.

Elle s'assit auprès de lui et appuya sa jolie tête sur son épaule.

— Gardez-moi près de vous, dit-elle, comme sœur Sainte-Élisabeth.

Le vieux lion se soumit volontiers à cette fantaisie. Ce n'était pas la première fois qu'il obéissait avec docilité à la volonté d'Odette.

— Dis-moi, chère enfant, interrogea-t-il d'une voix affectueuse, je serais bien aise d'avoir ta première impression sur mes amis.

— J'aime qui vous aime.

— Eh bien?

— Le docteur Villiers me plaît beaucoup.

— Et le vicomte Albano?

— Non.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas.

— Et Ravigny? Gontran Dartenay?...

— Non.

— La sympathie ne se commande pas... Amaury?

— Que fait-il?

— C'est un poëte. Il m'a promis des vers en ton honneur.

— Je l'en remercierai.

— Que penses-tu de M. Robert, qui était ton voisin de gauche?

— Je lui ai adressé beaucoup de questions, et je crois qu'il a une grande amitié pour vous.

— Oui, en effet, Robert est un loyal et sincère ami. Je lui parlais de ta composition du couvent, et il m'a dit en riant : « A la place du roi Charles VI, j'aurais » fait enfermer Isabeau de Bavière, et Odette aurait été » reine de France, si elle avait ressemblé à votre pu- » pille. »

— Ah?... La première fois que je le verrai, je lui donnerai une fleur.

— Et à moi?

— Ma vie, s'il la faut, pour prolonger la vôtre.

— Chère enfant, je n'en voudrais pas un jour, pas une heure.

— Vous sentez-vous mieux?

— Oui, bien que ce ne soit pas l'opinion du docteur.

— Il faut lui obéir.

— En voilà un tyran, un despote, avec ses trois pilules de mie de pain dorées, à prendre le matin, à midi et le soir. Aussi, je ne l'écoute pas... Odette?...

— Mon seigneur?...

— Que ferons-nous ce soir? Veux-tu venir dîner à la campagne?

— Si cela vous plait.

— Il me semble que tu t'ennuies un peu à Paris?

— Non, puisque j'y suis avec vous.

— Tu as la nostalgie de la mer?

— Je ne regrette rien.

— Enfin, tu aimerais à passer quelques jours à *La Repentie?...* Voyons, chère enfant, veux-tu que je t'y conduise?

— J'aimerais bien voyager, mais plus loin.

— Plus loin? Où?

— En Suisse, dans les montagnes.

— Eh bien, soit, nous irons en Suisse. Rien ne nous retient à Paris.

— Ce voyage ne vous contrarie pas?

— Il m'enchante, et je serai heureux de te faire ce plaisir.

— Comme vous êtes bon pour moi.

— Je n'ai plus d'autre bonheur... Ainsi, c'est une chose arrangée : nous partirons pour Genève... Maintenant, fais-toi belle, et allons dîner à la campagne comme des collégiens.

Le marquis de Valmer était un de ces beaux vieillards qui représentent encore, dans une société plus mêlée qu'égalitaire, les grâces affables, polies et spirituelles du dix-huitième siècle. Sans être de grande noblesse, sa famille comptait des alliances princières, et, par le rôle qu'il avait personnellement joué, il avait

conquis une certaine influence. Malgré ses soixante ans, ses yeux bleus, qui avaient conservé comme un reflet de jeunesse, sa physionomie pâle et doucement sardonique, encadrée de cheveux longs, blancs et fins comme de la soie, une certaine vivacité juvénile dans les allures, décélaient une de ces organisations nerveuses chez lesquelles l'énergie morale soutient la machine, comme une lame bien trempée redresse son fourreau. Sa voix timbrée avait une vibration particulière d'un charme pénétrant, et la séduction de ses manières était infinie.

Le premier venu, même dans ses moments d'abandon, se tenait à sa place de lui-même, et sans qu'il eût besoin d'être rappelé au sentiment de la distance. Ses ameublements, ses chevaux, sa galerie, sa bibliothèque, étaient d'un goût parfait. Les jeunes gens les plus fringants se plaisaient avec lui, et leur fréquentation n'était peut-être pas étrangère au singulier contraste de ce vieillard resté jeune, qui ne voulait pas vieillir. Il était leur maître, leur conseiller, leur oracle. Beau joueur, causeur écouté, arbitre souvent choisi dans les affaires d'honneur, comme aussi dans les choses de goût, d'étiquette et de tradition, il possédait encore cette mesure parfaite et cette grâce exquise qui sont le parfum des natures privilégiées et la poésie de la noblesse.

Rien n'avait obscurci jusque-là l'éclat de cette belle vieillesse, qui avait résisté aux joyeux repas, aux ra-

sades pleines, aux voyages, aux fatigues du monde, au plaisir. Sa main n'avait jamais tremblé devant un adversaire, et il n'avait jamais rien trahi de ces secrets triomphes que la vanité aime tant à laisser deviner. C'était bien réellement un gentilhomme que le marquis de Valmer.

Cette admirable cuirasse qu'il portait, doublée d'un égoïsme aimable et charmant, avait cependant son défaut. A certaines heures, une singulière maladie nerveuse terrassait ce corps trempé comme l'acier, plein de séve et de verdeur. Par un inexplicable phénomène, comme une machine qui s'arrêterait tout d'un coup sans que la cause puisse en être déterminée, il s'affaissait sur lui-même, les lignes de son visage se tiraient, plissées comme une feuille de parchemin exposée à un brasier, la voix s'éteignait, l'œil vitreux n'avait plus de regard, le battement du cœur était presque insensible, et il semblait que le grand ressort de la vie venait de se briser en lui. Ainsi foudroyé, la réaction s'opérait soudainement d'elle-même; après cette sorte d'engourdissement et d'atonie, où la vie était suspendue sans qu'il éprouvât de douleur, il se relevait tout d'une pièce, comme s'il avait puisé dans son anéantissement une énergie nouvelle et une recrudescence de vitalité. A l'approche de ses accès, dont il était averti par des signes infaillibles, il se renfermait dans son hôtel, et ses amis les plus intimes trouvaient sa porte fermée. Le docteur Champagne seul avait le privilége

de le visiter aux mauvais jours, assez rares d'ailleurs et de courte durée.

Quelques jours s'étaient écoulés, lorsqu'un matin le docteur Champagne reçut du marquis de Valmer une invitation à déjeuner. Il s'y rendit.

Un signe de tête et un sourire d'Odette lui apprirent qu'elle avait réussi et que ses ordres allaient être exécutés.

Il était trop tard.

— Mon cher docteur, lui dit le marquis, j'ai vécu jusqu'ici sous votre domination; mais la chaîne était longue et assez élastique. Aujourd'hui j'ai un nouveau tyran : je suis l'esclave de mademoiselle Odette; elle a résolu de voir la Suisse, et nous sommes à la veille de vous faire nos adieux.

— Retardez votre départ.

— Oui, répondit le marquis avec tristesse... Pensez-vous que je pourrai prochainement supporter le voyage ?

— Je l'espère.

— Je vous laisse un instant; j'entends d'Avrianches.

A peine seule avec le docteur, Odette lui jeta un clair regard.

— Mademoiselle, dit-il, le marquis va subir une crise nerveuse, à la suite de laquelle il tombera dans un sommeil léthargique, effrayant comme la mort.

Vous sentez-vous l'énergie de rester auprès de lui et de supporter ce spectacle?

— Oui, dit Odette.

— Le marquis aura cet accès dans quelques heures. Il le sent, et son intention est sans doute de vous éloigner.

— Je ne veux pas le quitter.

— Alors, exprimez formellement votre volonté.

— Odette, dit le marquis en rentrant avec le baron d'Avrianches, ma présence est nécessaire à Poitiers, où je viens d'accepter d'être parrain. On te prie d'être marraine. Le baptême a lieu jeudi. Tu partiras avec d'Avrianches, qui retourne ce soir à Poitiers, et je vous rejoindrai demain.

Odette fit un geste d'assentiment et d'obéissance.

Après le déjeuner, que le marquis présida sans y prendre part, le docteur fit une partie d'échecs avec le baron.

Odette prit le vieux lion par la main, l'emmena sous les arbres du parc, et lui dit :

— Je désire partir avec vous.

— Non, chère enfant, c'est impossible.

— Ne me trompez pas. On me cache quelque chose... Je reste.

— Odette?... dit le marquis d'une voix qui voulait être sévère.

— Oui, je suis Odette, et ma place est ici.

— Mon enfant chérie, c'est pour moi une cruelle épreuve de me séparer de toi; mais il faut m'obéir, je t'en supplie.

— Vous manquez de confiance en moi, et pourtant, quoi qu'il arrive, je ne veux pas avoir avec vous un secret ou une arrière-pensée. Le docteur m'a dit la vérité. C'est par son ordre que je vous ai demandé à voyager en Suisse. Je sais que vous êtes menacé d'une crise... Je sais aussi que vous voulez vous tuer.

Elle se mit à genoux, les mains jointes, et ajouta d'une voix suppliante :

— Je vous aime; ne chassez pas votre petite Odette.

Le marquis se sentit ému et troublé.

— Non, mon enfant. Pardonne-moi; je te promets de faire tout ce qu'il est possible au monde pour vaincre le mal et retrouver la santé. Même abattu, je vivrai tant que mes yeux pourront te voir... Viens, chère petite Odette, embrasse-moi.

Il ajouta avec un triste sourire :

— J'ai donc encore une jolie amoureuse?

— Vous êtes tout pâle.

— Ce n'est rien ; rentrons.

A l'appel d'Odette, le docteur apparut.

— Allons, Valmer, dit-il, voici l'heure. Mademoiselle, ne vous effrayez pas.

— Docteur ? murmura le marquis.

— Qu'y a-t-il?

— Je suis vaincu... Cette fois, le coup est bon.

— Ayez confiance en moi, dit Odette, je suis là.

— Moi aussi, pensa le docteur en prenant une prise.

Il y eut un silence.

Le marquis poursuivit d'une voix défaillante :

— Odette, approche... plus près... Donne-moi ta main... Odette, défends-moi.

En disant ces mots, sa tête retomba doucement sur les coussins du divan où il reposait étendu.

Le docteur consulta sa montre.

— Mademoiselle, dit-il d'une voix autoritaire, laissez-moi seul.

— Non.

— Soit, articula le docteur d'un ton sec ; vous allez donc voir la vie aux prises avec la mort.

C'est un spectacle terrible que celui d'un homme se tordant en convulsions sous l'étreinte d'une invisible main.

La crise dura près d'une demi-heure.

Les convulsions cessèrent peu à peu ; les yeux effarés se voilèrent, la bouche se ferma comme un arc tendu, le visage devint blanc comme du marbre, et le corps, immobile, prit la rigidité d'un cadavre.

Tout en suivant l'action des forces de la nature en révolte contre la destruction, le docteur observait Odette, surpris du calme de cette enfant.

Quand l'accès fut passé, elle s'approcha du marquis,

baisa sa main glacée, puis son œil interrogea celui du médecin, qui rompit le silence et dit froidement :

— Les accès durent ordinairement une heure. Si une deuxième crise se produit, il y aura danger de mort.

Odette s'assit sans répondre.

— Mademoiselle, poursuivit-il, vous avez supporté cette expérience avec une énergie extraordinaire ; mais j'ai lieu de craindre qu'une nouvelle épreuve ne soit fatale, et vous pourriez, à votre tour, être sous la même influence.

— Ne vous occupez pas de moi, répondit Odette.

La léthargie dura deux heures. Le corps sembla se ranimer par degrés ; bientôt des tressaillements légers témoignèrent que la vie n'était pas encore éteinte.

— Odette?... dit le marquis d'une voix faible comme un soupir.

— Je suis là, près de vous... Je vous aime... Courage.

— C'est horrible, n'est-ce pas ? Tu ne pourras plus songer à moi sans te rappeler que tu m'as vu ainsi... Docteur, voici la dernière sommation... J'aurais pourtant voulu vivre encore pour adorer cette enfant. C'est le seul être au monde qui m'ait réellement aimé... Odette, ne me quitte pas... N'est-ce pas que tu m'aimes bien ?

— Oui, je vous aime.

— Vous entendez, docteur?... Elle m'aime... Cher

ange du ciel, tu pries pour moi... Prie, mon enfant... Adieu, Odette... Embrasse-moi... encore... Adieu.

— Je vous sauverai, dit-elle en l'entourant de ses bras.

— Oui, tu m'as bien défendu, mon amour... La mort vient de me toucher à l'épaule, il faut la suivre... Je meurs... je meurs comme un damné...

— Non! s'écria Odette la folie au front. Je ne veux pas... Je ne veux pas!

— Charles VI... Odette... Odette...

Le docteur s'approcha, souleva le bras inerte et le laissa retomber.

— C'est fini, dit-il. Le marquis de Valmer est mort.

Odette porta les mains à sa poitrine, chancela et s'évanouit.

Après l'avoir rappelée à la vie, le docteur la fit transporter chez madame Delcey.

Pendant trois jours, le délire égara l'âme brisée de cette enfant, qui s'était mise en face de la mort, sans faiblesse et sans épouvante, mais qui n'avait pu la considérer victorieuse.

Vers le milieu du quatrième jour, en ouvrant les yeux après un sommeil qui avait duré vingt heures, Odette aperçut Robert, assis à son chevet, un livre à la main.

— C'est vous? dit-elle à voix basse.

— Oui, mademoiselle.

— Où suis-je?

— Chez ma mère.

Les yeux d'Odette se voilèrent, sa poitrine se souleva, et de grosses larmes roulèrent silencieusement sur ses joues brûlantes.

Le docteur Champagne avait dit à Robert :

« Si elle pleure, elle est sauvée. »

Au bout d'un instant, elle dit encore :

— Depuis quand suis-je ici?

— Depuis quatre jours.

— Quatre jours?

Elle reprit après un moment de silence :

— Monsieur Robert, vous aimiez bien le marquis de Valmer, n'est-ce pas?

— Oui, j'étais son ami.

— Quand je pourrai me lever, voudrez-vous me conduire près de lui?...

— Oui, je vous le promets.

— Où est-il?

— Vous allez l'apprendre par les dernières lignes de son testament qui vous concernent. Les voici :

« Je confie ma fille Odette à Robert Delcey, mon
» exécuteur testamentaire. Je veux que mon corps soit
» inhumé au bord de la mer, dans le cimetière du
» village de *La Repentie*. C'est là que j'ai rencontré
» cette enfant, que j'ai tant aimée. Je désire que, cha-
» que année, elle y vienne prier pour moi, le 5 juin,

» jour anniversaire de mon arrivée. C'est la dernière
» grâce que je lui demande en ce monde.
» Adieu, chère petite Odette, ne m'oublie pas.
« Adieu. »

Le testament du marquis de Valmer réglait la distribution de sa fortune, qui s'élevait à environ huit cent mille francs.

Odette était sa légataire universelle. Elle héritait de son hôtel et de trente mille livres de rentes, inscrites au grand-livre de la dette publique.

Le marquis n'avait pas de proches parents. L'unique legs particulier se composait d'un don de deux cent mille francs pour les enfants trouvés.

Le nom de tous ses amis était mentionné avec un souvenir.

Il laissait à Amaury sa bibliothèque et le solitaire qu'il portait au doigt.

A Thibaut, ses armes.

Au comte de Ravigny, son cheval favori.

A Gontran, son américaine et l'attelage russe.

Au docteur Villiers, plusieurs tableaux de sa galerie.

A Robert, son portrait.

Sans doute cette volonté avait été exprimée sous l'influence d'un mystérieux désir.

Le jour où Odette se leva pour la première fois, Robert lui donna connaissance du testament du marquis.

— Il vous a laissé son portrait? dit-elle avec un soupir.

— Il est à vous, mademoiselle.

— Non, répondit Odette songeuse; je comprends sa pensée. Il veut que je sois votre amie comme j'étais la sienne, et que je vous rencontre toutes les fois que j'irai le voir..... Il sait que je serai fidèle, moi; vous oublieriez peut-être, vous.

— C'est vrai.

— Vous avez été bon pour moi... Quand le docteur me permettra de sortir, nous irons à *La Repentie*, avec votre mère.

— Oui, mademoiselle.

— Appelez-moi Odette.

— Oui, Odette.

— Le marquis me parlait bien souvent de vous. Il m'a dit un jour :

« Je suis jaloux de Robert. »

Il vous aimait bien, et, si nous avions été en Suisse, il voulait vous proposer de faire le voyage avec nous.

— Il m'en avait parlé.

— Robert, je voudrais bien voir son portrait.

— Il est ici. Je n'osais pas le placer dans cette chambre. Je vais le chercher.

En revoyant les traits expressifs de son bienfaiteur, Odette pleura longtemps; puis elle essuya ses yeux et murmura :

— C'est singulier... Il m'a semblé entendre appeler près de moi : Odette?

. . . .

Un mois s'écoula.

Odette renaissait à la vie et ne tarda pas à entrer en pleine convalescence.

Depuis quelques jours elle était revenue à l'hôtel du marquis de Valmer, qu'elle habitait seule avec sa gouvernante.

Le docteur Champagne faisait exactement sa visite.

Un matin, il trouva Odette, assise auprès de la fenêtre, occupée à un travail de tapisserie.

— Ah! ah! dit-il, voilà une jeune malade qui n'a plus besoin de moi... Sans indiscrétion, mademoiselle, que faites-vous donc là?

— Des pantoufles.

— Pour qui?

— Pour vous.

— Je vous remercie de cette intention... Avons-nous déjeuné?

— Oui, docteur.

— C'est au mieux. Maintenant que vous voilà bien portante, il faut voyager comme les hirondelles.

— Je n'attends que votre permission pour m'en aller.

— Je la donne. Vous êtes parfaitement en état de supporter quelques heures de chemin de fer. Une fois arrivée, l'air natal vous rendra la force et la santé.

— Je partirai demain.

Le docteur se leva pour prendre congé.

— Je ne vous dis pas adieu, mademoiselle, au revoir.

— Au revoir, cher docteur.

— Voudrez-vous m'écrire une ligne de souvenir?

— Certainement; je ne suis pas ingrate, et je n'oublie pas.

Après la sortie du docteur, Odette se pencha à la fenêtre, et aperçut Robert qui fumait un cigare en se promenant dans le jardin.

Elle descendit et le rejoignit au détour d'une allée.

— Bonjour, Robert, dit-elle en lui tendant la main.

— Bonjour, Odette.

— Donnez-moi votre bras, je ne suis pas encore assez vaillante pour marcher longtemps.

— Que vous a dit le docteur?

— Il m'a trouvée bien, et nous pouvons partir demain.

— Je suis prêt.

— Avez-vous des nouvelles de votre mère?

— Oui; elle me demande dans sa lettre s'il vous serait agréable de venir passer quelque temps en Bretagne.

— Avec vous?

— Si vous le désirez, je vous accompagnerai.

— Robert, vous vous ennuyez avec moi?

— Vous ne pensez pas cela... Est-ce que vous me cherchez une querelle?

— Eh bien, oui.

— A la bonne heure, grondez-moi un peu.

— Certainement; vous venez prendre de mes nouvelles, et vous restez à peine une heure.

— Mon temps vous appartient, et je serais venu vous tenir compagnie tous les jours si je n'avais craint d'être indiscret.

— Je ne veux pas vous demander cela.

— Je ne vous quitterai plus sans un ordre.

— Vraiment?

— Oui.

— Je vous en suis reconnaissante, mais je n'accepte pas.

— Vous me faites un reproche de me tenir à l'écart, et c'est vous qui m'éloignez.

— Sans doute, Robert; vous avez vos amis, vos habitudes, vos plaisirs... Quelle distraction pourrais-je vous offrir ?

— Votre amitié.

— Mon amitié ne vaut pas la peine que vous m'en sachiez gré. J'étais une pauvre enfant abandonnée, et me voilà comblée de tous les biens de la fortune. Je suis toute seule au monde, vous étiez l'ami de mon cher bienfaiteur, n'est-il pas naturel que je m'attache à vous? J'ai besoin d'affection; mais je ne me crois pas le droit de rien exiger en échange de la mienne.

— Puisque je suis votre ami et votre tuteur, Odette, je prends mes franchises. A vous entendre, on croirait

14.

volontiers que votre cœur ne demande qu'à s'épancher au hasard. Pourtant, je vous ai vue traiter avec la plus complète indifférence des cavaliers assurément dignes d'attirer au moins l'attention des plus fières jeunes filles.

— Vous parlez de vos amis ?

— Oui; et vous me permettrez de croire que votre cœur est d'un accès assez difficile, pour dédaigner les hommages d'un gentilhomme comme le vicomte Albano, ou la sympathie d'un homme supérieur comme Amaury.

— C'est vrai, répondit Odette avec une naïve franchise, ils ne m'intéressaient pas.

— Vous aimiez Valmer.

— Je l'aimerai jusqu'à l'heure de la mort.

— Je le sais. J'étais son meilleur ami, et vous m'avez donné votre confiance. Ma présence vous le rappelle, je vous parle de lui, et l'affection que vous croyez avoir pour moi, c'est l'ombre de votre amour pour lui.

Il y a, dans le son de la voix de l'homme, un timbre d'or qui vibre au cœur de la femme aimée. S'il y avait de la tristesse dans les paroles qui sortaient de la bouche de Robert, elles avaient été prononcées sans amertume.

Les joues d'Odette s'empourprèrent sous l'influence d'une pensée mystérieuse. Elle comprit le sens intime de ces paroles voilées. Ce fut pour elle une révélation,

comme la lueur d'un éclair dans un ciel sombre.

— Que voulez-vous dire, Robert? interrogea-t-elle d'une voix brève, en fixant sur lui ses yeux étincelants.

— Vous ai-je blessée?

— Non... non... Je ne sais ce que j'éprouve... Il me semble que vous me reprochez d'avoir aimé mon bienfaiteur.

— Est-ce ainsi que vous interprétez ma pensée?

— Oui. Vous m'accusez de vous donner l'ombre de l'affection que j'avais pour lui. Je suis une pauvre fille ignorante, je ne sais presque rien du monde, mais mon cœur ne saurait me tromper. Vous êtes injuste, et pourtant, je n'en suis pas fâchée. Pourquoi?...

Robert ne répondit pas.

— Écoutez, reprit-elle en appuyant sur son bras ses mains croisées, je ne puis vous dire aujourd'hui un secret que je garde; mais je vous le confierai un jour... quand vous ne douterez plus de moi.

— Parlez, Odette.

— Non, plus tard.

— Eh bien, j'attendrai... Vous ne m'en voulez pas?

— Vous en vouloir?...

Odette s'arrêta, et poursuivit:

— En quittant le couvent, sœur Sainte-Élisabeth m'a donné la traduction du poëme de Longfellow, *Évangéline*. Dans ce livre, il y a un vers qui chante toujours dans ma tête comme un accord de musique:

Aimer, c'est du soleil, et haïr, c'est de l'ombre.

Voilà ma devise. Malgré ce que vous m'avez dit, vous reconnaîtrez que j'y suis fidèle.

Pendant qu'elle parlait ainsi, Robert l'observait avec une curiosité passionnée.

Leurs yeux se rencontrèrent et leurs mains s'unirent.

— Je ne suis pas bien grande à côté de vous, dit Odette en rougissant.

— Ceci est un vers de Shakspeare.

— Ah?...

— Et voici la réponse :

« Tu es assez grande pour moi; ta bouche va jusqu'à mon cœur. »

Le lendemain, Robert arriva de bonne heure à l'hôtel de la rue Saint-Dominique.

La voiture du docteur Champagne stationnait à la porte, et il le trouva en grande conférence avec Odette.

— Je vais m'occuper du départ, dit-elle à Robert en lui donnant la main.

Resté seul avec le docteur Champagne, il alluma un cigare.

— Ah ça, cher ami, dit le médecin ordinaire de *Lovelace-Club*, vous êtes donc jaloux ?

A cette brusque interrogation, Robert ne put dissimuler un sourire.

— De qui parlons-nous?

— De mademoiselle Odette.

— Pourquoi serais-je jaloux d'elle?

— Par la raison simple que vous en êtes amoureux.

— Parlez-vous sérieusement?

— Sans doute, cher ami.

— Alors, je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre. Mademoiselle Odette de Valmer, en vertu de son adoption confirmée par la chancellerie, m'a souvent demandé pourquoi vous lui faisiez des visites de cérémonie. J'ai cherché à lui expliquer cette fantaisie par la réserve toute naturelle qui s'impose aux relations d'un jeune homme avec une héritière. Elle m'a fait observer que, si votre titre d'exécuteur testamentaire vous obligeait à lui parler d'affaires, celui non moins légal de tuteur, et votre amitié pour Valmer, vous donnaient vos entrées chez elle sur un pied d'intimité. Il paraît que vous n'avez pas usé de ce privilége. Je ne critique pas votre manière d'agir; je vous demande seulement si vous comptez, à l'avenir, jouer le rôle d'amoureux transi?

— Oui.

— J'en conclus alors que vous aimez mademoiselle Odette.

— Oui.

— Eh bien, cher ami, dans la situation présente, vous n'avez pas le droit d'en agir ainsi avec elle. Je m'explique. Vous avez la tutelle morale de cette enfant. J'ai

étudié, je connais son caractère : elle a l'âme d'une sœur de charité. Elle va à ce qui souffre, d'instinct, et, sans comparaison mal placée, comme son chien Tom se jetterait à la nage en voyant tomber un homme à l'eau. Mais cette passion de dévouement n'exclut pas le besoin d'aimer, qui est la loi souveraine du cœur des femmes dignes de ce nom, et je crois que son cœur a battu pour vous.

— Je l'ignore.

— Et moi, je le sais. Elle m'accorde sa confiance, et nous avons entre nous des petits secrets. Tout à l'heure, elle m'a appris que vous aviez semblé prendre ombrage de sa fidélité au souvenir de Valmer; vous lui avez dit que son amitié était une ombre d'affection que vous n'acceptiez pas.

— C'est vrai.

— En me racontant cela, ses beaux yeux étaient voilés. Elle aurait pleuré si je ne l'avais pas un peu grondée. Elle a fini par convenir que vous lui avez donné votre journée d'hier, que vous partez avec elle aujourd'hui, et que vous êtes les meilleurs amis du monde. J'arrive maintenant à une conclusion : votre fortune est à peu près égale à celle de mademoiselle de Valmer. Malgré son âge, elle est comme les jeunes filles des pays du soleil, dans toutes les meilleures conditions pour se marier et élever de beaux enfants. Avez-vous pensé à cela?

— Mes réflexions n'étaient pas d'une nature aussi

précise, et je ne préjuge pas encore un dénoûment immédiat.

— En attendant, vous êtes jaloux.

— Un peu.

— Beaucoup.

— Passionnément.

— De Valmer?

— Oui, docteur. C'est la première fois que j'aime, et, si mademoiselle de Valmer doit partager mes sentiments, je veux son amour sans arrière-pensée.

— D'accord. Donnez-moi votre parole que ce que je vais dire sera entendu et oublié.

— Sur mon honneur.

— Et sur votre amour.

— Sur mon amour.

— Bien. Valmer adorait Odette. Lui aussi, à soixante ans, il aimait pour la première fois. Ce phénomène n'est pas aussi rare qu'on le pense. Gœthe, féroce égoïste, comme tous les hommes de génie, s'est longtemps laissé adorer par ses amoureuses : Marguerite, Annette, Émilie et Lucinde, Frédérique, Lolote, une inconnue dont il ne dit pas le nom, et Mlle Lilli. Il raconte tout au long leur histoire et la sienne dans ses *Mémoires*, avec une naïveté charmante. Quand il apprenait la mort d'une de ses bien-aimées, il se consolait en faisant des vers, et il avoue que ce procédé lui réussissait admirablement. Devenu vieux, ce Werther qui remplaçait les pistolets par un dictionnaire de rimes, fut mordu à son

tour. Gœthe a connu la plus cruelle, la plus implacable des passions humaines : l'amour d'un vieillard pour une belle enfant. C'était la fille de son libraire. Il en a tiré un roman par reflet : les *Affinités électives*; mais il est plus facile d'écrire un chef-d'œuvre que de faire battre le cœur d'une grisette. Valmer a compris la grande douleur de Gœthe; il m'en a parlé avec une ironie froide, qui m'a révélé le secret de sa blessure. Odette l'aimait comme son bienfaiteur, comme son père...

— Merci, dit Robert.

Le docteur ajouta à voix basse :

— Ne soyez plus jaloux. Si Odette avait été la maîtresse de Valmer, il ne serait pas mort.

Il y eut un silence que Robert rompit le premier.

— Mais, si Valmer lui avait dit que sa vie était à ce prix, elle serait tombée dans ses bras pour le sauver.

— Non. Elle était capable de lui vouer son existence et de lui sacrifier son bonheur; peut-être aurait-elle eu le courage de cacher son amour, mais elle l'aurait gardé pur.

— La preuve?

— Elle vous aimait... La voici.

Odette s'approcha à pas lents, le visage animé malgré sa pâleur de convalescente.

— Venez déjeuner, dit-elle à Robert; le docteur a refusé mon invitation.

— Oui, répondit-il en tirant sa montre; je n'ai plus rien à faire ici, et il y a un tas de gens qui se croiraient perdus si je n'allais pas les aider à être malades. Allons, adieu, mademoiselle; adieu, cher ami, vous m'écrirez de là-bas. Au revoir!

Le docteur disparut, et le roulement de sa voiture se perdit dans l'éloignement.

En ce moment Robert et Odette étaient au fond du petit parc, solitaire et plein d'ombre. Les oiseaux tapageaient dans les arbres; le soleil, tamisé par le feuillage, semait des fleurs d'or sur le gazon de la pelouse.

— Odette, dit Robert en lui prenant la main qu'il garda dans les siennes, hier j'étais mal disposé, et j'ai besoin que vous me pardonniez.

— Non, non... vous aviez quelque chose, et cela vous a fait du bien de me tourmenter un peu. Je ne pourrais pas dire pourquoi cette colère injuste m'a fait plaisir. Si cela vous arrive encore, je vous pardonne d'avance.

— Chère...

— Eh bien?

— Chère Odette.

— C'est donc bien difficile à dire : « Chère Odette. » Est-ce que je ne vous ai jamais dit : « Cher Robert? »

— Jamais.

— Eh bien, cher Robert, vous êtes mon ami, mon frère; aimez-moi... rien qu'un peu.

— Est-ce que vous ne savez pas que je vous aime?

— Si... Qu'aviez-vous hier? Dites-le-moi.

— Vous gardez un secret que vous devez me dire; laissez-moi le mien jusque-là.

— Non, je veux savoir...

— J'étais jaloux.

— De qui? dit Odette avec une ardeur étrange.

— De vous.

— De moi?... Mais, à moins d'être jaloux en l'honneur du docteur Champagne... Ah! je devine... C'était mal, Robert.

— Oui, j'ai eu tort.

— Il me semble qu'on doit bien souffrir quand on est jaloux. Je ne suis pas jalouse, moi; mais je mourrais.

— Vous ne mourrez pas, Odette.

— Le docteur est infernal. Il se moque de moi. Savez-vous ce qu'il m'a dit, là, il y a une heure?

— Quoi donc?

— Ceci : « Mademoiselle, je vous défends de vous » attacher à mon ami Robert. Il est poitrinaire, et il n'a » pas deux ans à vivre. » Je sais bien que cela n'est pas vrai. Le docteur s'amuse à me dire des choses pareilles. Il prétend qu'il suffirait à un jeune homme d'être un peu poitrinaire pour m'inspirer une grande passion. Eh bien, il se trompe. On peut avoir de la sympathie pour ceux qui souffrent; mais, quand on donne son cœur, ce n'est pas une aumône, c'est un trésor.... Vous n'en voulez pas?

— Odette...

— Oui, Odette, c'est mon nom, et je tiens à bien le porter. Venez déjeuner, et ne nous mettons pas en retard. Il faut être au chemin de fer à onze heures. Nous arriverons à Poitiers pour dîner.

— Vous avez écrit à madame d'Avrianches?

— Une lettre ne serait pas arrivée à temps. Ma gouvernante a envoyé un télégramme. Vous verrez ce soir mademoiselle d'Avrianches.

— Ah! oui, vous m'avez déjà parlé de cette perle du département de la Charente-Inférieure.

— Dieu, êtes-vous méchant... Moi, je connais une beauté plus parfaite... c'est sœur Sainte-Élisabeth.

Odette et Robert arrivèrent à Poitiers vers cinq heures du soir. Des chambres d'amis les attendaient à l'hôtel d'Avrianches. Odette retrouva la sienne, qu'elle occupait pendant ses vacances; Robert s'installa dans le petit appartement autrefois réservé au marquis de Valmer.

Ils reçurent une hospitalité gracieuse; mais bien des changements étaient survenus depuis qu'Odette était sortie du couvent. Le baron avait la goutte et la baronne était en deuil de sa mère. Leur fille Geneviève seule avait gardé sa vive physionomie.

C'était une belle personne de vingt-quatre ans, patricienne jusqu'au bout des ongles. Ses parents, voyant qu'elle ne se décidait à choisir aucun des prétendants

qui lui faisaient la cour, avaient fini par s'habituer à l'idée que Geneviève scrait chanoinesse, et, quand on parlait d'elle, on disait que mademoiselle d'Avrianches épouserait le *Prince Charmant* à la Sainte-Catherine.

Quoi qu'il en soit, Geneviève vivait heureuse et libre, tantôt dans sa famille, à Poitiers, ou chez sa tante, à Paris. Cette situation particulière lui valait certains privilèges, dont le plus cher était son indépendance.

Elle avait toujours eu pour Odette une sympathie qui s'expliquait par les contrastes de leur nature. Geneviève était d'un caractère altier et personnel; Odette semblait toujours prête à se sacrifier; mais son âme, simple et aimante, était douée d'une volonté forte, et de cette vertu féminine qui dompte l'homme : la *Persévérance.*

Robert plut à Geneviève, et elle ne chercha pas à dissimuler cette impression première.

Robert n'avait pas encore tout à fait dépouillé le vieil homme, et, malgré la sincérité de son amour, l'ancien semainier de *Lovelace-Club* se laissa glisser avec complaisance sur la pente d'un marivaudage élégant.

Odette fut indifférente et comme insensible à ce caprice passager. Son âme était trop confiante pour prendre de l'ombrage, trop fière pour accepter une rivalité.

Le lendemain, dans la matinée, elle se rendit au couvent, accompagnée de Robert.

Sœur Sainte-Élisabeth les reçut dans son oratoire,

d'une simplicilé monacale : un prie-Dieu en vieux chêne sculpté, surmonté d'un Christ en ivoire sur sa croix d'ébène; quatre chaises recouvertes en crin; sur une tablette, un livre d'heures et l'*Imitation*; au mur, un bénitier avec une branche de buis, et une Sainte-Élisabeth de Hongrie dans un cadre de bois noir.

Robert était sceptique, pourtant il ne méprisait pas l'homme. Il avait pu être séduit par les qualités brillantes de mademoiselle d'Avrianches; mais il comprit combien la fière patricienne était inférieure à cet ange terrestre qui l'aimait, à cette femme, belle comme une reine, qui s'était donnée à Dieu. Il éprouva comme un remords d'avoir été le jouet d'une illusion fugitive, et il fixa sur les deux saintes un regard qu'elles seules pouvaient comprendre.

— Mon frère, dit sœur Sainte-Élisabeth en lui tendant sa main pâle avec un divin sourire, je vous adresse une prière : Laissez-moi ma fille une heure, et permettez-moi, comme Notre-Seigneur, de ramasser les miettes de votre festin.

Robert s'inclina et sortit.

— Odette? dit sœur Elisabeth en l'enveloppant dans ses bras.

— Ma mère?

— Ce jeune homme m'a accordé de bon cœur la grâce que je lui demandais; mais toi, ma fille, mon enfant bien-aimée, tu comptes déjà les minutes qui te séparent de lui.

— Ai-je mérité ce reproche?

— Non, Odette.

— Je voudrais vous demander un conseil, et je crains de vous déplaire.

— Ta tête repose sur mon cœur. Parle et sois confiante.

— Vous n'avez jamais aimé que Dieu, ma mère?

— Autrefois, j'ai aimé comme toi.

— Étiez-vous jalouse?

— Oui. Dieu lui-même est jaloux des créatures, depuis qu'il y a des anges qui ont déserté le ciel.

— Quel remède y a-t-il?

— La patience et la prière. Si tu souffres, viens, je tâcherai de te consoler.

— Qu'ai-je donc fait pour mériter tant d'affection: la vôtre, celle de mon bienfaiteur, l'amour de Robert?

— C'est sans doute que ton cœur est plus riche que les nôtres.

— Robert m'aime bien, n'est-ce pas?

— Oui, il t'aime.

— Ah! ma mère, j'avais besoin que vous me disiez cela.

— Pourquoi, Odette?

— Mademoiselle d'Avrianches est si belle... elle a tant d'esprit et de grâce... Moi, je ne sais même pas m'habiller.

— Va, chère enfant; ceux qui ne te préféreront pas à elle sont dignes de pitié... Mademoiselle d'Avrian-

ches est jolie, toi, tu es belle, et les portes du monde ne prévaudront pas contre la fille de sœur Sainte-Élisabeth.

Après avoir prononcé ces paroles avec un mystérieux sourire, elle ajouta :

— Tu as le doute de saint Thomas. Veux-tu, comme lui, toucher la blessure du bien-aimé ?

— Oui.

Sur son ordre, Robert fut introduit dans l'oratoire.

— Mon frère, dit sœur Sainte-Élisabeth, si Dieu rappelait sa fille dans sa maison, la disputeriez-vous ?

— Non, ma sœur, répondit Robert avec calme, je me reconnais indigne d'elle.

— Vous pouvez la mériter, en ne faisant pas votre cour à mademoiselle d'Avrianches.

Robert considéra Odette, puis sœur Sainte-Élisabeth, plia un genou, et baissa leurs mains unies.

— Comme vous pécherez encore, reprit la sœur, l'absolution ne suffit pas ; nous vous donnons des indulgences... Adieu, mon frère. Quand vous serez mariés, je dirai mon fils. Adieu, Odette, ne m'oublie pas.

En les reconduisant, elle s'approcha de la grille.

— Odette, voici le banc où vous aviez coutume de vous asseoir près de moi ; voilà votre petit jardin ; rien n'a changé ici depuis votre départ.

Une fois dans la rue, Robert poussa un soupir et respira à pleins poumons, comme un prisonnier qui se grise d'air pur et s'enivre de sa liberté.

— Vous, Odette, dit-il, qui aimiez les arbres et les fleurs, le soleil et la mer, vous avez pu vivre à l'ombre de ce cloître comme une hirondelle captive?

— J'ai toujours accepté mon sort. Les journées étaient lentes et monotones; mais elles s'écoulaient doucement. Les heures d'études, de la récréation, celles des repas et des offices étaient comptées. Le dimanche, nous allions en promenade hors de la ville. Deux fois par mois je sortais chez M. d'Avrianches. J'avais des congés et des vacances; puis, revenue à Paris...

— Pardonnez-moi d'avoir réveillé ces souvenirs.

— Ils me sont chers, et je suis auprès de vous.

Le lendemain, malgré les instances de la baronne, Odette et Robert prirent congé de leurs hôtes. Ils arrivèrent à *La Repentie* dans le courant de l'après-midi.

D'après sa volonté, le marquis de Valmer avait été inhumé dans le petit cimetière encadrant la chapelle rustique, au sommet de la falaise qui abritait le village.

Par les soins de ses amis, un mausolée de granit bleu avait été élevé à sa mémoire, dominant les humbles croix de bois noir éparses dans les herbes, comme si l'orgueil de l'homme protestait contre l'égalité devant la mort.

La tombe, entourée d'une grille de fer, s'élevait dans l'angle le plus rapproché de la chapelle; une bordure de roses et de myosotis entourait la dalle de marbre portant cette inscription gravée :

VALMER
L. C. 1873.

Il y a, dans le spectacle de l'immensité, un charme sévère et mélancolique, un caractère de grande poésie.

Le soleil déclinait à l'horizon, noyé dans des flots de pourpre et d'or qui faisaient étinceler la mer.

Quand ils arrivèrent sur la falaise, Odette fit quelques pas rapides à travers les ondulations du terrain, et tomba agenouillée sur la pierre de celui qu'elle appelait son bienfaiteur.

Robert la suivit et s'arrêta debout devant la grille, la tête découverte et le front incliné.

Après avoir longtemps prié, Odette se releva et entra dans la chapelle. Elle en sortit au bout de quelques instants et redescendit sur la grève, sans avoir prononcé une parole.

— Tenez, Robert, dit-elle en lui offrant un bouquet de roses et de myosotis.

— Je conserverai ce cher souvenir de notre ami, dit-il avec un peu d'émotion dans la voix. Il me rappellera que j'ai été injuste envers lui et envers vous.

— Non, Robert, il y a longtemps que je vous devais ces fleurs.

Elle continua :

— La première fois que je vous ai vu, c'était le jour où le marquis avait réuni ses amis et les vôtres. Quand

vous avez été parti, il m'a demandé mon impression sur chacun d'eux. C'est votre nom qu'il avait gardé pour le dernier. Je lui dis que je croyais à votre amitié pour lui. Il me raconta alors que vous aviez dit en riant qu'à la place du roi Charles VI, vous auriez fait emprisonner Isabeau de Bavière pour mettre Odette sur le trône de France. Je répondis au marquis que je vous donnerais une fleur. Celles-ci ont été cueillies sur sa tombe. Je désire qu'elles vous rappellent son cher souvenir, et aussi la pensée que j'avais dans le cœur en lui parlant de vous.

Robert gardait le silence.

— Vous ne me parlez pas? dit Odette, avec un regard qui savait le chemin de son cœur.

— Que pourrais-je vous dire, Odette? Mon âme est comme pleine d'ombre.

— Pourquoi?... Ne retrouverons-nous pas notre ami dans le ciel? Il nous voit, il nous entend, il sait que nous parlons de lui... Il me disait un jour qu'il y a des hommes honnêtes, sincères, qui ne croient pas à Dieu... Si cela est possible, ils doivent bien souffrir. Comprenez-vous, Robert, quelle horrible pensée de se dire en perdant ceux qu'on a aimés sur la terre: « L'âme meurt. Il n'y a pas de ciel. Je ne les reverrai jamais? »

— Oui, c'est la plus douloureuse, la plus mortelle pensée de l'homme, c'est l'absolu désespoir en face de la mort.

— Pourtant, dit Odette en levant ses yeux vers le ciel avec un sourire, je sais que la Madone a écouté ma prière, et je suis consolée... Dites-moi, que signifient ces lettres : L C, gravées sous le nom du marquis de Valmer ?

— Elles ont une signification mystérieuse, comprise de ses amis.

— Pouvez-vous me l'expliquer?

— Non.

— Voilà, reprit Odette en désignant une habitation isolée, notre maison qu'il habitait. C'est à cette fenêtre qu'il se mettait pour m'appeler, quand je me promenais au bord de la mer en attendant son réveil. Ce sentier conduit aux Fontaines, chez le comte d'Orvillers... Voyez comme mon pauvre Tom est joyeux de revoir *La Repentie*... Nous reviendrons tous les ans, le 5 juin, faire ce pèlerinage ensemble, n'est-ce pas, Robert?

— Oui.

— Maintenant, partons, ajouta-t-elle avec un soupir... Tous ceux qui m'aimaient ici sont morts.... Allons-nous-en.

Elle jeta un dernier regard au village natal, à la chapelle rustique, près de laquelle dormait son bienfaiteur; à la mer, qui avait été sa berceuse ; puis, la voiture qui les avait amenés repartit.

Vers sept heures du soir ils arrivaient dans la petite

ville, située sur la côte de Bretagne, où la mère de Robert passait la saison d'été. Madame Delcey, prévenue par un télégramme, les attendait au chemin de fer.

Tout était préparé pour les recevoir. En entrant, ils trouvèrent la table servie.

Après souper, Odette se retira dans sa chambre, vaincue par la fatigue et l'émotion de cette journée.

En s'éveillant, elle ouvrit sa fenêtre qui donnait sur le jardin de la maison. Il était désert, et malgré le joyeux soleil, elle se sentit prise d'une vague tristesse.

En descendant, elle trouva madame Delcey qui surveillait les préparatifs du déjeuner, et lui demanda si Robert était levé.

— Oui, ma chère enfant, répondit madame Delcey... Robert veut nous quitter, ajouta-t-elle plus bas avec un soupir.

— Où va-t-il?

— A Paris.

— Il ne m'a pas parlé de ce départ. En savez-vous la cause?

— Non; mon fils m'a dit simplement qu'il partirait seul.

Au bout de quelques instants, Robert les rejoignit, vêtu de son costume de voyage, et madame Delcey s'éloigna après l'avoir embrassé.

Il entra dans le jardin.

— Votre mère vient de m'apprendre que vous vouliez nous quitter, dit Odette.

— Oui.

— Sans moi?

— Je dois partir seul.

— Pour longtemps?

— Je l'ignore.

— Que vais-je devenir, Robert, quand vous ne serez plus là?

Comme il gardait le silence, elle reprit:

— Puisque vous allez à Paris, permettez-moi de vous accompagner jusqu'à Poitiers. J'irai retrouver ma mère, sœur Sainte-Élisabeth, et je resterai au couvent jusqu'à ce que vous me rappeliez.

— Odette, dit Robert en lui prenant la main, j'ai passé bien des heures à regretter le jour où je vous ai rencontrée.

— Oh! Robert, que vous ai-je fait?

— Je vous parle avec franchise, Odette, et ce que j'ai à vous dire me pèse au cœur depuis l'heure où je vous ai aimée.

— Vous m'aimez?

— Oui, je vous aime, et c'est pour cela que je pars. Ma première pensée, en espérant mériter votre affection, a été de vous offrir de partager ma vie. Après avoir longtemps réfléchi, j'ai hésité d'abord, puis je me suis dit que je n'en avais pas le droit. Je crois que vous ne me demanderiez pas compte de ma vie

passée; mais je n'ose répondre de moi dans l'avenir. Vous êtes un ange du ciel, Odette, votre cœur a des trésors d'amour et de tendresse; moi, je suis bien forcé de vous l'avouer, je suis un de ces hommes dont vous parlait le marquis de Valmer. Je crois aux anges terrestres, puisque je vous appelle de ce nom, et je n'ai pas d'autre croyance. Vous voyez bien que votre destinée ne peut s'unir à la mienne.

— C'est votre volonté?

— Oui.

— La mienne est de retourner au couvent où j'ai été élevée.

— Ma mère espérait que vous passeriez quelque temps avec elle.

— Restez avec nous... Pourquoi nous quitter aujourd'hui?

— Il vaut mieux que je parte.

Odette garda le silence.

Il reprit:

— Vous êtes encore une enfant, et vous renoncez au monde avant de le connaître.

— Je le connais assez pour ne pas le regretter.... Que voulez-vous que je devienne, toute seule, abandonnée?... Ah! si j'étais séduisante comme mademoiselle d'Avrianches....

— Odette, que dites-vous?...

— Je ne sais pas.... J'ai besoin d'affection. Vous me repoussez, parce que je n'ai rien qui puisse vous porter

envie.... Vous me dites que je suis un ange, n'est-ce pas?... Eh bien! non, je ne suis pas un ange. Je suis une fille de la mer, une fille sauvage....

— Calmez-vous.

— Je suis calme, Robert... J'ai tort de me plaindre. Partez, oubliez-moi, je suis morte pour vous.

— C'est un cruel reproche à celui qui vous aime.

— Non, vous ne m'aimez pas.

— Je ne vous aime pas! Je vous aime jusqu'au crime!

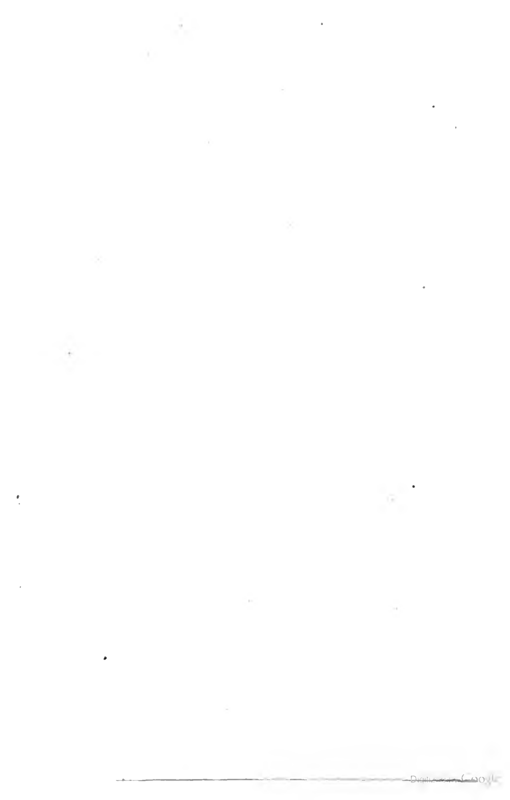
Il la prit dans ses bras, frémissante comme une colombe surprise par un aigle.

— Restez, murmura-t-elle.

— Oui, Odette, ma fiancée, mon amour... Allons retrouver ma mère. Elle sera bien heureuse d'embrasser sa fille... Viens.

Les bras d'Odette se détachèrent comme un collier rompu, et elle dit en regardant son fiancé:

Aimer, c'est du soleil, et haïr, c'est de l'ombre.



LE DÉCAMÉRON

Vers les derniers jours du mois de juin, un samedi, le comte Henri de Ravigny envoya une invitation amicale à ses anciens compagnons de guerre et de plaisir.

Trois années s'étaient écoulées depuis le jour où, réunis à la *Villa des Fleurs*, ils avaient fondé le célèbre club de *Lovelace and C°*, pour le découragement de la vertu.

Cette fois encore, ils furent reçus par la châtelaine Gabrielle.

Amaury et Vert-Vert, unis par les liens d'une amitié intime, arrivèrent les premiers, accompagnés de leurs amies inséparables, Lucie et Miss Helen, puis on signala tour à tour Thibaut et Nelly, Gontran et Sylvanie.

Le docteur Champagne ne tarda pas à les rejoindre,

et, après l'échange des compliments de bienvenue, tous prirent place à la table dressée sur la terrasse.

— Mes amis, dit Henri, un de nos anciens compagnons manque au rendez-vous, notre cher Robert, dont vous avez appris le mariage avec la fille de notre regretté Valmer. Voici la lettre que j'ai reçue de Bretagne :

« Mon cher Henry,

« Je ne suis plus des vôtres ; mais, si je suis rayé des cadres, j'espère que je ne laisse que des amis au régiment.

« Présente tous mes meilleurs souvenirs à nos anciens compagnons.

« Robert Delcey. »

Sa lecture achevée, le comte de Ravigny se leva et dit :

— Je porte un toast à notre ami Robert.

Les verres se touchèrent.

La conversation roula sur les divers événements qui avaient si longtemps dispersé les membres de *Lovelace-Club*.

Après une promenade dans le petit parc, tous les convives revinrent se grouper dans le salon d'été.

Le docteur Champagne renoua le fil de la conversation générale.

— Ce pauvre Valmer, dit-il, est mort comme un stoïcien, le sourire aux lèvres et l'amour dans le cœur.

— Et que pensez-vous du mariage de Robert, docteur ? interrogea Ravigny.

— C'est un suicide. Je dois constater qu'il y a de nombreux éléments de dissolution dans les rangs de notre petite phalange.

— Oui, dit Amaury en regardant Lucie.

— Qu'est-ce que nous allons faire ce soir ? demanda mademoiselle Nelly.

— Des crêpes, si vous voulez, répondit Gontran.

— Pourquoi pas le Décaméron ? ajouta Amaury.

— Idée originale, dit le docteur. Que chacun raconte une histoire, et, puisque les esprits sont tournés ce soir à des souvenirs moroses, une histoire sentimentale.

— Je n'en sais aucune, dit Nelly.

— C'est que vous ne vous connaissez pas vous-même, mademoiselle. On n'est pas à compter au nombre des filles d'Ève ou des enfants des hommes si, dans un coin du cœur, on ne garde pas la mémoire d'un premier amour.

— Le docteur vient de formuler ma pensée, dit Amaury, et, s'il veut donner l'exemple, je lui promets de le suivre.

— Soit, dit le docteur Champagne, ce récit pastoral me rappellera mes quinze ans.

Je commence :

Vous savez que la *Saint-Valentin* est une date de fiançailles et la fête des amoureux. Au lever du soleil, le premier garçon qui aperçoit une jeune fille, et la première jeune fille qui aperçoit un garçon sont *valentins*. Le *valentin* porte les couleurs de sa *valentine*, et il est de droit son chevalier pendant une année entière. Aussi vous comprenez que les amoureux ne confient pas au hasard leur première rencontre ; vous imaginez les combinaisons savantes et les ruses ingénieuses de deux valentins pour éviter celle d'un indifférent, pour se donner le premier regard.

Dès la veille, on s'est concerté. On a pris rendez-vous à l'aube, les uns sous le porche de l'église, les autres sur le pont, enfin à une heure et dans des circonstances favorables pour réaliser la condition nécessaire du rite de Saint-Valentin.

Or, en province, dans une toute petite ville comme celle où habitaient mes parents, il est bien difficile de ne pas être épié, surveillé, et finalement déjoué. Il y a toujours eu, dans les capitales aussi bien que dans les villages, des gens malveillants, envieux du bonheur ou du plaisir des autres, et qui se crèveraient un œil pour aveugler le voisin.

J'avais d'abord pensé à m'installer dans la petite diligence jaune, et qui était sur la place et qu'on n'attelait qu'à sept heures du matin ; mais je dus renoncer à ce projet, vu le froid excessif. Comme mademoiselle Julienne demeurait dans une maison presqu'en face de

la nôtre, il fut arrêté qu'elle ouvrirait les persiennes, et que nous échangerions notre premier regard à cinq heures du matin.

Au premier chant du coq, j'étais debout.

J'entends un bruit de persiennes; j'ouvre les miennes à mon tour. J'aperçois une tête. J'envoie un baiser, la main ouverte. La tête disparaît.

Vers dix heures, je rencontre Julienne et je l'appelle *valentine*. Elle me regarde et éclate de rire. Je sollicite une explication.

Il faut dire que j'ai toujours été myope à prendre un candélabre pour un sergent de ville.

Il résulta des confidences de Julienne que c'était Zoé, la servante, qui avait ouvert les persiennes à quatre heures et demie, et qu'en m'apercevant elle s'était voilé le visage à l'aide de son tablier de cuisine, désirant, de son côté, être la valentine d'un gendarme qu'elle devait épouser.

Les choses ainsi arrangées, je n'en fus pas moins le *valentin* de Julienne, ma petite bonne amie.

Voilà le roman de mon premier amour.

— Mais ça ne finit pas, objecta Nelly, qui avait écouté le docteur avec recueillement.

— Ah ! vous voulez la *suite au prochain numéro*, comme dans les feuilletons.

— Certainement.

— Eh bien, puisqu'il faut une fin, elle est des plus

simples : le lendemain, mon roman s'est terminé dans la diligence, qui stationnait la nuit au milieu de la place.

Ce dénoûment imprévu égaya tous les auditeurs et, sur l'invitation du docteur Champagne, Thibaut prit la parole :

Ma première passion remonte à 1858. Je faisais alors ma quatrième, et j'étais dans une pension de Paris dont les élèves suivaient les cours du lycée.

La prison de cette institution était un ancien cabinet de toilette, qui n'était séparé d'une autre pièce que par une cloison.

Beaumarchais dit qu'il suffit d'enfermer une jeune fille pour lui donner de l'esprit. Il suffit d'enfermer un collégien deux heures, pour développer spontanément dans son intelligence toutes les facultés ingénieuses, et l'élever d'un seul coup à la hauteur d'un Bartholo, d'un juge d'instruction ou d'un Mohican.

La première journée où j'eus l'inespéré bonheur d'être enfermé dans ce réduit idéal, je savais :

Qu'une jeune fille entrait à neuf heures dans la chambre contiguë et jouait sur un piano :

1° La *Dernière Pensée* de Weber ;

2° Une étude pour s'allonger les nerfs des doigts, les fortifier, et *item* les aplatir ;

3° Enfin, un quadrille brillant, une polka-mazurque brillante, et une valse qui ne le cédait en rien au quadrille et à la polka-mazurque.

Oh ! la polka-mazurque de Léonie, la fille blonde du chef d'institution, puisque Dieu, dans ses impénétrables décrets, a permis qu'un chef d'institution pût avoir une fille blonde !

Le lendemain, j'étais décidé à cribler le maître d'étude des appellations les plus grossières, pour retourner au cabinet de toilette. Heureusement, cet homme taquin, que j'avais baptisé *Botte-fine*, vous envoyait en prison pour rien, pour le plaisir.

Mes observations de la veille m'avaient également appris que mademoiselle Léonie tapait consciencieusement sur son piano. Et je me disais qu'elle aussi, la fille de mon chef d'institution, n'était pas exempte de pensums. Car on n'admettra pas, je suppose, qu'on condamne une jeune fille de quatorze ans à promener ses mains d'ivoire sur un clavier sonore, sans avoir commis quelque faute. L'expérience m'a cependant appris qu'il y a des exemples du contraire.

Le piano se tut. J'entendis un bruit sec. Plus de doute à mon oreille subtile. Léonie mangeait des noix. C'est qu'on ne mange pas impunément des noix dans une chambre contiguë au mur d'un cachot, eût-il vingt-quatre pieds d'épaisseur, comme ceux de la Bastille... Voilà le quadrille... elle saute une figure... plus rien... Léonie grignotait sans doute quelque chose qui ne fait pas de bruit... Essayons des signaux... C'est sa voix :

— Qui est là ?

— Moi, Thibaut, classe de quatrième, en prison.

— Papa est bien méchant, n'est-ce pas ?

— Non, mademoiselle... Est-ce qu'il n'y a pas une cheminée dans votre chambre ?

— Oui, là.

— Léonie donna un coup de pied.

Une heure environ après, j'avais creusé, gratté le plâtre avec mon couteau, tant et si bien que j'avais descellé la plaque de fer de la cheminée. J'appuyai, et elle tomba avec un bruit horrible. J'aurais dû réfléchir plus tôt à cette catastrophe.

Le chef d'institution parut.

Son attitude à ma vue était effrayante, et j'avais l'air d'un ramoneur.

Le lendemain on me rendit à ma famille. Il y eut une belle fête ce jour-là à la maison.

Dominique, le vieux fermier de papa, était présent quand j'arrivai. Par un dernier acte de sauvagerie, je portais la lettre du chef d'institution qui informait mes parents de ma conduite. Quel bulletin !

Mon père ouvrit la lettre, la lut avec lenteur, laissa tomber sur moi son œil fixe comme une aiguille de pendule, et passa la lettre à maman.

— Si vous voulez mon avis, dit alors Dominique, c'est mon opinion que M. Thibaut serait d'une meilleure santé à rester dans la Gatine. Brave Dominique!

— C'est fini là ? dit Nelly.

— Non. Mon père fit une visite, et on me rouvrit les portes de l'institution. J'écrivis à Léonie. Elle me donna rendez-vous le soir, par un beau clair de lune, dans le jardin, séparé par un treillage de la cour de récréation, et je me vengeai de mon expulsion. Je puis le dire aujourd'hui : Léonie est mariée et très-vertueuse.

— Il faut, dit Henry, que ces pages d'histoire soient enregistrées dans nos annales... A vous, Amaury.

— Mon histoire est également enfantine, dit l'ancien président de *Lovelace-Club*. Elle pourrait s'intituler : *Cythère! Vingt minutes d'arrêt. — Buffet.*

La voici :

J'avais dix-sept ans. C'est l'âge où, selon Gavarni, on aime les pommes vertes et les femmes mûres. Aujourd'hui, je m'aperçois que je vieillis par le phénomène contraire.

J'étais alors externe au collége de Chartres, en philosophie. Mon père, qui m'a toujours traité en homme et en ami, m'emmenait le dimanche au café et me permettait de fumer. Il disait à ma mère :

« Un enfant qui a le cœur bien placé doit être con-
» fiant; avec le système de la répression, on en fait un
» hypocrite. Je laisse Amaury fumer un cigare à la
» maison après dîner, et je suis sûr qu'il ne se cachera
» pas pour en fumer deux. »

La théorie de mon père est juste.

En été, il y avait, à Chartres, un café-concert où j'allais le dimanche avec mes camarades du collége. Deux ou trois fois dans la soirée, les chanteuses faisaient une collecte, parcourant les tables en plein air.

Un soir, nous étions à l'écart, dans un coin un peu obscur du jardin, presque cachés par des bouquets de lilas.

La *prima-donna* s'approcha de notre groupe en tendant son aumônière, où chacun laissa tomber une pièce de monnaie.

Elle avait fini sa quête, et elle s'assit à côté de moi.

— Messieurs, dit-elle d'une voix musicale que je crois encore entendre, si je ne me trompe, vous m'avez applaudie tout à l'heure?

— Oui, madame, répondis-je.

— Je vous en remercie; d'ailleurs, cela ne m'étonne pas de la part des étudiants.

Ce mot « *étudiants* » flattait agréablement nos oreilles de collégiens, et l'un de mes amis, ôtant son képi, la pria d'accepter un verre de limonade.

Elle se mit à rire et, sans autre façon, s'empara du mien en disant :

— A votre santé, messieurs les étudiants!

Comme elle allait poser le verre à moitié vide sur la table, je le pris dans ses mains, et je bus d'un seul trait ce qu'elle avait laissé.

Elle se pencha vers moi; je sentis son haleine sur

ma nuque, et elle me dit rapidement en m'embrassant : « *Attendez-moi à la sortie.* »

Puis elle se leva en arrangeant les plis de sa robe, et nous distribua des poignées de main à la ronde avant de s'éloigner.

J'étais rouge comme une pivoine ; heureusement, je me trouvais dans la pénombre. Mon cœur sautait dans ma poitrine, le sang bouillonnait sous mes tempes ; il me semblait entendre sonner des cloches à grande volée, et j'avais un nuage sur les yeux en la regardant marcher de son pas de déesse.

La conversation s'engagea sur elle, et je poussai un soupir de soulagement en constatant qu'aucun de mes amis ne s'était aperçu qu'elle m'avait parlé.

Aujourd'hui, peu de phénomènes ont le pouvoir de m'étonner, et c'est toujours pour moi une réelle surprise, c'est toujours avec une stupéfaction naïve et profonde que j'admire le sang-froid, l'adresse incomparable, l'audace effrayante avec laquelle les femmes agissent librement sous les yeux d'Argus ou d'Othello, pour un caprice, une fantaisie, parfois même pour rien, pour le plaisir.

On dirait que le danger les attire, que la mort les fascine, qu'elles cherchent une ivresse inconnue dans ce vertige mystérieux où le visage est immobile, l'œil calme, la bouche souriante. Elles ont l'insensibilité cataleptique d'un fakir de l'Inde, et je crois que, sous

certaines influences, on poignarderait une femme au milieu d'une valse, qu'elle mourrait en poussant un soupir d'amour.

— Juste, Amaury, dit le docteur Champagne. Le plus grand diplomate est bien petit garçon à côté d'une jeune fille qui aime. Les femmes ont un art merveilleux pour avertir ceux qu'elles distinguent, et un secret plus merveilleux encore pour conduire une intrigue. Quelle fertilité de ressources! quelles manœuvres savantes! quel aplomb! quelle sûreté de main! Et quelle rapidité, quelle inflexibilité de coup d'œil!

Il nous faut au moins cinq à six minutes d'observation pour analyser la toilette d'une femme au repos. Deux femmes se croisent dans la rue ; elles échangent un coup d'œil comme un salut d'épée : c'est fait.

Je suppose que vous êtes le cavalier de l'une d'elles. Vous avez senti une légère pression du bras, et vous avez regardé au passage.

On vous demande votre impression.

Vous répondez : « C'est une fort jolie femme. »

— Comment trouvez-vous son costume?

— J'ai à peine eu le temps de voir ses traits... Elle m'a paru très-élégante.

Là-dessus, votre compagne vous décrit en détail toutes les pièces de cette armure compliquée qu'on appelle la toilette d'une femme à la mode.

Elle vous apprend que cette inconnue, que vous avez trouvée jolie et élégante dans l'ensemble, a les

sourcils peints, et qu'elle n'a pas des dents irréprochables puisqu'elle ne les lui a pas montrées. Le bleu ne lui va pas; c'est dommage, car son chapeau sort de chez une bonne faiseuse. Sa robe gris-perle, ruchée de taffetas naturellement bleu, est trop échancrée et fait des plis aux épaules, lesquelles, d'ailleurs, sont en porte-manteau. Elle ne doit pas avoir de belles mains, bien qu'elles soient emprisonnées dans des gants de Suède à quatre boutons. La taille est carrée, plate dans le dos; le reste ne tient pas ses promesses. Le corset sanglé fait saillir les hanches; elle marche jetée en avant, à petits pas, ce qui résulte d'un pied trop grand qui va en plan incliné dans des bottines à talons extravagants. Puis d'un petit air discret: « Ce costume est » passé de mode, on ne porte plus de basques rondes, » c'est une provinciale. »

Vous restez confondu, et votre compagne vous fait l'honneur de ne pas s'en apercevoir.

— Docteur, dit Gabrielle, savez-vous que vous êtes effrayant?

— Et Amaury, donc, ajouta Nelly... Oh! les journalistes! En voilà des hommes qui n'ont pas le cœur tendre!

— Et vous? dit Amaury.

— Moi! Je suis venue au monde comme cela; on m'aurait travaillée dix ans, on m'aurait pilée dans un mortier et tirée à quatre chevaux, qu'on ne m'aurait

pas fait dire que les hommes sont jolis. Les opinions sont libres, n'est-ce pas?

— Oui, et j'ai toujours professé ce principe, qu'elles sont respectables, même quand elles sont sincères.

— Amaury, continue ton feuilleton, tu m'amuses.

— Très-flatté, Nelly.

— Tu sais que j'ai peur de toi; sois gentil, sois bon.

— Nous verrons ton histoire, tout à l'heure.

— Va toujours, je t'écoute.

— Je ne sais plus du tout où j'en étais.

— Je le sais, moi : ton idole a filé, les collégiens bavardent, et n'ont rien vu ni connu, je t'embrouille.

— Au contraire, voilà le fil d'Ariane, et je me retrouve dans mon labyrinthe :

La *prima donna* était remontée sur l'estrade du café-concert. Je regardais ses belles épaules, ses bras blancs, ses longues mains bien gantées, son corsage de moire blanche garni de cygne, ses souliers de satin et ses bas roses; je la dévorais des yeux, et, si elle me l'avait ordonné, je me serais mis à genoux devant elle pour l'adorer comme une châsse.

— Toi? interrompit Nelly.

— Sans doute.

— Et dire que j'ai eu un caprice pour cet être-là... Par exemple, ça n'a pas duré longtemps.

— Et que ça ne recommence pas, répondit froidement Amaury.

— Oh! Lucie n'en a pas peur, ni moi non plus, ajouta Nelly.

Amaury poursuivit :

Comme j'en étais là de mon adoration muette et passionnée, me demandant si réellement cette divinité m'avait dit de l'attendre à la sortie, mon voisin s'écria en me versant à boire :

— Tiens! mademoiselle Carmen qui a oublié sa rose sur la table.

Ce fut un tolle général.

— Voyons!

— Oui!

— C'est vrai!

— Elle l'avait tout à l'heure au corsage, en chantant les *Vingt sous de Périnette!*

— Périnette a trouvé vingt sous, et moi, j'ai trouvé sa rose.

— Cette rose est à moi, dis-je en la fixant au premier bouton de ma tunique.

— Elle n'est pas plus à toi qu'à nous, objecta celui qui l'avait vue le premier; elle n'est à personne.

— Si, elle est à mademoiselle Carmen.

— Eh bien! tirons-la à la courte-paille.

— Non, je la lui rendrai.

— Pas du tout.

Ma situation était très-difficile. Je ne pouvais pas affirmer que la rose était pour moi sans livrer mon se-

cret. D'un autre côté, je ne voulais pas la rendre. Je me sentais capable de franchir un saut-de-loup de douze pieds pour aller la chercher, et de soutenir un siége en règle pour la garder à ma boutonnière. Dans cette perplexité, j'eus une inspiration chevaleresque.

— Mes amis, dis-je, au lieu de tirer à la courte-paille, allons nous placer à une table du premier rang, avec la rose dans cette carafe. Celui que mademoiselle Carmen regardera le premier aura la rose.

Cette proposition ayant été adoptée à l'unanimité, nous opérâmes notre déménagement de bouteilles de bière, de verres, de soucoupes et de cigares, et la rose fut plantée dans la carafe de limonade, bien en vue.

On n'attendit pas longtemps. Les yeux de la déesse se fixèrent sur moi d'une manière évidente, comme une mouche qui s'abat sur un morceau de sucre.

Personne ne contesta que l'expérience était en ma faveur, et j'arborai la rose avec le calme que donne la certitude de la victoire.

Au bout d'un instant, mademoiselle Carmen se leva pour chanter. Elle échangea quelques mots avec le chef d'orchestre, et les musiciens ouvrirent des cahiers.

Elle attaqua d'une belle voix de soprano cet air adorable des *Noces de Jeannette* :

Parmi tant d'amoureux
Empressés à me plaire...

Elle m'avait regardé pendant toute la durée du morceau, comme si elle chantait pour moi seul, et j'avoue que si j'ai jamais été flatté par un triomphe de vanité, c'est bien ce soir-là.

Le but de mon ambition était alors de gagner le diplôme de bachelier ; si je l'avais eu dans ma poche, je l'aurais volontiers flambé pour allumer son feu.

Le concert finissait à onze heures. Comme je craignais de ne pouvoir me débarrasser de mes amis pour attendre mademoiselle Carmen à la sortie, je payai le garçon et je les quittai vers dix heures et demie.

Il fallait donc attendre au moins vingt minutes. J'arpentais l'avenue déserte qui longeait le mur du café, et je crus que ce quart d'heure ne finirait jamais.

Des bouffées de musique m'arrivaient aux oreilles, les traits de violon me déchiraient les nerfs. Pour tromper cette fièvre anxieuse de l'attente, j'imaginai de faire un kilomètre, en comptant les pas de ma promenade de factionnaire.

Arrivé au chiffre de quatorze cents, je vis sortir les premiers éclaireurs de la foule, peu nombreuse, parmi lesquels se trouvaient mes amis. Je me cachai derrière un arbre énorme, et, de ce poste d'observation, je regardai défiler le public du concert en colonne serrée, puis se diviser en groupes qui se dispersaient dans toutes les directions.

Je vis ensuite déboucher les musiciens munis de leurs

instruments. Parmi eux, je reconnus le ténor en habit noir et en cravate blanche, le baryton qui avait un pardessus noisette, et trois chanteuses enveloppées dans des sorties de bal de couleur sombre, chrysalides de ces phalènes éclatants à la lumière, enveloppe terrestre de ces nymphes vêtues de robes de pourpre, de neige et d'azur, dont l'assemblage sur l'estrade formait les couleurs du tricolore.

Enfin, je vis apparaître mademoiselle Carmen.

Elle était toute seule, encapuchonnée comme une nonne.

Elle s'arrêta un instant, indécise, regarda à droite et à gauche, cherchant à distinguer une forme humaine dans l'obscurité.

Ne voyant personne, elle s'éloigna lentement.

Je pris mon courage à deux mains et je la rejoignis.

Elle poussa un petit cri étouffé de surprise :

— Ah ! c'est vous ?

— Oui, madame.

— Donnez-moi le bras.

J'hésitai. Mon bras tremblait comme la feuille. Elle glissa sa main avec un mouvement de chatte, en me disant tout bas :

— N'ayez pas peur.

— Je n'ai pas peur, madame, répondis-je d'une voix altérée.

Après trois ou quatre minutes de marche rapide, sans qu'aucune autre parole eût été échangée, elle s'arrêta devant une vieille maison de la ville basse, située dans une rue étroite près de la cathédrale, tira de sa poche une énorme clef, qui joua dans la serrure avec le bruit que fait au théâtre celle du guichetier de la tour de Nesle, et entra la première dans une allée noire comme un four. Là, elle alluma un rat de cire, et monta un escalier de bois vermoulu qui craquait et gémissait comme si la maison était prête à tomber en ruines.

Au premier étage, elle prit une seconde clef, un peu moins effrayante que la première, et, après avoir traversé une cuisine vide, je me trouvai avec elle dans une grande chambre, presque sans meubles, au milieu de laquelle étaient des malles ouvertes. Les chaises clairsemées à travers cette solitude étaient encombrées de robes et de costumes aux vives couleurs ; à terre, des cahiers de musique déchirés ; au coin de la cheminée, deux bougies fichées dans les goulots argentés de bouteilles de champagne. Sur une petite table, couverte d'une serviette en guise de nappe, un couvert unique. Le menu de cette collation se composait d'un poulet rôti et d'un énorme pâté, orgueil de la capitale de la Beauce, plus deux bouteilles de vin de Bordeaux cachetées, des fruits savoureux, un pain doré et divers hors-d'œuvre.

Après avoir allumé des bougies et mis le feu au pied

d'une bouilloire à esprit de vin, la *prima donna* ôta son manteau à camail et à capuchon, et je la revis sous son costume de moire blanche, un camélia planté dans ses cheveux massifs.

— Eh bien, dit-elle campée devant une glace, voilà un changement à vue, n'est-ce pas? Il est vraiment dommage qu'il ne vienne pas une fée avec sa baguette d'or, pour changer la bicoque en palais.

— Cela ne vous empêche pas d'être belle comme une reine, et je ne vois que vous.

J'avais repris un peu d'assurance.

Elle me saisit les deux mains, me regarda en plein dans les yeux, m'embrassa et me dit :

— C'est gracieux... Comment vous appelez-vous ?

— Amaury.

— J'aime ce nom-là. Moi, Carmen.

— Oui.

— Je suis contente d'avoir trouvé un amoureux ce soir.

— Pourquoi ?

— Vous le saurez demain.

— Vous n'en manquez pas... Tout le monde vous adore.

— Oui ; mais, moi, je n'adore pas tout le monde... Soupons, je meurs de faim.

Ce repas improvisé fut charmant.

Carmen avait de l'esprit et elle était bonne. Elle me fit cent questions auxquelles je répondais mieux avec mes yeux qu'avec des paroles.

Le temps marchait. Elle regarda sa montre.

— Amaury, me dit-elle, qu'est-ce qu'on va penser à ton collége?

— Je suis chez mes parents.

— Ils doivent être inquiets?

— Non.

— Voilà qu'il est deux heures du matin... J'aimerais bien te garder; mais je ne veux pas qu'on te voie sortir au jour. Il vaut mieux rentrer... il le faut... je t'en prie. Voyons, ne boude pas.... je t'écrirai.

— Eh bien, je m'en vais... Adieu, Carmen.

— Je te reconduis.

Elle m'accompagna jusqu'à la porte de la rue et me dit à l'oreille :

— Embrasse-moi encore, adieu.

Elle pleurait, ma parole.

Je voulus rentrer; mais elle finit par me décider à partir, et la porte se referma.

Je me sentais léger, fier comme l'égal des dieux: j'étais un homme.

Le lendemain, pendant le déjeuner, je remarquai que ma mère était un peu triste et que mon père m'observait avec curiosité.

En sortant de table, il me donna un cigare et m'emmena du côté du concert, qui, le jour, n'était plus qu'un café banal.

— Amaury, dit-il en me versant un verre de bière

brune de Strasbourg qui écumait dans les verres, tu as confiance en moi ?

— Oui, père.

— Eh bien, garçon, je te trouve un air plus sérieux, plus calme, et cela ne te va pas mal. Allons, dis-moi ce grand secret.

Je lui racontai simplement mon aventure de la veille.

— Tu débutes bien, me dit-il après avoir écouté mon récit sans l'interrompre. Je te fais mon compliment. Te voilà bachelier comme Lindor; maintenant, il s'agit de passer tes examens et d'enlever ton diplôme.

— Je serai reçu.

— Je l'espère... Enfin, tu es tombé sur une jeune femme qui a du cœur. Elle t'a promis de t'écrire. Voici sa lettre. Je l'ai interceptée, mais je ne l'ai pas ouverte.

Je dévorai le billet de Carmen. Je l'ai lu tant de fois que je le sais par cœur, et je puis encore le réciter mot à mot :

« Cher Amaury,

« Je t'aurais fait trop de chagrin hier en t'annonçant que j'étais engagée à Paris et que je serais loin de Chartres quand tu lirais ma lettre d'adieu. J'ai compris que tu étais bon fils. Ne désole pas ta famille et ne fais pas de folie. C'est assez des miennes.

« Tu as la tête et le cœur d'un artiste; tu es savant et tu as de l'esprit. J'ai dans l'idée que tu seras poëte,

et je ne serais pas étonnée de te voir, un beau soir, assis à l'orchestre, pour applaudir ton amie Carmen. Je ne te reverrai plus avec ton képi qui te donnait un petit air crâne; mais c'est égal, je te reconnaîtrai, et tu seras toujours le préféré *parmi les amoureux empressés à me plaire.*

« Adieu ou au revoir, Amaury. Pense à moi. Je t'embrasse comme je t'aime. Si je n'avais pas réfléchi, j'aurais été capable de rester à Chartres et de devenir folle de toi.

« J'ai bien pleuré en partant, va, mon cher cœur; je n'oublierai jamais que je te dois une heure d'amour, une vraie, et, malgré tout, la première où mon cœur était de la fête.

« Je t'aime. Adieu, cher Amaury.

« Carmen. »

— Ah! c'est charmant, dit Nelly. Qu'est-ce que tu as fait? L'as-tu retrouvée à Paris?

— Non. Carmen était partie pour New-York, et je n'en ai jamais entendu parler.

— Jamais? dit Lucie avec une moue. Tu as une photographie qui doit être son portrait?

— Il était dans sa lettre d'adieu.

— Ma chère Lucie, dit Nelly, ne soyez pas jalouse. Mademoiselle Carmen doit avoir aujourd'hui de quarante-cinq à cinquante ans.

— Ne t'impatiente pas, Nelly, tu les auras.

— Merci, mon cher. En attendant, qui est-ce qui se met sur la sellette ?

— Pas moi, répondit Gontran ; mon histoire n'offrirait aucun intérêt, et je passe la main à Ravigny.

— Je la prends, pour laisser à notre ami Albano le couronnement de la soirée.

— Il est tard, dit Vert-Vert.

— Je ne retarderai pas l'heure du souper. Mon premier roman d'amour est plus court que celui de Gontran.

Il y avait une fois un petit garçon qui s'appelait Henri et une petite fille qui s'appelait Gabrielle.

Par la volonté de parents barbares, Henri fut interné dans un collége et Gabrielle dans une pension. Après une longue séparation, ils se retrouvèrent un peu plus raisonnables, mais toujours aussi tendres.

Ils vécurent heureux à la *Villa des fleurs,* et ils eurent beaucoup d'amis.

Un domestique vint annoncer que le souper était servi, et Amaury leva la séance.

Il était minuit.

Selon l'usage, on tira les places au sort ; les onze convives prirent place à table, et on soupa gaiement.

Après une petite délibération, Gabrielle, Sylvanie, miss Helen et Lucie déclarèrent avec bonne humeur

qu'elles n'imiteraient pas l'indiscrétion révoltante de leurs maitres et seigneurs.

— Si vous voulez, dit Lucie, je vous raconterai l'histoire de *Canard*.

Il a été trouvé le 13 novembre. La date est sur son collier. Amaury sortait de l'imprimerie de la rue Coq-Héron, lorsqu'il aperçut un joli lévrier blanc qui se dresse sur ses pattes de derrière et qui fait le beau. Amaury entre chez un boulanger, achète un petit pain et lui en donne un morceau. Le pauvre animal ne devait pas avoir mangé depuis longtemps. Il avait l'air d'un chien qui a perdu son maître, et il se mit à suivre celui que le hasard lui envoyait. Amaury est vraiment la providence des abandonnés, surtout des jeunes personnes qu'il rencontre sur son chemin.

— Ah ! très-bien, dit Vert-Vert, c'est bon à savoir.

— Pour mon compte, j'en ai fait l'expérience. Avec son air froid et son regard outrageant, comme disait le marquis de Valmer, Amaury est très-bon. Il m'a promis d'écrire un feuilleton sur Canard; mais il est si paresseux... Enfin, il avait appelé son chien *Canard*, parce que toutes les fois qu'il allait à l'imprimerie, le chien se couchait sur la *Patrie*. On ne l'aurait pas fait coucher sur le *Siècle* pour un morceau de sucre.

Canard est mélancolique, mais il a des fantaisies très-originales. C'est un chien bien élevé et très-savant. Il fait des choses extraordinaires sans qu'on l'en prie.

Jamais il ne se trompe quand on lui donne une commission. Il ne mange que dans une assiette de porcelaine et boit dans un verre. Si l'assiette est écornée et le verre sale, il jeûne.

Pendant le siége, Amaury l'emmenait partout. Son chien le suivait aux avant-postes, à la Porte de Villiers; à l'Hôtel-de-Ville, Canard faisait le beau devant M. Picard et M. Arago. Je ne sais pas pourquoi Amaury s'est obstiné longtemps à ne pas vouloir payer la taxe. J'ai tapissé la niche de Canard avec des *Avertissements* et des *Contraintes* de toutes les couleurs, blancs, roses, bleus, verts, rouges, jaunes; il y a même des papiers timbrés. Il dort au milieu d'un arc-en-ciel.

— Canard, dit Amaury, voilà le commissaire répartiteur!

A ces mots le lévrier, qui sommeillait dans un coin, poussa un gémissement plaintif, bientôt couvert par les rires inextinguibles des convives.

— La sellette est vide, dit Thibaut.

— Nelly! Nelly! crièrent toutes les voix.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous raconte ? Amaury a mes *Mémoires;* lisez-les en famille, si cela vous amuse.

— Nelly, dit Amaury ainsi mis en demeure, je dois constater une lacune regrettable dans ces Mémoires : il manque précisément le chapitre de ton premier amour.

— Eh bien! donne-moi du champagne, et en avant la musique.

Voilà ce que c'est, commença Nelly, après avoir vidé deux fois sa coupe.

Mon père était concierge. Il passait ses journées dans un coin de la loge, à raccommoder des vieux souliers, et je crois qu'il n'en est pas sorti une paire sans qu'elle ne m'ait été lancée à la tête ou dans les jambes.

On l'appelait le *Père Simon.* Depuis 1848, après les journées de juin, la politique l'avait rendu fou. Il ne parlait que de Marat, et voulait qu'on pende un riche à tous les becs de gaz de Paris. D'ailleurs, en lisant les journaux, j'ai remarqué qu'il y avait toujours au moins un cordonnier dans les sociétés secrètes et les conspirations.

— Cette observation est originale, dit Amaury.

— Elle peut se démontrer, ajouta le docteur. L'exaltation politique se constate assez fréquemment dans les professions qui n'exigent aucune dépense de force physique, ni aucune application d'esprit. La pensée se replie, et, quand elle s'alimente d'aspirations sociales, l'homme le plus doux décimerait un peuple entier pour le bonheur de l'humanité.

— En attendant, poursuivit Nelly, j'étais sans cesse menacée d'un bombardement de souliers. Ma mère — *une sainte et digne femme, allez!* — me battait comme plâtre. Vous voyez que j'ai été *vouée aux bleus* jusqu'à quatorze ans. Mon père m'appelait « l'*Ange de la tripotée* », et, quand je traversais la rue de Chaillot, les gamins me criaient : « *Nelly! ta mère va t'en fiche!* »

Mon bonheur était de danser en rond, en chantant :

Qui est-ce qui passe ici si tard,
Compagnons de la Marjolaine,
Qui est-ce qui passe ici si tard,
Gai, sur le quai ?
Ce sont les chevaliers du roi,
Compagnons de la Marjolaine...

J'aimais cette chanson.

On avait tellement l'habitude de m'entendre crier et pleurer, que les voisins n'y faisaient plus attention. Les mauvais traitements m'avaient rendue méchante, j'étais une petite brute et personne ne s'intéressait à moi.

Cette vie aurait encore pu durer longtemps.

Voilà qu'un jour, je tombe dans le baquet d'eau où mon père trempait le cuir. Il prend son tire-pied et me frappe d'un grand coup.

Cette fois, j'avais la tête trouée et je m'évanouis.

On appela un médecin, et on alla prévenir le commissaire de police de Chaillot, qui menaça mon père de la cour d'assises.

Sur l'avis du médecin, on me porta à l'hôpital. Quand je repris connaissance, je me trouvai dans une grande salle, couchée dans un lit à rideaux blancs, la tête enveloppée de linges pleins de sang.

Près de moi se tenait debout un jeune homme, l'air

froid, un peu triste, avec un grand tablier de toile à brassières.

En me voyant ouvrir les yeux, il sourit et me souleva doucement.

Je lui demandai où j'étais.

Il me répondit : A Necker.

Tout en me parlant doucement, il enleva les linges et prit un flacon de collodion qui sentait l'éther.

Pendant qu'il me lavait la tête avec de l'eau, j'entendis une voix de femme. Elle parlait de moi :

— Il faut lui couper les cheveux.

— Ce n'est pas nécessaire, ma sœur.

— Le docteur l'a ordonné.

— Pas à moi.

La sœur insista encore et finit par s'en aller.

L'interne écarta mes cheveux, et versa sur la plaie vive du collodion qui me cuisait comme une brûlure. Il remit l'appareil.

Au bout d'un moment, je ne sentis plus rien.

Il appela un infirmier. On m'apporta du bouillon, du poulet, des confitures et du vin de Bordeaux; après cela, je m'endormis.

En moins d'une semaine j'étais guérie. L'interne qui m'avait soignée n'était pas de service le jour de ma sortie. Il s'appelait Paul Jussieux, et, comme je tenais à le remercier, on me dit que je le trouverais au Café de l'Europe, rue de l'École-de-Médecine.

Il était en train de lire les journaux dans la salle de billard. Il savait mon histoire, et voici à peu près notre conversation :

— Quel âge avez-vous, mademoiselle ?

— Seize ans et deux mois.

— Avez-vous un état?

— Non. On me faisait traîner des charrettes de fruits, de légumes ou de fleurs dans les rues, selon la saison.

— Que ferez-vous ?

— Je ne sais pas ; j'aime mieux me jeter à la Seine que de retourner à la maison.

— Mais vos parents vous chercheront.

— Soyez tranquille, ils seront assez contents d'être débarrassés de moi, et cela leur est bien égal que je sois morte ou vivante.

— Eh bien, venez.

Il me conduisit rue Contrescarpe-Saint-Marcel, chez une dame qui était sa marraine. Il lui avait déjà parlé de moi. Elle m'embrassa et me dit qu'elle me garderait avec elle, jusqu'à ce que j'aie fait mon apprentissage chez une marchande de modes.

Paul n'était pas riche ; mais il aurait vendu ses livres pour m'acheter des bottines. J'ai été sa maîtresse pendant quinze mois. Il m'adorait. Le peu que je sais, c'est lui qui me l'a appris. Un jour, en revenant de l'amphithéâtre, il me montra une petite écorchure au doigt.

— Tu vois ça, Nelly ?

— Oui.

— C'est la piqûre anatomique.

— Eh bien ?

— Eh bien, ma petite chatte, tu seras veuve...

Je ne pouvais pas croire qu'il parlait sérieusement. Comme je lui faisais toujours la même question, il me répondit :

— Mon affaire est bonne ; va m'attendre chez la marraine.

Le lendemain, je commençais à être très-inquiète de ne pas voir arriver Paul, lorsqu'un commissionnaire vint me prévenir qu'un de ses amis m'attendait en bas.

Je descends et je vois un jeune homme qui me dit d'un air assez indifférent :

— Vous êtes mademoiselle Nelly ?

— Oui, monsieur.

— J'ai une triste nouvelle à vous apprendre. Paul est mort. En ce moment, d'après sa dernière volonté, on dissèque son cadavre à l'amphithéâtre.

C'était fini, et je n'avais pas même la consolation de le voir et de l'embrasser encore une fois.

Voilà mon histoire. Elle n'est pas gaie ; mais ce n'est pas de ma faute si j'ai eu des parents ignobles, et si les amis de Paul n'ont pas attendu qu'il soit enterré pour me demander d'être leur maîtresse.

— En effet, dit Amaury, Nelly a des raisons person-

nelles qui expliquent son mépris à l'endroit de l'espèce humaine. Cependant, nous avons vu cette année l'Académie distribuer des prix de vertu et couronner dix-sept lauréats. Sur un chiffre de quarante millions d'habitants, dix-sept personnes vertueuses, c'est assez flatteur.

Nelly éclata de rire, vida encore une coupe de champagne, descendit rapidement les marches du perron, et traversa le parc en courant.

Amaury la suivit et parvint à l'atteindre.

— Nelly ? dit-il d'une voix impérative, en la saisissant par les épaules.

Elle ne répondit pas.

— Qu'est-ce que tu as, Nelly ? Tu pleures ?

— Oui, je m'ennuie, je suis lasse ; je t'en prie, laisse-moi... Pourquoi m'as-tu suivie ?

— Parce que tu aimes trop le champagne. Tu as mal aux nerfs, Nelly... Sans Molière, à Auteuil, après un souper d'amis comme celui de ce soir, toutes les gloires du siècle de Louis XIV allaient se jeter à la Seine.

— Vrai ?

— C'est de l'histoire.

— Eh bien, sans toi, ma parole, j'allais en faire autant.

— Je m'en doutais un peu. Il y a un grain de folie dans ta cervelle, Nelly.

— Amaury, tu as du cœur, toi.

— Tu crois?

— Ne ris pas.

— Et toi, ne pleure plus.

— Alors, embrasse-moi... Tu aimes toujours ton bel ange?

— Les lundi, mercredi et vendredi, jours d'Opéra : *Lucie*.

— Il me semble que je suis jalouse... que je t'adore.

— C'est le champagne. Demain, tu n'y penseras plus. Rentrons.

— Où en sommes-nous? dit Amaury en reprenant sa place à côté de Lucie.

— La parole est à Albano.

— Mes chers amis, dit Vert-Vert, ne vous attendez pas à une aventure extraordinaire. Vous savez qu'à dix ans j'étais orphelin. Mon oncle, le cardinal César, me confia à l'une de ses nièces.

Ma cousine Bianca avait alors vingt-trois ans. Vous avez vu son portrait. C'était une des plus belles patriciennes de Rome.

Il faudrait la plume d'un poëte pour analyser ce que j'éprouvais auprès d'elle, je ne sais quel mélange d'amour filial et de tendresse voluptueuse.

Mon âme était pleine de soleil, d'amour et de poésie. Oui, c'est un encens digne d'être respiré par une reine que cet exquis parfum exhalé du cœur d'un enfant.

Nous habitions sur la limite de l'enceinte romaine,

une villa délicieuse, au milieu d'un jardin immense plein d'arbres, de fleurs et de statues, dont les murs peints donnaient une perspective infinie aux longues avenues de cèdres, aux arceaux des treilles, aux colonnades de marbre. C'est là, pendant les ardeurs dévorantes des chaudes journées, que nous allions nous étendre à l'ombre sur l'herbe des pelouses.

Le matin, un précepteur venait me donner des leçons. Bianca était mon professeur de musique. Notre oncle, le cardinal César, venait de temps en temps nous rendre visite et s'informait de mes progrès. J'ai passé là les quatre plus belles années de ma vie.

J'étais presque un jeune homme quand je passai entre les mains des Pères pour suivre les cours supérieurs.

Dans le milieu de la première année, j'appris que Bianca avait prononcé les vœux éternels. En elle, je perdais d'un seul coup une jeune mère, une sœur, une amie, une amoureuse.

Je m'échappai, un jour de promenade, et je courus au couvent de l'Annonciation.

La supérieure me reçut avec grâce et me gronda un peu; mais, sans le savoir, j'avais trouvé le secret du cœur des femmes, et elle céda à ma prière.

— Et quel est ce secret? interrogea Nelly.

— Les aimer jusqu'à la folie. Jamais une femme n'est insensible au véritable chagrin d'amour.

Bianca, prévenue, accourut à moi, les yeux pleins de larmes, tremblante, prête à défaillir. Elle me prit dans ses bras et m'embrassa comme une lionne qui tient une proie.

La supérieure se leva et lui dit en s'éloignant :

— C'est ton fils. Je vous laisse sous l'œil de Dieu.

Comme je la regardais avec hésitation, elle me dit à l'oreille :

— Carlo, demande au cardinal César la permission de venir tous les premiers vendredis de chaque mois, il te l'accordera.

— J'y vais sur l'heure.

— Je suis bien criminelle, Carlo ; Dieu me juge, mais la Madone obtiendra mon pardon.

L'année suivante, elle fut atteinte d'une maladie de langueur. J'obtins le privilége de rester auprès d'elle, et elle est morte dans mes bras, doucement, avec un sourire, en disant de sa voix harmonieuse : L'*amore... addio.*

— Il est trois heures du matin, dit Ravigny. Encore un verre de champagne... Vert-Vert, je bois à Bianca, ta belle amoureuse.

— Je bois à la Mort, pâle sœur de la Vie, à celle qui ne trahit pas.

— Robert a perdu une belle soirée, dit Amaury.

Tout le monde se leva :

— La Tour !

— Prends garde !

— *Tout passe — lasse — casse.*

— Clarisse ? — Lovelace !

— Heureuse nuit, messieurs. Allons dormir.

— Rêver, peut-être.

— *Spirat adhuc amor !*

ÉPILOGUE

CIEL D'AZUR

Quelque temps après cette réunion des anciens compagnons de *Lovelace-Club*, un dimanche, Odette se promenait seule dans le parc de l'hôtel Valmer, où elle était revenue avec son mari, à la suite de leur séjour en Bretagne.

Robert avait reçu une invitation du comte Henri de Ravigny, et il s'était rendu à la *Villa des Fleurs*, d'où il avait expédié ce télégramme :

Samedi. — De Fontainebleau à Paris.

—

Madame ROBERT DELCEY

Rue Saint-Dominique, hôtel Valmer.

Je serai à Paris demain, à quatre heures.

ROBERT.

C'était la première fois, depuis son mariage, qu'il s'absentait, et laissait Odette seule une journée entière. Pourtant, elle l'attendait sans impatience, et son âme était inaccessible au soupçon.

A quatre heures, le bruit d'une voiture qui s'arrêtait à la porte, signala l'arrivée de Robert.

Elle courut à sa rencontre.

Il la reçut dans ses bras, appuya sa tête charmante contre son épaule, la couvrit de baisers, et l'embrassa si fort qu'elle ne pouvait ni se défendre ni parler.

— Eh bien, Odette, me voici revenu au pigeonnier, et je vais te faire ma confession.

— J'ai confiance en toi, Robert; il y a des secrets qui ne nous appartiennent pas tout entiers, et je ne t'interroge pas.

— Oui, je garde ceux des autres; mais il n'y aura jamais un secret entre nous... Tu me demandais un jour ce que signifiait l'inscription mystérieuse gravée sur la tombe de notre ami Valmer :

L. C. 1873.

Ces deux lettres sont les initiales de *Lovelace-Club*, et je vais t'expliquer l'énigme :

Ce Club a été créé au mois d'août 1869, sur la proposition d'Amaury. Tu en as vu les fondateurs réunis ici par Valmer.

Le but de l'association était le Plaisir, et nous conspirions contre l'Ennui.

La guerre avait dispersé les membres de *Lovelace-Club*, qui vient de se reconstituer à la Villa des Fleurs.

Or, se marier, c'est passer au camp ennemi, et on m'a traité comme un déserteur... Si tu es curieuse, je te raconterai les aventures de mes compagnons.

— Et les tiennes?

— Je n'ai fait qu'une conquête.

— Ah?

— Oui. C'est Odette... Mais toi-même, chère amie, ne gardes-tu pas un secret que je dois connaître?

— Oui, c'était mon secret de jeune fille. Je t'aimais.

— Il y avait autre chose.

— Non, je voulais te dire simplement que mon cœur était à toi sans partage.

— Tu es bonne et indulgente, Odette, ma petite femme, mon ange chéri.

— Je ne suis plus un ange, monsieur.

— Je le crois bien, madame, et tu seras bientôt la jeune mère d'un beau Chérubin.

— Oui... j'ai reçu hier soir une lettre de ma mère, sœur Sainte-Elisabeth. Elle sera marraine. Si le Chérubin est un garçon, il s'appellera Charles; si c'est une fille, Odette.

— Oui.

— Robert?... Tu ne me dis pas ce que tu as fait à la Villa des Fleurs?

— J'ai enterré le vieil homme. On a discuté la grande thèse de la Femme. Ma conclusion a été que l'*Amour* et les *Anges* sont supérieurs au *Plaisir* et aux *Filles d'Enfer*... J'ai eu peu de succès, mais je crois que j'ai du bonheur. Aimons-nous.

Paris, Juin-Juillet 1873.

FIN

TABLE

